PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MI

MAR 23 1936

REVUE DE PARIS

1er MARS 1936

★ ★ ★	*L'Italie entre la guerre et la paix.*	5
ULIEN BENDA.	*En marge d'un Dictionnaire*	18
AUL DUCHON.	*Les Élections de 1848.* — I. . .	30
NDRÉ THÉRIVE.	*Verdun, il y a vingt ans*	61
AY BOYLE.	*Avant-hier.* — IV	81
. LECOMTE DU NOÜY.	*Les Mirages de la Science.*	121
OGER LABONNE.	*Shanghaï*	144
OBERT DREYFUS.	*Le Testament de Siegfried.*	179
. ALBERT-PETIT.	*L'Histoire*	200
ENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire*	214
LBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris*	222

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE *NUMÉRO 5*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la Revue de Paris *de mars* 1836 *nous trouvons des études du bibliophile Jac de Méry, Castil-Blaze, de Beauvoir, Jules Janin, etc... Les passages que nous publio ici sont extraits du compte rendu écrit par Léon Gozlan d'une soirée dramatique donn à l'Hôtel Castellane* :

« Vendredi 18 mars, le faubourg Saint-Honoré était un véritable enfer pour l piétons. La soirée que donnait l'ambassadeur d'Angleterre et celle de M. le com de Castellane avaient appelé sur le même point des équipages fougueux des deux grand nations. Une double file de chevaux normands et irlandais, échelonnés le long d'u lieue de trottoir, formait *un camp du drap d'or*, présidé par des cochers de France d'Angleterre; un coursier américain eût été infailliblement dévoré s'il se fût présen au milieu de cette imposante alliance, moitié cheval, moitié cocher. Les armoiri n'étaient ni moins diverses, ni moins nombreuses, ni moins unies, qu'entre Guines Ardres. Les blanches licornes baissaient leur tête éperonnée devant les lis de Franc les léopards de Londres léchaient la laine de *tous les moutons passant* de France. la soirée était magnifique, espagnole. Depuis la veille, l'été avait eu lieu; un été spo tané, venu comme un beau champignon bleu et rose après des torrents de pluie. L arbres des boulevards portaient des étoiles au bout de leurs branches en attenda les feuilles. Il faisait presque chaud...

« Seules admises à cette soirée, les spectatrices dont les initiales étaient compris dans la première moitié de l'alphabet, ne faisaient pas envier d'avance la présence d celles qui le lendemain devaient s'asseoir à leurs places. Car on sait que M. le com de Castellane, afin d'éviter les susceptibilités de l'étiquette et les sourdes collisions d noms attachés au blason nouveau et au blason ancien, a pris pour juge d'arme l'alpha bet, laissant au hasard des consonnes et des voyelles le soin de rapprocher les race et les familles. Tant mieux ou tant pis si un Rohan se trouve à côté d'un Rothschild mais tant pis, à coup sûr, si telle dame appartient à la première division de l'alphabet et si tel beau cavalier relève de la seconde.

« ... La peinture seule, et la peinture de Camille Roqueplan seule aurait des cou leurs assez fidèles et assez coquettes pour rendre le parterre des femmes qui émaillai la salle de spectacle de l'hôtel Castellane; femmes qu'on ne voit qu'à la lueur de bougies, et qui ne marchent jamais; fleurs exotiques qui s'ouvrent à l'atmosphère de salons pour se refermer aux premières clartés du jour. Aucun homme ne faisait tach au milieu d'elles. Du milieu du velours apparaissaient les hautes têtes de l'aristocrati ancienne : Mesdames de Gontaut, de Maillé, de Mouchy, de Brissac, de Jumilhac, de Caraman, d'Osmond, de Polignac, de Barbantane, de Mortemart, de Rohan, de Crillon: noms d'or massif, auprès desquels étincelaient les noms militaires de l'Olympe impérial: Mesdames de Raguse, de Sussy, d'Otrante, Regnault de Saint-Jean d'Angély, etc...

« ... Auprès de ces deux noblesses se montrait sans désavantage une troisième noblesse peu connue au temps de Saint-Louis. Cette troisième noblesse, dont je veux parler et que chacun a déjà nommée, est celle de la presse. Ses vicomtes, ses comtes, ses marquis, ses vidames, ses sénéchaux, ses ducs, ses princes et ses rois, étaient MM. Victor Hugo, Méry, Barthélemy, trois poètes et deux beaux prosateurs, en trois personnes; Janin, écrivain spirituel et ingénieux; MM. Alfred de Musset, Eugène Sue, Alphonse Royer, Roger de Beauvoir et d'autres, et d'autres encore que je passe, mais que je n'oublie point. Chaque *revue*, chaque journal avait son ambassadeur à la soirée, chaque feuilleton son représentant en escarpin.

« Le spectacle de la soirée se composait des *Jeux de l'amour et du hasard* de Marivaux, d'une scène du quatrième acte d'*Hamlet* jouée par madame Smithson, et d'un proverbe historique de madame la duchesse d'Abrantès, actrice et auteur avec un égal succès. Son proverbe, nom bien modeste pour une agréable comédie, est une perpétuelle allusion aux tribulations récemment éprouvées par l'illustre auteur de *Notre-Dame de Paris* devant l'Académie Française. La fille de Richelieu a été immolée dans les formes les plus courtoises; fouettée avec des bouquets d'épigrammes sur le dos de Moncrif, qui, lui aussi, fut de l'Académie, quoiqu'il n'eût pas écrit de chansons.

« Pour compléter la vengeance, la tragédie anglaise, la puissante nature de Shakespeare, si peu académique, s'est montrée, sous le beau visage de madame Smithson, la Dorval britannique. »

L'ITALIE ENTRE LA GUERRE ET LA PAIX

Comment se terminera l'affaire éthiopienne? Depuis plus d'un an que les premières divisions ont été mobilisées, vingt fois les observateurs optimistes ont cru discerner les signes avant-coureurs d'une solution. « Bluff italien » disaient les uns, « bluff anglais » disaient les autres. Mais on s'est bel et bien battu. Les imaginations diplomatiques se sont mises à l'œuvre. Des Français, des Espagnols, des Argentins, des Chiliens, des Belges ont avancé des suggestions; le Saint-Siège même, et même l'Angleterre, et même l'Italie ont dit : « Ne pourrait-on pas?... » Et pourtant l'affaire continue.

Mais il est d'autres solutions que diplomatiques. On peut concevoir une éclatante victoire militaire en Afrique, ou au contraire un épuisement progressif de l'Italie, une brusque révolution amenant la fin du régime, ou la catastrophe financière, ou même la guerre européenne. Toutes les hypothèses sont permises. Elles ont toutes leurs défenseurs et leurs arguments. Mais le choix que, plus ou moins obscurément, chacun fait parmi elles est un choix sentimental. Les hommes veulent lire dans l'avenir, mais dans un avenir conforme à leurs désirs. Fascisme ou antifascisme, avec les erreurs grossières dont ces mots typiquement italiens sont chargés hors d'Italie, préférences pour l'action ou pour les principes, toujours le sentiment intervient dans le jugement et le fausse.

Copyright 1936 *Revue de Paris.*

1er Mars 1936.

Le moindre lecteur de journal est partisan. L'affaire éthiopienne, c'est une affaire Dreyfus internationale. Il serait bon de faire le partage entre les passions et les faits, non que le visage de demain se trouve inscrit dans l'image d'aujourd'hui, du moins pour permettre aux prophètes de rectifier leurs prophéties.

L'une des prévisions les plus répandues est que la campagne d'Afrique finira faute d'argent. Le raisonnement consiste à dire : « Les finances italiennes sont mauvaises, la dette trop lourde, les réserves infimes. L'entretien de 400 000 hommes à des milliers de kilomètres au delà des mers est un effort excessif qui ne peut se prolonger. Les sanctions, en bloquant les exportations de produits italiens, ont desséché le courant des entrées de devises étrangères. Les crédits sont coupés à l'Italie et ses paiements accrus doivent se faire en or sur une masse déjà basse, que rien n'alimente plus. » Bien mieux, il est exact de dire qu'une des raisons déterminantes de la campagne d'Afrique, ce sont précisément les difficultés financières. La couverture de la Banque d'Italie, qui était encore de 9,6 milliards à la fin de 1930 n'était plus que de 5,9 milliards à la fin de 1934. La balance commerciale était déficitaire, et chaque mois un peu plus de métal précieux s'envolait pour combler la différence. La reprise économique était insensible, sinon inexistante. Une expédition, aux yeux de certains, devait avoir pour effet immédiat de créer une euphorie, fût-elle momentanée, et la mise en exploitation d'une colonie nouvelle, en appelant les capitaux, en déplaçant les énergies, allait faire sortir de son ornière l'économie nationale. Ne dit-on pas que là-bas, il y a du pétrole, de l'or? Si la campagne d'Éthiopie est l'aveu d'une situation financière médiocre, il semble que les frais qu'elle entraîne, alourdis encore par des circonstances hostiles et imprévues, ne peuvent en réalité que précipiter la course à l'abîme. Le raisonnement est inattaquable — mais un peu comme celui des économistes de 1914 qui prouvaient par A plus B qu'une guerre en Europe ne pouvait durer plus de six mois.

Le dernier bilan de la Banque d'Italie, comme d'ailleurs les dernières statistiques économiques, est de la fin d'octobre dernier. Depuis, on est réduit à des approximations. Or à cette

date, c'est-à-dire peu après le début des hostilités, les réserves s'élèvent à 4,3 milliards. Elles ont diminué de plus de 1,5 milliard depuis le début de l'année 1935, soit en moyenne de 160 millions par mois. Pratiquement cette déperdition n'a pas suivi un rythme régulier. Elle s'est accentuée au cours de l'été, l'Italie constituant alors des stocks sous la menace de sanctions prochaines. Le premier soin du Trésor sera donc d'accroître ces réserves. Déjà, dès le 28 août, une mesure importante avait été prise par le Conseil des ministres qui s'était réuni, botté et casqué, à Bolzano pendant les manœuvres. L'État met la main sur les valeurs étrangères et sur les crédits sur l'étranger détenus par des particuliers. Les crédits sont rachetés contre paiement en lires, au change officiel. Quant aux titres, leurs propriétaires reçoivent en échange des bons du Trésor à neuf ans, portant intérêt à 5 p. 100. L'opération fut facilitée par le fait que crédits et titres avaient été recensés quelques mois auparavant. Le montant des devises étrangères rentrant ainsi dans les caisses de l'État ne fut jamais publié. On l'évalue à 2 milliards.

Quant à l'or, une véritable croisade fut organisée. La Banque d'Italie ouvrit des guichets spéciaux et paya le métal jaune 15,50 lires le gramme, c'est-à-dire au-dessus du cours. Mais le fascisme lui-même avait sous-estimé la foi nationale du peuple. Il avait cru nécessaire, au début, d'offrir une prime aux vendeurs ou de proposer un intérêt à ceux qui se dessaisiraient de leur or. Bientôt cet or, on cessa de le vendre à l'État, on le donna. Une sorte de générosité collective s'empara du pays. On vit des pauvres gens, n'ayant rien d'autre, apporter une cuiller argentée, moins encore, un vase de porcelaine, un bouquet de fleurs de cire sous un globe, ce qui pour eux étaient « l'objet précieux ». Le clergé donna l'exemple. C'est l'époque où les évêques font hommage de leur croix pectorale, où certains font mettre à la fonte les ex-voto des églises. Quelqu'un, à l'intérieur du parti, proposa d'organiser une journée qui serait celle de la « fede », c'est-à-dire — car le mot a les deux sens — de la foi et des alliances. On affirme que Mussolini était sceptique. Le succès dépassa les espérances. Des millions de bagues d'or furent jetées au creuset. Sans doute, dans les villes surtout, y eut-il plus d'une supercherie; sans doute plus

d'une Italienne déposa-t-elle dans l'urne une alliance, légère et mince, qui n'était pas la sienne et qu'elle avait achetée la veille; sans doute le sacrifice fut-il parfois trop dur, comme pour cette vieille femme du peuple qui rentrait chez elle les yeux fixes, en se frottant le doigt et en répétant : « Mon alliance, mon alliance! » comme si tout ce qui, depuis un demi-siècle, avait été sa vie, son foyer, ses enfants, venait subitement de disparaître. Mais dans l'ensemble, pour l'immense majorité du pays, le geste fut spontané, presque joyeux. Pour le Trésor, la croisade de l'or rapporta plus d'un milliard.

Qu'on y ajoute les deux milliards récupérés par la nationalisation des crédits privés sur l'étranger et les 4,3 milliards qui figurent au bilan d'octobre, on obtient une réserve totale d'environ 7,5 milliards en or ou en devises étrangères. C'est assez pour assurer les paiements à l'étranger pendant quinze mois, en prenant comme date de départ le début de novembre 1935. Mais ce calcul suppose une sortie d'or régulière de 500 millions par mois, ce qui semble bien avoir été jusqu'à présent un maximum. De plus, pendant la période qui sépare l'Italie de cette échéance financièrement fatale, le pays s'organise pour être de moins en moins tributaire de l'étranger. Sans même admettre qu'il puisse un jour se suffire entièrement à soi-même, on peut être sûr qu'il réduira sensiblement et progressivement ses achats du dehors, c'est-à-dire que le rythme des sorties d'or diminuera et que le délai supposé de quinze mois peut se prolonger.

Le problème consiste donc à faire profiter l'économie italienne de la plus grande partie, sinon de la totalité des sommes consacrées à la campagne d'Afrique. Mais les dépenses de l'État demeurent les mêmes. On peut même dire qu'elles ont augmenté puisque le prix d'achat de nombreux produits nationaux est supérieur à celui des produits étrangers correspondants et puisque, pour permettre à l'Italie de vivre prochainement en vase clos, soit par l'exploitation intensive de ses ressources anciennes, soit par la création de produits de remplacement, il faut une mise de fonds spéciale et considérable. Où l'État trouvera-t-il cet argent? Quel est le financement de l'expédition?

Notons qu'il serait vain de vouloir estimer, même appro-

ximativement, les dépenses de la campagne. Celle-ci ne forme qu'une partie d'un immense effort militaire qui comprend le maintien sous les drapeaux de 1 million 200 000 hommes, l'entretien de toute une flotte destinée non seulement aux transports en Afrique orientale, mais à toute action éventuelle en Méditerranée, l'activité constante d'une industrie, spécialisée dans la production du matériel et des armements. (Les usines Fiat à elles seules emploient à l'heure actuelle 40 000 ouvriers), etc... D'autre part, toute l'économie italienne étant directement ou indirectement en état de guerre, il est impossible de fixer une limite aux dépenses qui dépendent ou qui ne dépendent pas de l'expédition. Enfin, les prévisions budgétaires pour l'exercice prochain ne tiennent pas compte des sommes consacrées à la campagne.

Celles-ci sont couvertes, dans leur quasi-totalité, par des appels à l'épargne.

Le premier appel fut l'émission de bons à neuf ans décidée le 28 août à Bolzano. Il s'agissait d'un emprunt forcé puisque, comme nous l'avons vu, les bons nouveaux étaient destinés à compenser les valeurs étrangères que l'État réquisitionnait d'office. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que l'opération fut faite plus d'un mois avant le conflit proprement dit, que les sommes ainsi obtenues ne figurèrent point sur les statistiques encore publiées à cette époque et qu'elles furent exclusivement consacrées à l'expédition, alors que les premiers coups de fusil ne devaient éclater que cinq semaines plus tard.

Le second recours à l'épargne fut plus ingénieux encore. L'emprunt consolidé 5 p. 100 émis en 1917 et l'emprunt dit du Licteur, également de 5 p. 100, émis en 1926, avaient été convertis en 3,5 p. 100 amortissable au début de 1934. En principe l'État s'était engagé, au moins pour l'emprunt du Licteur, à n'opérer aucune conversion avant la fin de 1936. Il trancha la difficulté en versant aux porteurs de titres 5 p. 100 une soulte de 4,50 lires représentant la différence entre les intérêts de 3,50 qu'ils allaient toucher et ceux de 5 p. 100 qu'ils auraient dû toucher jusqu'à la fin de 1936. La conversion fut naturellement suivie d'une baisse des titres. Ceux-ci, qui avaient atteint près de 98 lires à la veille de l'opération, n'en valaient plus qu'environ 70 en septembre de

l'année dernière. C'est alors qu'une nouvelle conversion eut lieu et l'on revint au 5 p. 100 de jadis. L'emprunt nouveau fut émis à 95 lires et l'État, généreux, proposa aux porteurs de 3,50 p. 100 de racheter leurs titres au-dessus du cours, à 80 lires au lieu de 70. Il suffisait donc aux dits porteurs de verser 15 lires d'argent frais pour avoir un titre nouveau, portant 5 lires d'intérêt.

On calcula alors que si toute la dette 3,50 p. 100 était convertie, les rentrées dues au simple versement de 15 lires par titre s'élèveraient à 9 milliards. La majeure partie de cette dette étant possédée par les banques ou les institutions parastatales, on peut être assuré que la conversion porta effectivement sur des sommes considérables. Une seule difficulté se présentait — assez grave il est vrai — l'impossibilité matérielle de trouver 9 milliards d'argent frais dans un pays où la circulation totale n'atteignait pas 15 milliards. On y para dans la mesure du possible par un système de souscription à tempérament. C'est cet emprunt, dont on ignore d'ailleurs le rendement exact, qui forme le fond de ce qu'on pourrait appeler le trésor de guerre.

Ce trésor est alimenté par une partie des bénéfices industriels ou commerciaux. En effet, pendant une période de trois ans, aucune société industrielle ou commerciale ne peut distribuer à ses actionnaires de dividendes supérieurs à 6 p. 100. Du point de vue social la mesure est dirigée contre les profiteurs de guerre. Fournisseurs des armées, compagnies de transport, usines de munitions ne s'enrichiront pas de l'effort militaire de la nation. Mais, du point de vue financier, c'est le Trésor qui touche l'excédent des bénéfices. Cet excédent est nécessairement placé en titres d'État, pour former un fonds de réserve dont la société ne pourra pas disposer avant 1939.

Ces rentrées, naturellement, ne figurent pas au budget, qui signale seulement aux dépenses une somme destinée au service de cette dette grandissante. Or, tandis que les prévisions pour l'exercice 1935-36 accusaient un déficit de plus de 1,5 milliard, celles pour l'exercice 1936-37, qui s'élèvent à 20 milliards 311 millions tablent sur un léger excédent assuré par des recettes de plus de 2 milliards supé-

rieures à celles de l'année précédente. Ces 2 milliards supplémentaires, c'est l'impôt qui les fournira, taxe de 10 p. 100 sur les dividendes, taxe nouvelle sur l'essence, sur l'huile minérale, sur les transports automobiles, sur l'électricité, sur le gaz, impôt complémentaire sur le célibat, aménagement des taxes anciennes sur le chiffre d'affaires, etc. Chaque conseil des ministres apporte une charge nouvelle.

En même temps on procède à des économies massives. Certaines constituent de véritables trouvailles financières. Celle qui porte sur le service des pensions de guerre en est un exemple.

Les sommes consacrées à ce service sont chaque année moins lourdes, à mesure que meurent les pensionnés. L'État a donc passé un accord avec une institution parastatale, celle des assurances. Il versera à cette dernière une somme forfaitaire, égale chaque année, pendant toute la période nécessaire à l'épuisement de la dette de l'État envers les pensionnés. C'est l'Institut des assurances qui sera chargé de régler les pensions. Pendant les dernières années de la période en question, il touchera de l'État plus qu'il ne versera aux pensionnés, mais pendant les premières années — les seules au cours desquelles l'État ait besoin de toutes ses ressources — l'Institut versera plus qu'il ne recevra, au grand soulagement des finances publiques.

Autre exemple, sinon d'économie, au moins de ce système qui tend à décharger l'État d'une partie de ses obligations en les faisant supporter par des organismes indépendants. Cette fois il s'agit du Consortium pour les subventions à l'industrie. Un concessionnaire passe avec l'État un contrat pour des fournitures de guerre. Il reçoit des traites en paiement. Ces traites, le Consortium, dont c'est la fonction, les lui échange dans la proportion de 65 p. 100 contre une subvention en numéraire. Elles sont enfin présentées par le Consortium à la Banque d'Italie, qui est autorisée à les réescompter. C'est donc la Banque d'Italie qui, au bout du compte, règle momentanément la note.

Tels sont quelques-uns des aspects du système par lequel l'Italie, que d'aucuns estimaient depuis longtemps épuisée financièrement, fait face à des exigences qui, sans doute,

dépassent pourtant ses propres prévisions. Que ce système puisse être pris comme modèle pour la gestion en temps normal de finances nationales ennemies du risque, c'est ce que personne n'oserait prétendre. Qu'il écarte ou retarde les échéances plutôt que de les aborder de front, qu'il ait plus volontiers recours aux expédients qu'aux solutions, c'est ce qui paraît évident. Qu'il mène fatalement à la dévaluation officielle d'une devise qui déjà, à l'étranger, a perdu un tiers de sa valeur, c'est ce que, en Italie même, on ne nie plus que faiblement. Mais le moins qu'on puisse dire de ceux qui gèrent la fortune publique de l'Italie, c'est qu'ils déconcertent par leur virtuosité, qu'ils sont maîtres d'une technique subtile, multiple et que nul ne peut prévoir où s'arrêtera la fécondité d'esprit de ces hommes pour qui la propriété privée et les formes classiques du capitalisme ne pèsent rien en regard des nécessités souveraines de l'État. Aussi à vouloir fixer une date à la fin du système, à annoncer une reddition du pays provoquée par l'imminence d'une catastrophe financière, on risquerait de formuler un de ces oracles qui déconsidèrent à tout jamais les augures.

***

Mais, dira-t-on, si l'élément strictement financier doit intervenir moins qu'on ne le croit généralement pour hâter la fin du conflit, l'élément social, l'élément politique, eux, ne sauraient être sous-estimés. Le peuple italien, de qui l'on exige un sacrifice chaque jour plus pesant, peut-il voir sans réagir le prolongement d'une action qui ne lui apporte encore ni soulagement matériel, ni satisfaction morale? N'y a-t-il pas en Italie un malaise, un commencement d'impatience? Certains disent : « Ne perçoit-on pas les signes annonciateurs d'une révolte? » En d'autres termes le fascisme survivra-t-il à l'épreuve, ou tout au moins l'opinion publique de la nation n'amènera-t-elle pas le gouvernement à chercher le plus rapidement possible une solution au conflit?

On sait par quelles phases est passée ce qu'on pourrait appeler la popularité de l'expédition africaine : alors qu'au début, pendant la mobilisation des premières divisions, au

départ des premiers contingents, l'enthousiasme du pays était relativement conventionnel et que les critiques se donnaient libre cours, l'attitude de la Grande-Bretagne, jalouse disait-on des progrès de l'Italie et travaillant à coaliser contre elle toutes les forces du monde, eut pour résultat net de réaliser l'union sacrée. On n'est plus fasciste ardent ou fasciste tiède, on est Italien. Cet unanimisme national subsiste. Après cinq mois de campagne il est vivant et profond comme au premier jour.

Il n'exclut pas certaines vagues d'inquiétude qui, périodiquement, passent sur le pays, venant on ne sait d'où, s'effaçant on ne sait pourquoi, phénomène auquel nulle nation dont le sort est en jeu ne saurait échapper. Cette inquiétude, chez les intellectuels qui, en Italie comme ailleurs, ne peuvent se résigner à croire sans comprendre, vient du sentiment de l'isolement. Ils sont, comme les autres, convaincus de la justice de la cause italienne, mais ce front hostile de cinquante-deux nations, par le fait même qu'ils n'en comprennent pas le principe, les trouble. A certains moments une sorte de colère s'empare du pays, contre l'étranger qui veut étouffer l'Italie, la ruiner. A d'autres, c'est un voile de tristesse qui descend sur les esprits : « Qu'avons-nous donc fait? Pourquoi ne nous aime-t-on pas? » L'annonce d'un nouvel impôt agite ceux qui possèdent, la publication d'une nouvelle liste de morts assombrit le visage des femmes. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, ces nuances diverses du sentiment public sont insensibles, elles ne se traduisent ni par des cris, ni par des discours, ni par des protestations; par des confidences tout au plus. Elles ne modifient pas la physionomie générale de la nation, mais elles existent.

Vont-elles s'accentuer? L'avenir seul le dira et ce n'est pas certain. Mais supposons un moment qu'avec le temps ces éléments pour l'instant négligeables de l'opinion publique grandissent, que les murmures deviennent des voix, pourrait-on dire alors qu'est née et s'est développée une opposition au régime? Non.

Ce qui caractérise ces traces de malaise, c'est qu'elles sont à la fois imprécises et différentes entre elles. Toutes proportions gardées — car, encore une fois, nous nous trouvons devant

des manifestations insignifiantes — il en est de même dans tous les états pré-révolutionnaires. Les cahiers des États généraux, en 1789, étaient remplis de centaines de doléances contradictoires et les premières séances de l'assemblée avec leur désordre, leurs incertitudes, matérialisèrent l'incohérence de ce malaise populaire. Il fallut un homme, Mirabeau, pour lui donner une âme et un sens. Or l'Italie possède l'homme qui sait capter les bouillonnements obscurs pour en faire des courants puissants. Agitateur né, en communion constante avec les foules, il sait que le mécontentement du peuple est la matière brute dont le révolutionnaire se sert pour réaliser son œuvre, que ce mécontentement, sans guide, livré à lui-même, peut devenir anarchie mais que, canalisé, organisé, il est la force même des grandes entreprises. Depuis plus de treize ans, cet homme a soigneusement entretenu ce mécontentement de l'Italie, c'est sur lui qu'il a fondé sa politique extérieure. Il est temps qu'il l'utilise pour achever de renverser à l'intérieur ce qui subsiste du capitalisme et pour bâtir enfin l'édifice nouveau. L'état de siège, qui pratiquement règne aujourd'hui en Italie, lui en fournit les moyens.

L'erreur foncière que l'on entretient trop souvent à l'étranger, c'est de croire que le fascisme redoute la révolution. Bien au contraire, il est lui-même ferment révolutionnaire, il se proclame lui-même une révolution continue. De même que l'expédition africaine n'a pas été décidée en dépit de la situation financière, mais en raison de cette situation financière, de même ce n'est pas la révolution qui mettra fin à la campagne coloniale parce que la campagne coloniale, dès l'origine, était destinée à créer en Italie les conditions indispensables à l'achèvement de la révolution fasciste. Le fascisme est né de la guerre, les premiers faisceaux sont des groupements d'anciens combattants. Les dernières années ont vu l'embourgeoisement du régime. Si l'expédition d'Éthiopie n'a pas été présentée comme une simple affaire coloniale, si une mobilisation formidable l'a accompagnée, si l'atmosphère de guerre, favorisée sinon justifiée par la politique sanctionniste, a été volontairement créée bien avant les sanctions, bien avant l'arrivée en Méditerranée des premières unités de la Home Fleet, bien avant les premiers symptômes d'une hostilité

internationale quelconque, c'est parce que cette atmosphère de guerre rajeunissait le fascisme, le retrempait.

Qu'on examine les mesures prises, dans l'ordre économique et social, au cours des derniers mois et l'on constatera quels progrès l'organisation fasciste de l'État a accomplis. Déjà nous avons vu la nationalisation de certaines créances privées, le prélèvement de 10 p. 100 sur les dividendes, la limitation des bénéfices qui, au delà d'un certain niveau, reviennent à l'État. Il faut ajouter à cette liste la constitution de toute une série de monopoles, le charbon, le cuivre, l'étain, le nickel, le pétrole, l'or. Il faut surtout faire une place de choix au sous-secrétariat des échanges et devises qui vient d'être créé.

Le ministère nouveau eut des origines modestes. C'était primitivement une simple surintendance, aux pouvoirs mal définis et jalousée par les administrations plus anciennes dont elle empruntait les services. C'est aujourd'hui un organisme tout-puissant exerçant sur le commerce, l'industrie et les finances une véritable dictature. La surintendance trouvait sa justification dans la nécessité de diriger l'économie nationale au milieu des circonstances exceptionnelles créées par l'expédition d'Afrique et par les sanctions. Le sous-secrétariat qui la remplace a au contraire un caractère définitif, preuve éclatante que l'atmosphère actuelle, consciemment mise à profit, est féconde en réalisations durables.

Enfin les corporations, encore hésitantes, ont été convoquées une à une depuis deux mois, chacune sous la présidence effective du Duce qui, malgré les responsabilités sans nombre qui reposent sur lui en tant que ministre des Affaires étrangères et de la Défense nationale, trouve en moyenne trois après-midis par semaine pour diriger des débats concernant exclusivement l'organisation économique du pays. L'assemblée générale qui doit couronner cette suite de travaux spécialisés et qui groupera les représentants de toutes les corporations est destinée à marquer une étape nouvelle dans la marche de la révolution fasciste. Jusqu'où celle-ci ira-t-elle? Personne ne le sait, mais chacun sait en Italie que le but visé par ceux qui la mènent est encore loin d'être atteint.

***

Pour revenir à l'affaire éthiopienne on peut donc poser que, dans l'état actuel des choses, ni la catastrophe financière, ni la révolution ne sont susceptibles de mettre fin dans un avenir limité au conflit en cours. Peut-on envisager l'hypothèse d'une guerre générale? Plus exactement envisage-t-on, en Italie, cette hypothèse?

A maintes reprises le chef du gouvernement italien a publiquement dégagé sa responsabilité. La thèse officiellement soutenue est que la campagne africaine n'a pas pour objet de menacer en quoi que ce soit les intérêts impériaux de la Grande-Bretagne, qu'en dirigeant son action vers un pays n'appartenant à aucune puissance européenne l'Italie a cherché à ne léser aucun droit colonial, qu'elle a pour cette même raison évité de poser à Genève la question de la redistribution des mandats, qu'elle ne fera aucun acte d'hostilité, qu'elle répondra à toutes les sanctions par des contre-sanctions d'ordre équivalent et qu'enfin elle ne se livrera à des actes de guerre que si elle est l'objet de mesures belliqueuses, dont la première serait le blocus. Il n'en reste pas moins qu'à divers moments, l'opinion publique italienne a considéré la guerre comme la seule issue possible. Dans les deux premières semaines du mois d'octobre ce sentiment était général. Il a reparu, une fois ou deux depuis, mais sous une forme moins spontanée. On sait que si, au début de décembre, sir Samuel Hoare, alors ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, a jugé indispensable de mettre sur pied des propositions tenant largement compte des intérêts italiens, c'est parce qu'il avait des raisons de croire qu'un conflit était possible. Il semble aujourd'hui que le calme revenu dans les esprits permette d'écarter la redoutable hypothèse. Le désir qu'a le fascisme de réaliser son œuvre intérieure à la faveur d'une atmosphère de guerre ne veut pas dire qu'il désire la guerre elle-même, au contraire. L'expédition lointaine et le sentiment d'une menace étrangère constituent les conditions idéales dont il a besoin. L'esprit national est au niveau de fièvre qui convient. Au-dessous il risquerait de s'amollir, au-dessus c'est le règne de l'inconnu. Mais si l'Italie fasciste ne veut pas la guerre, il est probable

qu'elle ne reculerait pas devant cette dernière éventualité si, à un moment, elle n'avait d'autre alternative que de renoncer ouvertement aux objectifs qu'elle s'est elle-même fixés devant le monde entier.

Quant à la campagne d'Afrique, elle demeure le facteur essentiel. Ni les propositions Eden, ni les propositions de Paris du mois d'août dernier, ni les suggestions du Comité des Cinq n'ont eu, pour qui suivait l'évolution interne de l'affaire italo-éthiopienne, la moindre chance d'être prises en considération par le gouvernement de Rome. Les propositions Laval-Hoare, au contraire, semblaient si favorables à l'Italie que personne n'a compris le retard apporté par M. Mussolini à faire connaître sa réponse. La chronique de cette semaine qui précéda le 18 décembre reste à écrire. Mais, du point de vue fasciste, les hésitations italiennes s'expliquent. A cette date ni l'œuvre de révolution intérieure ni le succès des armes en Éthiopie ne sont assez sensibles pour justifier une solution hâtive, même favorable. Aujourd'hui les choses ont déjà changé. « Demain, disent les Italiens, l'Abyssinie et son armée se seront désagrégées, l'Europe aura besoin de nous, elle nous tressera des lauriers. » Demain, demain...

★ ★ ★

EN MARGE D'UN DICTIONNAIRE

Venant de relire le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, j'ai le sentiment que cet ouvrage constitue, infiniment plus que ne nous le disent nos manuels, un document capital pour l'histoire politique et morale de la France. J'y crois saisir à leur source les principales idées qui composent ce qu'on nomme aujourd'hui, pour l'honorer ou la flétrir, la mystique démocratique.

D'abord l'égalitarisme, si l'on appelle ainsi l'arrêt de la déclaration de 1789, selon lequel « les hommes naissent et demeurent égaux en droits ». A l'article MAÎTRE, Voltaire dit formellement que les hommes naissent tous égaux. Quand il déclare ailleurs qu' « un homme aisé n'ira pas labourer la terre et que, si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce n'est pas un maître de requêtes qui vous la fera », il ne fait que reconnaître une inégalité des fonctions dont aucun démocrate de sang-froid n'a jamais nié la nécessité, mais il n'en veut pas moins que, devant la loi, le découpeur de cuir ait autant de droit que l'homme en culotte de soie. La vraie opposition à l'égalitarisme, qui est l'affirmation que la naissance et l'hérédité confèrent des droits particuliers, ne se dresse nulle part dans le *Dictionnaire*.

L'ouvrage contient toutefois, du point de vue social, certaines déclarations du conservatisme le plus ferme. Par exemple : « Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne pos-

sèdent rient du tout[1]. » Évidemment, notre égalitariste a grandi dans le couchant d'un monde hiérarchisé dont il a su garder, en partie, l'équanimité devant les sacrifiés. Il ouvre une ère d'amour en demeurant encastré encore au marbre dur, et cette double nature n'est pas son moindre attrait. Mais, d'autre part, il tient des propos comme ceux-ci, dont pourraient se réclamer les pires assaillants de l'ordre actuel : « Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle, indépendante de toutes les conventions humaines : *le fruit de mon travail doit être à moi...* Quand je songeai que depuis Chodorlahomor jusqu'à Mentzel, colonel de houssards, chacun tue loyalement et pille son prochain *avec une patente dans sa poche*, je fus très affligé. » Et encore : « Les fourmis passent pour une excellente démocratie. Elle est au-dessus de tous les autres États, *puisque tout le monde y est égal, et que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.* » La vérité me semble que ce philosophe, disciple des moralistes du XVIIe siècle, reconnaît, en observateur réaliste, l'injustice inhérente à l'organisme social tel qu'il l'a sous les yeux et ne le croit guère changeable; mais que, contrairement à nos réalistes du XXe, il la déplore au lieu de l'aimer. En somme, conservateur suspect : déplorer l'injustice, c'est déjà l'ébranler.

Autre religion de l'auteur du *Dictionnaire* qui va devenir une pièce maîtresse du catéchisme démocratique : l'inviolabilité de la personne, qui le mène directement au dogme de la liberté de conscience et de l'individualisme. Cette religion repose chez lui sur une autre plus large : celle de l'homme en tant qu'homme, abstraction faite de ses particularités de classe ou de fonction. On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conseiller du roi, et qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager : « Songe que tu es du régiment de Champagne. » On devrait dire à chaque individu : « Souviens-toi de ta dignité d'homme. » Ici l'ouvrage annonce un passage de la déclaration de 1789, dont ses adeptes ne se souviennent pas toujours, où elle informe le citoyen, non seulement de ses droits, mais de ses devoirs (« ... afin que cette Déclaration, constamment présente à tous les membres du

1. Article *Égalité*.

corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs »).

Ce respect de l'homme *in abstracto* implique cet autre traité qui fait de notre auteur l'inspirateur direct et hautement responsable de notre démocratie : la volonté de fonder la législation sur la raison abstraite, et non sur la coutume, sur l'histoire. D'où son désir, inlassablement exprimé, de voir unifier les lois, les règlements, les codes. Lorsqu'en 1789 le cahier de la noblesse de Provins déclarera : « Ce n'est pas dans l'histoire de France que notre député trouvera les principes de la conduite qu'il doit tenir; il n'y verrait que l'ignorance absolue et l'oubli des droits de la nation », on peut admettre que les aristocrates cultivés, qui inauguraient ainsi l'assaut de nos justiciers contre l'histoire, savaient un peu par cœur certains passages de l'article LOIS.

Voltaire est sur ce point en désaccord avec Rousseau, que nos traditionalistes accablent pourtant bien plus durement. Il semble qu'il n'eût jamais écrit : « Qu'on juge du danger d'émouvoir les masses énormes qui composent la nation française... Quand tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de bon sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes et de donner une autre forme à l'État que celle où l'a successivement amené une durée de 1 300 ans. » Et encore (*Considérations sur le gouvernement de Pologne et sa réformation*, ch. I) : « Je ne dis pas qu'il faut laisser les choses en l'état; mais je dis qu'il n'y faut toucher qu'avec une circonspection extrême. » Injustice de la postérité[1]!

Voltaire sait d'ailleurs fort bien reconnaître les diversités historiques, la variété de visages de l'humanité. « L'empire de la coutume, dit-il aux dernières pages de l'*Essai sur les mœurs*, est bien plus vaste que celui de la nature; il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages; il répand la variété sur la scène de l'univers; la nature y répand l'unité; elle établit partout un petit nombre de principes invariables : ainsi le fonds est partout le même, et la culture produit des fruits

1. Sur cet aspect de Rousseau, cf. A. Lichtenberger, *Le Socialisme au XVIIIe siècle*, p. 166 et suiv.; aussi Renouvier, *Philosophie analytique de l'histoire*, tome II, p. 639 et suiv.

divers. » C'est ce fonds « partout le même », c'est ce petit nombre de principes invariables qu'il s'évertue à mettre en relief dans le *Dictionnaire* et à faire respecter. Par cette sorte d'humiliation du divers, de parti pris pour l'universel, il est un irrécusable artisan de la démocratie moderne.

Il l'est encore par son laïcisme, si l'on appelle ainsi le dogme qui veut que le prêtre ne dispose en tant que tel d'aucun pouvoir politique dans l'État. Ici l'on pourra soutenir que ses disciples ont faussé sa pensée en voulant arracher au clergé, non plus seulement le pouvoir politique, mais l'action spirituelle, lui enlever autant que possible l'instruction de la jeunesse. On pourra citer mainte page du *Dictionnaire* où il est dit que si le prêtre ne doit détenir aucun pouvoir dans la cité, il doit y être l'objet d'une grande considération[1]. On peut se demander si, devant certain anticléricalisme du XIXe siècle, Voltaire eût trouvé qu'il était légitime en raison d'attitudes cléricales qu'on n'avait pas revues depuis Boniface VIII, ou bien si l'auteur d'*Écrasons l'infâme* n'eût pas soupiré, lui aussi : « Je n'avais pas voulu cela. »

Le maître du *Dictionnaire* est encore le père de nos démocrates par sa conception du patriotisme, qu'il veut plus intellectuel que charnel, plus rationnel que mystique, et auquel il reproche de toujours comporter, au fond, la haine de l'étranger[2]; par son goût pour l'État où le gouvernement serait contrôlé et « où l'on n'obéit qu'aux lois[3] »; par ses idées fiscales, qui entendent « que les impôts ne soient jamais que proportionnels[4] ». Il l'est encore et éminemment par son pacifisme, par sa condamnation de la guerre.

Il est remarquable que ce dernier dogme, que nous tenons ici à sa source, s'accompagne tout de suite de deux idées, dont la première a toujours été fausse, dont la seconde l'est devenue, et qui ne le quitteront plus.

1. Articles *Lois civiles et ecclésiastiques*; *Religion*.
2. Article *Patrie*.
3. Articles *États*, *Gouvernement*.
4. Articles *Lois civiles et ecclésiastiques*. Et aussi : « Un État est aussi bien gouverné que la faiblesse humaine peut le permettre, quand les tributs sont levés avec proportion, quand un ordre de l'État n'est pas favorisé aux dépens d'un autre, quand on contribue aux charges publiques, non selon sa qualité, mais selon son revenu. » (Lettre à l'occasion de l'impôt du vingtième, 16 mai 1749.)

La première est que la guerre est toujours mauvaise, le fut toujours. Que la guerre ait parfois servi la civilisation en assurant le triomphe de races supérieures, c'est une pensée que Voltaire refuse d'envisager, comme le refuseront, depuis, tous les pacifistes[1]. Il répondrait avec eux que, si l'on admet que la guerre a pu servir la civilisation, il faut admettre qu'elle le pourrait encore; que la guerre doit être condamnée au nom de la morale, laquelle n'a que faire de l'histoire. Par ce mépris de l'histoire, si elle gêne la morale, Voltaire est le père de toute une école.

Il répondrait aussi avec eux qu'il ne lui est point prouvé que les races dont la guerre a assuré le triomphe soient si hautement civilisées. Le paradoxe qui consiste à démontrer notre infériorité par rapport aux Iroquois en isolant ce qu'il y a de pire en nous date de Voltaire. Cela part d'ailleurs chez lui, comme chez ses disciples, d'un bon mobile : rabattre l'orgueil de ces civilisés, dont on sait fort bien, au fond, qu'ils valent mieux que les sauvages.

A l'idée que la guerre est toujours mauvaise se rattache, chez Voltaire, ce trait qui, lui aussi, se transmettra à nos pacifistes : l'incapacité — le refus — de percevoir ce qu'il y eut de grand dans la lutte que soutinrent les nations pour parvenir à l'existence. A l'entendre, lui et ses successeurs, il n'y eut de tout temps dans la guerre que rapine et boucherie, jamais sacrifice ni grandeur. Là encore, il nous répondra que ce sont là des vertus qu'il ne faut pas reconnaître si l'on veut supprimer la guerre; que l'action morale n'a que faire de l'honnêteté du psychologue. Et, de fait, il faut arriver à Renouvier ou Renan pour trouver des pacifistes qui conservent le sens de l'histoire et respectent le drame que fut la formation des nations.

Par cette même volonté de disqualifier la guerre, Voltaire parle presque uniquement de la guerre d'agression, non de la guerre défensive[2]. Ses descendants feront mieux : ils explique-

1. Exception pour Renan, Herbert Spencer, Littré.

2. Notons cependant ce fragment de dialogue : « Quoi! Il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres [Alexandre VI et son fils Borgia]? — Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre? Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.! » (*A, B, C*, 11e entretien.)

ront qu'il n'y a point de guerre défensive, que ceux qui se défendent sont aussi responsables de la guerre que ceux qui les attaquent, sinon plus[1].

La seconde idée qui accompagne chez Voltaire l'apparition du pacifisme est que les guerres ne sont voulues que par des rois, par des chefs; que les peuples, eux, sont organiquement pacifiques et ne veulent jamais la guerre. Cela était vrai de son temps. C'est devenu faux de nos jours, où les peuples ont une volonté, qui, chez certains d'entre eux, est nettement belliqueuse. Toutefois le dogme a subsisté.

En somme, Voltaire est l'inventeur du *pacifisme mystique*, si l'on appelle ainsi, par opposition au pacifisme critique, celui qui nie les réalités qui le gênent pour la propagande de son idéal.

Il est aussi le père de ceux qui opposeront (Herbert Spencer) la « civilisation industrielle » à la « civilisation militaire »; et aussi de ceux qui s'élèveront (Renan, Anatole France) contre le romantisme de la guerre, la poésie du sang, le lyrisme du sabre. Il semble même qu'en cette matière il ait mis le doigt sur la racine du mal avec une sûreté et une audace qu'on ne trouvera chez aucun de ses suivants, quand il écrit : « Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière[2]. » Il est vrai qu'il retirera peut-être sa proposition si l'entretuerie ne se fait plus par « le caprice de quelques hommes », mais par la volonté des peuples eux-mêmes, soit pour leur accroissement soit pour leur défense.

Notons enfin que le pacifisme de Voltaire condamne toute guerre, y compris la guerre civile, voire celle qui porte à l'échafaud Charles Ier ou verse le sang de la noblesse de Suède[3]. C'est une proscription de la guerre que ses disciples n'ont pas toujours retenue.

1. Voir la curieuse riposte de Voltaire à Montesquieu, qui admettait l'attaque préventive, et son acceptation de la course aux armements (*Dictionnaire philosophique*, tome II, note 28, édition Garnier, 1936).

2. Article *Guerre*.

3. Cf. Article *Philosophie et notes* : section IV (Ed. Garnier, 1936).

***

Du point de vue intellectuel, une attitude qui va faire fortune en France à partir du XIXe siècle et dont il semble bien qu'elle prend naissance dans le *Dictionnaire* est l'anathème lancé sur la métaphysique, et plus généralement sur la spéculation désintéressée, au nom de la science pratique, de la science qui se traduit, pour l'espèce humaine, par un surplus de savoir concret. Voltaire annonce exactement nos positivistes, fondateurs de la Troisième République, quand il proclame que « nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences..., comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort[1] ». Lorsqu'il règle leur compte à ces « gens qui croient que le devoir de l'homme consiste à commenter saint Thomas et Scot » et « ne s'abaissent pas » à s'informer des faits[2], il est le franc introducteur de Renan, déclarant, dans l'*Avenir de la Science*, que la moindre contribution sérieuse à la connaissance du sanscrit ou du thibétain fait plus pour l'humanité que toutes les spéculations métaphysiques d'un Descartes ou d'un Kant. Il est encore l'initiateur en France de toute une position intellectuelle quand il enseigne que la métaphysique ne doit être « que la physique expérimentale de l'âme ». Toutefois, là encore, ses descendants n'ont rendu sa pensée populaire qu'en l'altérant et l'adaptant aux exigences de foules devenues souveraines : les uns en affirmant que cette physique de l'âme en démontrait la matérialité; les autres en continuant, sous couleur de psychologie expérimentale (voir certaine théorie de l'aphasie), de présenter des vues d'ordre purement métaphysique, dénuées, selon les savants autorisés, de toute valeur de science.

Dans le même ordre, on peut dire que le *Dictionnaire* inaugure chez les penseurs français le mépris de la controverse théologique, dont Fénelon avait été encore un illustre fervent. Ce mépris s'accompagne toutefois chez Voltaire d'une ampleur d'information et d'une sensibilité historique qu'on ne trouvera plus chez certains de ceux auxquels il va le trans-

1. Article *Ame*, note : section III (*Id*).
2. Article *Lois*, note 72 (*Id.*).

mettre, par exemple Renan. La faiblesse des *Origines du Christianisme* en ce qui a trait à l'histoire des doctrines théologiques et à l'importance des luttes qu'elles ont suscitées fait un frappant contraste avec la richesse du *Dictionnaire* sous ce même rapport.

Toujours dans le même ordre, le *Dictionnaire* allume cette idée, dont tout un monde va s'emparer comme d'un flambeau; savoir que la philosophie doit consister exclusivement dans la morale, dans ce qui nous rend meilleurs et nous console. Quand Voltaire enseigne qu'il faut mépriser ces questions métaphysiques dont « presque aucune n'influe sur la conduite de la vie[1] », il dicte la formule qu'écrira au tableau, cent cinquante ans plus tard et sans y rien changer, l'instituteur de la Troisième République — approuvé de maint bourgeois[2].

***

Du point de vue proprement philosophique, il est trois articles organiques de la mystique républicaine dont j'ose dire qu'ils prennent leurs racines dans le *Dictionnaire*, bien qu'on puisse affirmer que ces racines ne reconnaîtraient pas leurs fruits et que, pour certains, elles les renieraient. Ces trois articles sont : l'athéisme, le matérialisme et la croyance au progrès nécessaire. Il est évident que le déisme de Voltaire, étant constamment lié à la destruction de la religion qui, aux yeux des Français, incarne la foi en Dieu, devait fatalement produire en eux, malgré ses protestations, la destruction de cette foi; — que la doctrine où l'on veut que l'âme, qu'on se défend à grands cris de croire matérielle, soit cependant supportée par la matière, mène en droiture à la ruine du spiritualisme; — que la croyance au progrès *possible*, que Voltaire

1. Article *Matière*.

2. L'antidote de Voltaire serait ici Diderot, qui déclare : « Il n'y a qu'un seul moyen de rendre la philosophie vraiment recommandable aux yeux du vulgaire, c'est de la montrer accompagnée de l'utile. Le vulgaire demande toujours : à quoi cela sert-il, et il ne faut jamais se trouver dans le cas de lui répondre : à rien. Il ne sait pas que ce qui éclaire le philosophe et ce qui sert au vulgaire sont des choses fort différentes, puisque l'entendement du philosophe est souvent éclairé par ce qui nuit et obscurci par ce qui sert. » (*Œuvres complètes* t. II, p. 154.)

voulait seulement opposer au dogme catholique de l'éternité du mal, devait devenir, chez des foules assoiffées de certitude, la croyance au progrès *nécessaire*, la foi dans la sagesse automatique de l' « Évolution ». Ajoutons encore l'optimisme, la croyance du XIXe siècle dans la bonté naturelle de l'homme; croyance qu'on trouve en certaines pages du *Dictionnaire*, mais combien démentie par d'autres[1]. Voltaire peut reprendre le mot de Renan : On ne sait jamais ce qu'on fonde.

***

J'ai dit que, dans le *Dictionnaire*, nous saisissons à leur source les principales idées qui composeront la mystique démocratique. Précisons : à leur source *en tant qu'adoptées par une collection d'hommes* et devenant par là un facteur de l'esprit public. Sinon, si nous prenons les idées du livre en elles-mêmes et indépendamment de l'audience qu'elles rencontrèrent, il est clair que la plupart d'entre elles avaient été émises en France avant Voltaire. La critique du despotisme est dans Fénelon, Vauban, Boisguillebert; la haine du fanatisme dans Bayle; la condamnation de la guerre dans Montaigne, Pascal, La Bruyère; le mépris de la métaphysique dans Gassendi, dans Fontenelle; l'égalité naturelle des hommes est un cliché de la scolastique. La plupart des idées que nous rapportons à tel grand homme, dit quelque part M. Paul Valéry, avaient depuis longtemps été senties par l'esprit humain; mais quelqu'un a battu le tambour. Voltaire fut ce rabatteur.

A quoi tient l'audience qu'ont trouvée cette fois ces idées[2]?

A leur consistance. Chez les maîtres antérieurs à Voltaire, elles étaient mêlées avec d'autres, offraient des contours

1. Voir notamment l'article *Superstition* (*sub fine*) d'où il semble ressortir qu'une bourgeoisie éclairée pourra peut-être adoucir les mœurs de « la plus vile et la plus féroce populace », mais jamais radicalement la changer. Dans *Il faut prendre un parti ou le principe d'action* (1772), Voltaire se montre, en ce qui regarde l'irrémédiable condition de l'humanité, d'un pessimisme que ne dépassera pas Schopenhauer.

2. Le succès du *Dictionnaire*, dès sa parution, nous est attesté par les contemporains (voir par exemple les *Mémoires* de Bachaumont, t. II, p. 79, etc.). Il s'en fit six éditions en seize mois (de juin 1764 à novembre 1765).

incertains. Ici elles sont traitées pour elles-mêmes, constituent le but formel de l'ouvrage.

A leur insistance. Soucieux de composition, les maîtres du XVIIe siècle développaient une idée et n'y revenaient plus. Ici, on reprend vingt fois le même thème, on frappe inlassablement sur le même clou. La première manière retient les esprits graves. La seconde attache la foule.

A leur absence de dogmatisme. Au lieu qu'elles soient déduites de principes supérieurs, elles sont traitées directement. *Elles partent presque toujours de l'actualité.* Au lieu qu'elles soient hiérarchisées, elles sont données avec une absence d'ordre, qui est loin d'être un défaut dans une œuvre qui souhaite pour lecteurs « des oisifs de cour et des dames ».

Jusqu'à Voltaire, elles étaient proposées au public par des docteurs, qui plus ou moins lui parlaient de haut. Cette fois il les reçoit d'un des siens.

Tout cela revient à dire que ces thèmes sont traités cette fois par un journaliste. Notons que du journalisme Voltaire a tous les traits : la légèreté de l'affirmation si la passion l'emporte, la faculté de se contredire selon la thèse qu'il soutient[1]. Choses qui sont sans déplaire au lecteur séculier.

La fortune de l'ouvrage vient encore et grandement du prodigieux génie de l'auteur à vivifier les idées abstraites. D'abord par ses innombrables exemples aussi divers qu'inattendus, pris de la Judée, de l'Égypte, de la Grèce, de la Gaule, de la Turquie, de la Chine. Puis — ce qu'on ne dit pas assez — par ses admirables images. Dénonçant les égoïsmes qui entrent dans l'amour, il veut qu'ils y soient « comme des métaux qui s'amalgament avec l'or ». Montrant les lois barbares qui fondèrent les États et dont on ne souffrirait plus de nos jours l'application, il résume : « Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échafauds qui ont servi à bâtir l'édifice. »

1. Par exemple, quand il déclare que Spinoza écrit en mauvais latin, que Zénon d'Elée enseigne que la tortue va plus vite qu'Achille; quand, voulant que nous soyons pires que les anciens, il assure que le sacrifice d'Iphigénie « n'est pas bien avéré » alors qu'il en fait par ailleurs un de ses arguments favoris contre le fanatisme humain; quand il s'écrie (article *Philosophie*, note) : « Quoi! tu oses calomnier ta patrie (si un jésuite en a une) » après qu'il vient de demander (article *Patrie*), et nullement pour les en flétrir : « Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de La Balue, Duprat, Lorraine, Mazarin? »

Au chapitre des *Lois*, il demande à un Anglais si la force ne fait pas aussi quelquefois des lois et si Guillaume le Conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. « Oui, répond l'insulaire, nous étions des bœufs alors; Guillaume nous mit un joug, et nous fit marcher à coups d'aiguillon; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, et nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, et non pas pour nous. » La foule mord aux idées abstraites quand on les lui offre sous ce mode[1].

***

Une question se pose constamment pendant qu'on lit le *Dictionnaire* : « A qui l'auteur en a-t-il? » Quand je le vois cribler de ses coups la religion des armes, la poésie du sang, le romantisme de l'héroïsme, le mépris de l'universel, la superstition du passé, je ne peux m'empêcher de me demander : auxquels de ses contemporains s'en prend-il? Personne en 1760, même les poètes, ne chantait la sainteté de la guerre, les particularismes nationaux, l'abaissement de la raison, la mystique de la force, le culte de la terre et des morts. Ces choses datent de Hegel, de Nietzsche, de Barrès, de Sorel. Au vrai, la mitraille de Voltaire tombe surtout sur des hommes de notre temps.

1. Il y aurait toute une étude à faire sur Voltaire imagier, le grand écrivain étant comme tel à peu près entièrement méconnu. Quelques exemples : « Si quelques Français qui ne connaissent les tragédies et mœurs étrangères que par des traductions et sur des ouï-dire les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. » (Préface de *Brutus*.) « Cette politesse (de la cour des Valois) brillait même au milieu des crimes; c'était une robe d'or et de soie ensanglantée. » (*Essai sur les mœurs*, ch. CXVIII, Idée générale du XVIe siècle.) « La rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, et ce n'était plus sous la reine Anne que les bruits sourds d'une mer encore agitée longtemps après la tempête. » (*Lettres philosophiques*, V.) N'est-ce pas du pur Chateaubriand? « Ces vérités ingénieuses et inutiles ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté. » (*Id.* XXIV.) « Il ya des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. » (*Dialogues entre A, B, C*, 6e entretien.) « La guerre est comme le Vésuve; ses éruptions engloutissent des villes, et ses embrasements s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, descendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes. » (*Id.*, 11e entretien.) Et Faguet trouvait que Voltaire n'est pas artiste!

Cela s'explique. C'est à la fin du XIXe siècle que les thèses voltairiennes atteignent leur plein rendement : avec l'école laïque, les doctrines antimilitaristes, les mouvements internationalistes. C'est par suite à cette date que l'esprit de conservation sociale prend conscience de lui-même avec une profondeur inconnue jusqu'à ce jour et se crée des organes de défense qui consistent en des dogmes dont on ne trouve pas trace chez les plus fermes soutiens de l'Ancien régime, fussent-ils Bossuet ou Bourdaloue. Le curieux, c'est que Voltaire ait prévu des dogmes. Gœthe dit quelque part que le signe du génie, c'est une productivité posthume. Voltaire a, par l'expansion naturelle de son œuvre, produit des adversaires qui ne devaient paraître qu'un siècle et demi plus tard et auxquels il a répondu.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne s'y sont pas trompés. Ils ont fort bien su voir que, malgré toutes les altérations qu'il a subies en cours de route, cet « esprit moderne » qu'ils veulent endiguer prend sa source dans Voltaire. Faguet, dans son assaut contre le XVIIIe siècle, lui fait une place d'honneur. Depuis quelque temps, de jeunes docteurs couvrent Voltaire de leurs mépris comme depuis vingt ans Victor Hugo et pour la même raison; parce que, malgré ses protestations de conservatisme, il leur semble le père de thèses modernes qu'ils jugent ruineuses pour l'ordre qu'ils défendent et sur lesquelles ils veulent jeter l'opprobre. Un tel mouvement pourrait fort bien s'étendre. Après le stupide XIXe siècle, nous pourrions voir le stupide XVIIIe, où Voltaire aurait sa bonne part.

Tout cela donne un singulier regain d'intérêt à l'ouvrage. J'avoue que, dans ma jeunesse, je le lisais avec le culte un peu distrait qu'on porte aux combattants de première heure d'une lutte désormais finie. Je le lis d'un autre cœur aujourd'hui que je constate que la lutte n'est nullement finie, que l'adversaire auquel il s'en prend mène la bataille avec plus de foi et de vigueur que jamais. La gloire des polémistes, dit-on, ne vit qu'un jour. On oublie le cas où ils s'attaquent à une position d'humanité éternelle, dont ils ont su, par un éclair, apercevoir toutes les batteries.

JULIEN BENDA

LES ÉLECTIONS DE 1848

(D'APRÈS LES CORRESPONDANCES INÉDITES DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON ET DE M. DE PERSIGNY)

Lorsque en 1868 le duc de Persigny, disgracié, procéda à la composition de ses Mémoires et au classement de ses papiers, il mit à part un paquet de lettres et les enferma dans une enveloppe de vaste dimension sur laquelle il écrivit respectueusement : Lettres de Sa Majesté l'Empereur.

Je viens d'ouvrir l'enveloppe, conservée dans mes archives de famille; elle contient une centaine de lettres.

Les premières en date, relatives aux multiples élections du prince Louis-Napoléon en 1848, font l'objet principal de la présente publication.

On a pensé que la sincérité d'une correspondance secrète, véritable cœur à cœur de deux amis, ne pouvant être mise en doute par personne, aiderait peut-être à mieux comprendre le rôle du neveu de l'Empereur et celui de son fidèle serviteur dans une manœuvre électorale qui reste un des étonnements de l'Histoire.

LE PRINCE NAPOLÉON-LOUIS ET M. DE PERSIGNY EN 1847

La première lettre adressée à M. de Persigny par le Prince, alors appelé Napoléon-Louis, est antérieure de quelques jours à la Révolution du 24 février 1848; au moment où il l'écrit, il est en villégiature dans les environs de Londres, devenu sa

résidence ordinaire depuis qu'il s'est évadé de Ham, le 25 mai 1846.

Il a auprès de lui quelques amis, entre autres le docteur Conneau[1], le comte Orsi[2], M. Frédéric Briffault, son secrétaire.

Dans la haute société anglaise il a retrouvé les amitiés par lui acquises avant l'expédition de Boulogne, mais il a su se créer un milieu français où brille le comte d'Orsay, roi de toutes les élégances.

Depuis deux ans que dure son exil, ou presque, pas un seul instant il n'a oublié la poursuite de ses projets, ayant toujours soin de se mettre en évidence dans la presse française, grâce aux deux journaux qu'il subventionne, *le Commerce* et *le Capitole*.

Sa conviction est absolue : il sera un jour Empereur.

A sa cousine lady Douglas, fille de la grande-duchesse Stéphanie de Bade, qui lui conseillait de se résigner à l'exil, il vient de répondre : « Parce que la fortune m'a trahi deux fois, ma destinée ne s'accomplira que plus sûrement : j'attends. »

En cette même année 1847, M. Bouffet de Montauban, ancien complice de Boulogne[3] qui vivait à Londres, disait dans un bal « que les amis du Prince comptaient bien être au pouvoir dans un an[4] ».

La conviction de Napoléon-Louis et de sa petite cour était entretenue par les messages que lui apportaient de temps en temps les émissaires de M. de Persigny.

Persigny, depuis Boulogne, était prisonnier d'État; c'est ainsi que le qualifient plusieurs actes authentiques à cette époque.

Primitivement enfermé dans la citadelle de Doullens, il

1. Henri Conneau, né à Milan en 1803. Secrétaire de Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande; prit part avec les deux fils de ce prince à l'insurrection des Romagnes en 1831. Médecin de la reine Hortense à Arenenberg. Séjourna auprès de Napoléon-Louis en Angleterre. Prit part à l'expédition de Boulogne. Amnistié en 1844, s'enferma volontairement dans le château de Ham d'où il fit évader le Prince. Plus tard député, puis en 1867 sénateur. Mort en 1877.

2. Ancien banquier florentin, ami et compagnon du Prince depuis l'insurrection des Romagnes; a participé à l'affaire de Boulogne.

3. Colonel de Montauban, ancien aide de camp du prince Eugène. Fut nommé par le Prince-Président dans l'administration des finances.

4. Voir A. Lebey : *Louis-Napoléon et la Révolution de 1848*. Chez F. Juven, 1907.

avait été atteint d'ophtalmie, pendant que pour occuper ses loisirs de détenu il se livrait à des études scientifiques sur l'aérostatique et sur les Pyramides d'Égypte[1]. Le directeur de la prison, touché de son courage et de sa résignation, lui avait obtenu la permission de se faire soigner dans une maison de santé.

« Comme il n'avait aucune fortune, — nous dit M. de Falloux dans ses Mémoires[2], — ce fut à l'hôpital de Versailles qu'il reçut asile, sous une surveillance que les diverses autorités exerçaient d'une façon très bienveillante. Le maire de Versailles, M. de Remilly[3], traita même son hôte avec une véritable cordialité. Par son entremise, M. de Persigny reçut la permission de venir une fois par semaine à Paris pour y consulter les bibliothèques et soumettre ses théories égyptiennes à quelques membres de l'Institut[4].

» J'eus assez souvent part à ses visites hebdomadaires, et chaque fois il me toucha par l'invariable sérénité de sa résignation. Étant allé un jour lui rendre ses visites à Versailles, la vue de sa chambre d'hôpital, sous les combles, me fit prendre la résolution de solliciter son élargissement complet. Mais je n'étais pas en crédit et l'occasion tardait à s'offrir, lorsque en 1846 je fus nommé député.

» Parmi les collègues qui me témoignèrent une bienveillance

1. Il avait été condamné après Boulogne à vingt années de détention, par la Cour des Pairs en 1840. C'est en étudiant la campagne de Napoléon en Égypte qu'il eut l'idée de ses recherches scientifiques sur les Pyramides.

2. *Mémoires d'un royaliste.* — Nous nous expliquerons plus loin sur l'amitié qui unissait MM. de Falloux et de Persigny (Voir *Un roman d'amitié entre deux adversaires politiques, Falloux et Persigny*, par M. Georges Goyau, de l'Académie française, E. Flammarion, 1928).

3. Olive de Remilly, né en 1800, avocat à Versailles. Rallié à la monarchie de Juillet; maire de Versailles de 1837 à 1855; député de 1839 à 1851; refusa de se rallier à l'Empire; commandeur de la Légion d'honneur sur la proposition de M. de Persigny, ministre de l'Intérieur le 20 février 1861. Mort en 1875.

4. M. de Persigny écrivit de l'hôpital de Versailles au commandant Parquin, détenu à Doullens, que M. (de) Remilly lui avait montré une bienveillance extraordinaire. « Je suis, disait-il, à l'hospice de la ville où j'ai trouvé une très bonne chambre, pour mes yeux surtout. Je suis très bien et toutes les prévenances possibles me sont faites par les bonnes sœurs de charité » (*Revue de France*, 1927). Il avait été soigné pendant quelque temps dans la maison de santé du docteur Bataille. La reine Hortense lui avait constitué une pension de six cents francs que lui payait régulièrement un banquier nommé Noël, trésorier de la famille Bonaparte en France.

courtoise se distingua le duc d'Elchingen, second fils du maréchal Ney, aide de camp d'un des princes d'Orléans, et je me promis aussitôt d'utiliser cette bonne grâce au profit de M. de Persigny.

» Un jour que nous faisions partie du même bureau je lui dis : « Voulez-vous me permettre, monsieur le duc, de vous » recommander un de mes amis qui devrait plutôt être l'un » des vôtres, car il souffre depuis longtemps pour la cause » napoléonienne. »

» Mon ouverture fut gracieusement accueillie et, quelques jours après, le duc d'Elchingen vint me trouver à mon banc et me dit : « Votre affaire est arrangée. Que M. de Persigny » écrive à l'un des Princes, ou s'il l'aime mieux, au ministre de » l'Intérieur, — c'était M. Duchâtel, — en motivant sa demande » sur sa santé et sur ses travaux scientifiques. Remise entière » de sa peine lui sera très promptement accordée. »

» — L'affaire est moins arrangée que vous n'avez la bonté de le croire, lui répondis-je, si l'on exige une démarche personnelle de M. de Persigny. Il ignore celle que j'ai faite près de vous de mon propre mouvement, et, tel que je le connais, quoique son temps soit uniquement consacré désormais à des études étrangères à la politique, je suis convaincu qu'il ne voudra ni paraître désavouer sa cause par une déclaration expresse ni contrister le Prince auquel il s'est passionnément dévoué.

» J'implorai donc de nouveau le duc d'Elchingen, et de démarche en démarche il obtint la promesse de se contenter d'une lettre qui ne serait adressée qu'à moi et que je lui remettrais.

» — Sous cette forme je n'en désespère pas, dis-je à mon bienveillant collègue en le remerciant très cordialement; et dès le lendemain je me rendis à Versailles où je racontai à M. de Persigny tous les détails de cette négociation.

» — Je ne puis assez vous remercier, me répondit-il avec émotion, et si j'acceptais ce serait uniquement pour ne pas paraître ingrat envers un ami tel que vous; mais accepter, c'est impossible.

» — Comment! impossible! Vous êtes fou.

» — Oui, vous devez le croire. Cependant vous verrez bientôt

que c'est vous qui vous trompez. Je ne demanderai aucune grâce, même sous la forme la plus adoucie, parce que demander de quelque façon que ce fût, ce serait promettre et je ne promettrai rien parce que je ne veux pas tenir.

» Je m'efforçai de le ramener à d'autres sentiments, mais j'y perdis ma peine et, quand je le quittai, il me dit en me serrant la main :

» — Souvenez vous bien de ceci : dans un an nous serons à leur place. »

Persigny répéta le même propos plusieurs fois à Émile de Girardin qui, chaque fois, lui éclata de rire au nez.

Quelques fidèles partageaient la foi de Napoléon-Louis et de son ami, entre autres Armand Laity[1], Aristide Ferrère et le vieux général Piat. Le baron Piat, âgé de soixante-quatorze ans, était un général de l'Empire que le retour des Cendres et l'affaire de Boulogne avaient fait revenir aux espérances napoléoniennes et qui s'efforçait de rallier à la cause bonapartiste l'élément militaire.

Aristide Ferrère, propre neveu de Laffitte, était le frère de cet Achille Ferrère dont Laffitte parle dans ses Mémoires comme étant son neveu favori; il était banquier, 134, faubourg Saint-Honoré à Paris, et faisait partie, en association, de la banque Laffitte, Blunt et Pambrocke, qui avait succédé à la banque provisoire Ferrère-Laffitte-Aguado[2]. Sans connaître M. de Persigny, spontanément, il s'était épris de l'idée impérialiste et en 1847, notamment, il était allé en Angleterre s'entretenir avec le Prince. Enthousiaste, il avait commencé une active propagande parmi les jeunes gens. « Notre drapeau est encore dans ses plis, disait-il, et nous ne le déploierons que

1. Né en 1812. Étant lieutenant d'artillerie, il entraîna le bataillon des pontonniers de Strasbourg dans la cause du Prince le 30 octobre 1836; démissionnaire en 1837; publia en 1838 sur l'affaire de Strasbourg en collaboration avec Napoléon-Louis *la relation historique* de cette échauffourée, qui lui valut cinq ans de prison. Officier d'ordonnance du Prince-Président en 1848. Préfet des Basses-Pyrénées en 1854. Sénateur en 1857. Mort en 1889.

2. Voir *Mémoires de Laffitte*. Firmin Didot, 1932, et *Revue de Paris*, 15 juillet 1933.

M. Ferrère a donné le récit des événements de 1848 dans un volume intitulé *Révélations sur la propagande napoléonienne faite en 1848 et 1849, pour servir à l'histoire secrète des élections du Prince Napoléon-Louis Bonaparte*, par Aristide Ferrère, ancien agent des finances d'Espagne à Paris.

lorsque nous serons les plus forts : cela ne tardera pas. Hâtez-vous de vous ranger près du prince Napoléon-Louis qui est à Londres. »

Autour de ces partisans du Prince s'agitait le général de Montholon. Après avoir été jadis le compagnon de l'Empereur à Sainte-Hélène, il avait été celui de son neveu dans la prison de Ham[1]. Mais il s'était discrédité par des spéculations malheureuses, plus encore par ses palinodies, et Persigny le tenait pour un homme suspect.

Dans la classe ouvrière, spécialement à Paris, le Prince s'était acquis, par sa brochure *l'Extinction du paupérisme*, de nombreuses sympathies dont il ne connaissait pas encore toute l'étendue, et plusieurs chefs des partis démocratiques, républicains et même socialistes, le considéraient comme un auxiliaire utile. Louis Blanc lui avait rendu visite dans la prison de Ham, et après un entretien cordial Napoléon-Louis avait adressé à son visiteur cet adieu pittoresque : « Faites bon voyage et embrassez pour moi madame Gordon[2]. »

Les circonstances avaient ainsi rendu au nom de Bonaparte une force considérable.

Dès les premiers jours de février 1848, M. de Persigny ne conservait aucun doute sur la fin imminente de la monarchie de Juillet : l'opinion publique réclamait une réforme électorale que le roi avait refusée; un banquet démocratique, des manifestations, des bagarres, annonçaient la Révolution à partir du 7 février.

Voyant donc le moment d'agir, M. de Persigny écrit coup sur coup deux lettres au Prince le 15 et le 16 février. Il lui demande des fonds pour la prochaine propagande car il importera de mêler le nom de Bonaparte à la Révolution dès qu'elle aura

1. Le Prince ne l'ayant pas, par prudence, prévenu de son projet d'évasion Montholon sollicita sa grâce dans les termes les plus obséquieux et l'obtint sur-le-champ. Élu député dans la Charente-Inférieure en 1849. Réintégré dans son grade de général de brigade après le Coup d'État, bien qu'il fût en retraite depuis 1850. Mort en 1853.

2. L'héroïne de Strasbourg, Éléonore Brault, cantatrice, née en 1808, morte en 1849, qui avait épousé en Angleterre sir Gordon-Archer. Dans l'affaire de Strasbourg, elle avait aidé M. de Bruc, entraîné le colonel Vaudrey et secondé Persigny qu'elle fit évader d'un piège policier. Fut mêlée secrètement à Paris aux plans de l'affaire de Boulogne. Servit activement et en toute occasion la cause du Prince jusqu'à l'élection du 10 décembre.

commencé et avant qu'elle ait triomphé. Il faut aussi que Napoléon-Louis s'apprête à venir au premier signal. Le Prince répond.

T. N. le 18 février 1848.

Mon cher Persigny,

J'ai recu hier à la campagne votre lettre du 15 et aujourd'hui celle du 16. Je ferai en sorte, dès que je serai de retour à Londres, de suivre complètement votre avis et je commencerai par vous envoyer ce que vous désirez. Je serai en ville dans huit jours.

Ce peu de mots doit vous suffire et vous faire comprendre que de loin comme de près nos cœurs et nos esprits se rencontrent.

*Je suis très fâché d'apprendre que le général M***[1] a tiré sur moi : je ne payerai pas ce billet.*

Tout à vous.

N. B.

Il remettait à huit jours son retour à Londres, opposant son flegme et sa lenteur à la fougue et à l'impatience de son ami, mais il reçut plus tôt le signal du retour en France, Louis-Philippe ayant été renversé le 24 février.

La Révolution rendait M. de Persigny à la liberté.

PREMIER RETOUR D'EXIL

Ayant reçu, le 26 février, un monceau de lettres qui le pressent d'arriver à Paris pour y jouer sa chance avant la consolidation du Gouvernement provisoire, le Prince part le lendemain avec le comte Orsi.

Voyage mouvementé. Napoléon-Louis tremble d'être reconnu et expulsé avant d'arriver à destination; or à Amiens où le train fait un arrêt fort long, la gare est subitement envahie par des individus en sabots, exaltés et mal vêtus, qui crient alternativement : Vive la République! et Vive l'Empereur! Fâcheuse rencontre, ce sont plusieurs condamnés de l'affaire de Boulogne libérés par la Révolution qui viennent prendre aussi le train pour Paris sous la conduite d'Alade-

1. Il s'agit presque certainement du général de Montholon. Comme il est question de ce général M*** dans plusieurs lettres postérieures à celle-ci, nous avons mis entre parenthèses le nom de Montholon, sous toutes réserves.

nize[1]. Orsi évite adroitement l'ovation qui gâcherait tout. A Creil, nouvelle alerte. Le train ne peut pas aller plus loin parce que les révolutionnaires ont dévasté la gare et saboté la ligne. Les deux compagnons couchent dans leur wagon afin de ne pas être reconnus. De très bonne heure, le lendemain 28 février, ils se procurent une voiture qui les amène à Paris, vers la porte Saint-Denis, à onze heures du matin. Il y a des barricades. Ils descendent de voiture et vont à pied, leur valise à la main. Ils se heurtent à un reste de barricade faite de pavés entassés.

— Allons, jeune homme, — dit au Prince, une femme du peuple, — aidez-nous en passant à remettre les pavés en place!

— Ma brave femme, je suis justement venu à Paris pour cela.

Les deux voyageurs descendent à l'hôtel des Princes, rue Richelieu, près du boulevard[2].

Pendant toute la journée Napoléon-Louis va d'une maison à l'autre et délibère avec Persigny, Laity, le général Piat, son oncle le roi Jérôme et M. Narcisse Vieillard[3], son ancien précepteur, pour fixer sa ligne de conduite. Pendant ces va-et-vient, la nouvelle de son arrivée se répand dans Paris avec une rapidité prodigieuse. Il est à croire que M. de Persigny et le général Piat la propagèrent sans perdre un instant. Des groupes compacts de curieux stationnent au carrefour de la rue Richelieu et du boulevard, espérant apercevoir ce neveu de l'Empereur que ses aventures et ses malheurs ont rendu fameux.

Comme par magie son portrait apparaît dans les boutiques et les kiosques des boulevards.

1. Lieutenant au 42e régiment de ligne, en garnison à Boulogne, avait essayé d'entraîner sa compagnie dans l'entreprise du Prince. Condamné à la détention, il avait été laissé dans la citadelle de Doullens. Fut nommé commandant en 1849 et décoré de la Légion d'honneur.

2. *Narration du comte Orsi* reproduite par M. A. Lebey, ouvrage déjà cité.

3. M. Vieillard, né en 1791, officier d'artillerie sous l'Empire, choisi par la reine Hortense pour être le précepteur de ses deux fils; retiré en Normandie en 1832; élu député de la Manche en 1842; réélu en 1848 et 1849. Contribua à la préparation du Coup d'État du 2 décembre 1851. Sénateur le 26 janvier 1852. Fut le seul sénateur qui refusa d'accorder l'Empire. Mort le 19 mai 1857. Enterré civilement.

Au cours de divers entretiens, chez lui, rue du Sentier, M. Vieillard dit au Prince qu'il se rallie au Gouvernement provisoire et compte servir activement la République.

Napoléon-Louis répond qu'il accepte lui-même de suivre une conduite analogue.

En conséquence, le soir, il écrit aux membres du Gouvernement qu'il vient se ranger sous le drapeau de la République en les assurant de son dévouement à leur cause et de sa sympathie pour leur personne[1].

Entre minuit et une heure du matin, M. de Persigny porte cette lettre à l'Hôtel de Ville et la remet à Lamartine, un aristocrate, même démocrate, lui paraissant plus digne que tout autre de recevoir le message princier. Suivant les instructions qu'il a reçues, il dit à Lamartine, en lui remettant la lettre, « que le Prince reconnaissant le Gouvernement de la République n'était plus maintenant qu'un humble citoyen[2] ».

C'est donc dans la nuit du 28 au 29 février que Persigny rapporta à Napoléon-Louis cette réponse textuelle : « Il n'est nullement dans les intentions du Gouvernement de s'opposer au séjour du Prince en France, mais dans la situation difficile où se trouve le Gouvernement, avec le pouvoir provisoire qu'il a, il le prie de quitter Paris et de s'en retourner jusqu'à ce que le pays soit dans un état plus calme et *jusqu'à la réunion de l'Assemblée*[3]. »

Sous la forme d'une prière c'était un ordre, mais donné de la façon la plus amicale. Pendant toute la journée du 29 février le Prince consulte ses amis : faut-il obéir? Faut-il rester?

M. de Persigny lui disait : « Restez. Faites-vous expulser par la violence ou emprisonner. La violence sera profitable à votre cause : les sympathies vont toujours aux persécutés. » D'après une lettre que nous reproduirons plus loin, Persigny lui aurait rappelé l'exemple d'Octave qui n'obtint qu'en venant à Rome

1. Il avait eu des rapports cordiaux avec Armand Marrast, Louis Blanc, Ledru-Rollin lui-même, et Marie qui avait été l'un de ses avocats dans l'affaire de Boulogne.

2. Renseignement donné par Persigny dans sa profession de foi personnelle en avril 1848. Voir page 45.

3. On ne peut douter de cette réponse amicale, souvent mal reproduite, car le prince Napoléon l'a rappelée à la tribune de l'Assemblée le 12 juin, en présence de Lamartine, sans aucune rectification.

l'héritage de son oncle, et le Prince lui aurait alors sévèrement interdit de faire un pareil rapprochement, contraire à la conduite franchement républicaine qui devait être maintenant la sienne. L'agitation bonapartiste grandissait d'heure en heure : des portraits avec le mot « Lui ! » circulaient en beaucoup de mains et se multipliaient aux vitrines, retenant les curieux.

Incertain du parti qu'allait prendre le Prince, effrayé de l'émotion que soulèverait la violence, le Gouvernement lui dépêche le général de Montholon, qui avait un pied dans les deux camps, pour le presser d'obéir au plus tôt. De nouveau Persigny conseille vivement de résister à cette bande d'hommes sans mandat qui se sont emparés du pouvoir.

Après avoir entendu avec calme le pour et le contre, Napoléon-Louis, s'étant levé brusquement, déclara : « J'ai résolu de partir cette nuit. » Il justifia sa résolution en disant que le Gouvernement provisoire était pour l'instant la seule sauvegarde de la France, qu'il serait criminel de l'ébranler et que les élections montreraient bientôt les tendances du pays.

Par son ordre M. de Persigny porte le soir à l'Hôtel de Ville une lettre déclarant qu'il s'éloigne momentanément puisque on pense que sa présence à Paris est maintenant un sujet d'embarras.

Et le lendemain, 1er mars, avant l'aube, à quatre heures du matin, un train spécial le conduit à Boulogne où il s'embarque sur le steamer *Lord Warden* qui le transporte à Folkestone[1]. Et l'exil recommence.

Notons que l'agitation du public, les attroupements vers l'hôtel des Princes et sur les boulevards, qui ont inquiété le Gouvernement et l'ont décidé à éloigner Napoléon-Louis dès son retour d'exil, marquent le premier réveil de l'esprit napoléonien dans une partie de la population parisienne et constituent le modeste point de départ d'étonnants succès.

1. On ne peut accorder aucune créance à la version d'un séjour prolongé du Prince à Paris.

Le journal *l'Express* de Londres du 2 mars 1848 signale son arrivée en Angleterre.

M. Ferrère dit que sur l'injonction qui lui en fut faite Napoléon-Louis partit le jour même pour Londres.

Enfin le prince Napoléon, le 12 juin, à la tribune de l'Assemblée, rappela, en présence de Lamartine, que le séjour de son cousin n'avait duré que vingt-quatre heures.

LES ÉLECTIONS DU 23 AVRIL

M. de Persigny ne tarda guère à rejoindre le Prince à Londres, pour lui conseiller de se présenter aux élections prochaines ou de tenter un coup de main avec l'aide de l'armée.

Refus du Prince, qui veut voir venir et ne rien hasarder.

Il désire qu'on établisse un plan, qu'une ligne de conduite soit tracée; il renvoie Persigny à Paris lui disant de convenir de tout avec M. Aristide Ferrère, à qui il écrit ensuite le 12 mars : « Je vous adresse aujourd'hui un de mes amis intimes, M. de Persigny, avec lequel je serais heureux que vous causiez de ce qui nous intéresse tous également. »

Le 15 mars Ferrère reçoit la lettre et au même instant Persigny frappe à sa porte. « Les manières distinguées et les formes de langage de M. de Persigny me séduisirent », nous dit Ferrère.

Celui-ci demande tout de suite : « Quel est le plan du Prince? »

Persigny répond : — « Il a renoncé au moyen d'arriver par l'armée et n'a pas foi dans le suffrage universel. Aussi nous a-t-il recommandé très expressément de ne pas mettre sa candidature en avant et *surtout de ne pas la poser*, car selon lui ce serait éprouver un échec. Vous le voyez, nous n'avons aucun plan arrêté. La Révolution est venue nous surprendre pendant que nous étions séparés, car il y a trois semaines j'étais encore en prison. C'est précisément parce tout est à créer que le Prince m'adresse à vous afin qu'à nous deux nous combinions un projet. »

Ils convinrent de ne pas poser la candidature de Napoléon-Louis puisqu'il l'interdisait, mais de recommander à leurs fournisseurs et à toutes les personnes avec lesquelles la vie quotidienne les mettrait en rapport de déposer dans l'urne un bulletin au nom du Prince. Et chacune des personnes ainsi endoctrinées devait elle-même transmettre de bouche à oreille une consigne identique.

Pour intensifier méthodiquement cette propagande, Persigny donna à Ferrère la liste des militants sur lesquels on pouvait compter, et le premier Comité napoléonien se trouva fondé.

Parmi les noms des militants se trouvait celui de Le Comte, commandant des Vieux de la Vieille, demeurant rue Michaudière.

Et Persigny expliqua que sous les auspices du général Piat une société des anciens combattants de Waterloo, recrutée parmi les simples soldats de l'ancienne Garde impériale, s'était formée sous le vocable de Société des Vieux de la Vieille; que c'était le noyau destiné à obtenir des adhésions dans la garde nationale et dans l'armée.

Précisément le lendemain, 16 mars, il comptait l'employer; mais pour ne pas compromettre le complot en s'y mêlant lui-même, il priait M. Ferrère de le remplacer.

Il s'agissait de la manifestation connue sous le nom de *Journée des Bonnets à poils*. Le Gouvernement avait décidé la suppression des compagnies d'élite de la garde nationale qui se distinguaient des autres compagnies par leur coiffure; dans un but de protestation, ces compagnies d'élite, recrutées dans la bourgeoisie, organisèrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville une manifestation en uniforme. Sous la direction d'Aristide Ferrère, les Vieux de la Vieille, revêtus de leur glorieux uniforme de la Garde impériale, se joignirent aux gardes nationaux.

Lorsque les troupes gouvernementales voulurent leur opposer un barrage, la foule enthousiasmée à la vue des vétérans éclata en applaudissements et les cris de Vive la Garde! Vive l'Empereur! emplirent la place.

Les manifestants demandent passage pour porter leur pétition à l'Hôtel de Ville. En guise de réponse le tambour bat : ce sont les sommations.

Une angoisse affreuse étreint la foule. Va-t-on tirer? La fusillade serait criminelle. Verra-t-on rouler pêle-mêle sur le sol les hommes appartenant à l'élite des gardes nationaux et les vieux soldats de la vieille Garde, pour la plupart criblés de cicatrices ou mutilés de guerre, héros légendaires de la grande épopée? Mais non. De l'Hôtel de Ville l'ordre arrive de laisser passer les pétitionnaires. Et les applaudissements reprennent tandis que se renouvellent les cris mille fois répétés de Vive l'Empereur[1]!

1. Voir Ferrère André, Lebey Victor, *Histoire de la République de 1848*.

Le soir Ferrère raconta à Persigny que les compagnies d'élite de la garde nationale avaient fraternisé avec les Vieux de la Vieille et réclamaient un Napoléon, mécontentes qu'elles étaient de leur chef, le général de Courtais, révolutionnaire exalté, véritable agent de désordre.

Comme le lendemain (journée du 17 mars) cent mille ouvriers sous la conduite de Blanqui, Barbès et Cabet, vinrent faire sur la même place une contre-manifestation révolutionnaire qui terrorisa la bourgeoisie parisienne, M. de Persigny s'empressa d'écrire au Prince, en le suppliant de revenir, car la garde nationale était prête, — disait-il, — à le porter en tromphe à l'Hôtel de Ville. N'était-ce pas une occasion qui ne se représenterait peut-être jamais?

Le Prince répond :

Mon cher Persigny,

Après les affaires de Strasbourg et de Boulogne, la classe pauvre et républicaine m'a témoigné de la sympathie, la classe riche et monarchiste m'a représenté comme un prétendant risible.

Or la révolution a changé vis-à-vis de moi non pas les opinions mais les intérêts de ces deux classes. Les républicains n'ayant plus besoin de moi sont devenus mes ennemis tout en m'estimant, et les autres sont devenus mes amis tout en doutant de mes chances et de mes facultés. C'est le temps seul qui peut changer cette situation.

Quant à présent il ne s'agit plus de conquérir le pouvoir par un coup de main. Je serais à Paris et la garde nationale, je suppose, me porterait à l'Hôtel de Ville que je n'y resterais pas huit jours.

Il faut voir les choses plus philosophiquement. Le peuple croit qu'avec les grands mots qu'on proclame il va avoir la poule au pot d'Henri IV. Il est dans l'enivrement de la victoire et de l'espérance. Il faut que toutes ses illusions tombent avant qu'un homme d'ordre puisse se faire entendre.

D'ici là toute tentative serait nulle et impuissante. Si je restais de mon gré en pays étranger cela pourrait me nuire, mais, comme heureusement le Gouvernement provisoire m'y a forcé, je peux me donner l'air de m'être dévoué à la tranquillité publique et attendre le moment de paraître.

En deux mots ou la République se consolidera et je rentrerai comme citoyen ou elle enfantera des troubles qui seront longs et sanglants et alors j'irai planter mon nom là où il y aura une belle cause bien claire et bien nette à faire triompher.

Le devoir de mes amis est donc de faire valoir mon éloignement car je suis bien décidé à ne pas retourner de sitôt en France.

Adieu. Je vous écrirai encore par Bure[1] *qui va retourner à Paris.*

N.

Bientôt mis au courant de la propagande imaginée par MM. de Persigny et Ferrère, le Prince ne s'y oppose pas, mais à la condition qu'elle soit secrète comme une conspiration, et il ne veut pas s'en mêler[2].

Quant à ses amis et parents, il les autorise à se présenter à la députation; toutefois ils doivent se déclarer franchement républicains, sinon ils seront désavoués. L'ordre est formel.

Ainsi vont faire Persigny, le colonel Vaudrey[3], le colonel Étienne de Laborde[4] et plusieurs autres au grand scandale d'Aristide Ferrère.

Avant de partir pour le département de la Loire et d'y entreprendre sa campagne électorale personnelle, M. de Persigny adresse à ses électeurs une circulaire dont voici les passages caractéristiques.

Né parmi vous à l'époque la plus glorieuse de notre histoire[5], *j'ai voulu toute ma vie marier les principes de la Révolution française aux idées de grandeur et de puissance du pays.*

1. Frère de lait du Prince et son trésorier.
2. Docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*
3. Colonel d'artillerie à Strasbourg, avait rallié son régiment à la cause du Prince; fut nommé en 1849 aide de camp du Prince-Président, puis général de brigade, gouverneur du Louvre et des Tuileries; après le coup d'État, général de division; sous le Second Empire, sénateur et grand officier de la Légion d'honneur. Mort en 1857.
4. Étienne de Laborde, officier sous l'Empire, avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe; combattit à Waterloo; nommé lieutenant-colonel d'infanterie après 1830; prit part au siège d'Anvers; retraité en 1836; a pris part à l'affaire de Boulogne; condamné à deux ans de prison; élu député de la Charente-Inférieure en 1849; gouverneur du Palais du Luxembourg après le coup d'État. Mort en 1865.
5. En 1808.

Dès ma plus extrême jeunesse, depuis dix sept ans, j'ai lutté sans trêve, sans repos, contre une dynastie impopulaire, frauduleusement substituée à la souveraineté nationale...

Pour affranchir mon pays d'une telle honte, deux fois j'ai jeté ma tête au-devant de l'échafaud politique. L'exil, l'adversité, les persécutions de tous genres ont été les durs enseignements de ma jeunesse et c'est au peuple de Paris que j'ai dû ma délivrance après huit ans de captivité.

Quant à mes opinions je vais vous les exposer avec franchise.

Hier, je croyais sincèrement qu'entre les habitudes monarchiques de huit siècles et la forme républicaine (but naturel de tous les perfectionnements politiques) il fallait encore une phase intermédiaire, et je pensais que le sang de Napoléon, inoculé aux veines de la France, pouvait mieux que tout autre la préparer au régime complet des libertés publiques; mais après les grands événements qui viennent de s'accomplir je déclare que la République régulièrement constituée pourra compter sur mon dévouement le plus absolu.

Je serai donc loyalement et franchement républicain.

Mais comme vous le voulez sans doute, je veux une république sage, modérée, puissante, magnanime, où l'ordre social sera aussi garanti que la liberté.

Paris, 18 mars 1848.

FIALIN-PERSIGNY

Il envoie immédiatement au Prince une copie de sa circulaire : c'est une leçon, une vengeance. Malgré toutes les objurgations, Napoléon-Louis refuse de combattre, il veut que ses partisans servent la République. Eh bien! il estimera sans doute qu'il est obéi.

Avant son départ Persigny revoit Ferrère et lui communique cette même circulaire. L'entrevue est singulièrement animée. Ferrère ne comprend rien à ce qui se passe. Il croyait s'être enrôlé dans un parti impérialiste dont les efforts devaient tendre à faire couronner le plus tôt possible Napoléon III, et que voit-il? Le Prétendant ne parle que de servir la République; on trouve constamment auprès de lui à Londres des républicains avancés voire même socialistes; il prend en France pour confident M. Narcisse Vieillard, nommé

par Ledru-Rollin commissaire du Gouvernement provisoire, c'est-à-dire préfet, dans le département de la Manche où il se présente aux élections, montagnard avéré que les mots de prêtre et de noble mettent en fureur; et voilà Persigny lui-même qui renie la cause bonapartiste!

Que signifie tout cela? Persigny, malade et surexcité, lui parle avec colère de l'inertie du Prince. On voyait bien, nous dit Ferrère, qu'il avait dû se passer entre eux quelque chose de désagréable. Mais à toutes les demandes d'explication Persigny se contenta de répondre avec un air de lassitude : « La République durera plus longtemps que vous ne le pensez. » Et Ferrère s'en alla plus scandalisé que jamais. Peu de temps après cette entrevue, Persigny se rend à Saint-Étienne pour commencer sur place sa campagne électorale, et Ferrère part pour Madrid, nous verrons pourquoi.

Les élections étant fixées au 23 avril, M. de Persigny va comparaître en personne devant les comités électoraux chargés de dresser la liste des candidats. Auparavant il leur envoie une profession de foi dans laquelle il n'oublie pas son prince, car elle se termine par cette déclaration : « *J'espère que personne ne s'opposera à ma candidature par des préventions fondées sur l'amitié dont m'honore le prince Louis-Napoléon*[1]. *Ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à M. de Lamartine, lorsque j'ai été chargé d'annoncer au Gouvernement provisoire l'arrivée du Prince à Paris, le neveu de l'Empereur, ayant reconnu le Gouvernement de la République, n'est plus qu'un humble citoyen.* »

Toujours souffrant et nerveux, la campagne électorale le jette dans une grande agitation. Il essaie de s'appuyer sur la classe ouvrière de Saint-Étienne.

Il écrit à son cousin Jules d'Espagny et lui fait part de ses impressions.

Saint-Étienne. Hôtel de Milan, 3 avril 1848.

Je suis à Saint-Étienne où je passe du lit ou de la chambre aux réunions des comités électoraux, c'est-à-dire que je suis toujours malade et que je ne sais plus comment je sortirai de cette mauvaise grippe.

1. Persigny renversait déjà l'ordre des prénoms pour reconstituer le nom prestigieux de Napoléon Bonaparte.

En ce qui concerne ma candidature je suis arrivé trop tard, parce que la lutte est engagée entre des candidats qui se divisent l'opinion publique. Puis je trouve la bourgeoisie aussi stupide, aussi aveugle, un mois après une grande révolution sociale, qu'un mois avant. Il lui faudra de terribles leçons et malheureusement elle les aura.

Elle présente des hommes qui seraient très bons pour aller porter au Gouvernement provisoire l'adhésion de la province, mais qui feront une singulière figure lorsqu'il faudra pourvoir aux immenses besoins du pays.

Ici j'ai trouvé beaucoup de sympathie parmi les membres de la Société Populaire; j'ai été reçu comme un des leurs, tant le nom de Napoléon plaît encore au peuple. Et cependant je suis un homme d'ordre, plus vrai, plus énergique que les candidats de la bourgeoisie; mais cette ignorante bourgeoisie ne voit en moi qu'un homme qui a voulu renverser le gouvernement qu'elle regrette.

Je pourrais bien me porter comme candidat de Saint-Étienne, mais je recule devant les engagements moraux. Mon intention est donc maintenant de me contenter de l'appui de Saint-Étienne et de tâcher de me faire accepter comme un des candidats de Roanne ou de Montbrison.

Échec complet partout. Aucun comité ne veut présenter l'ami de M. Louis Bonaparte aux suffrages des électeurs.

Privé de l'appui d'un comité, Persigny renonce à la lutte et liquide cette campagne personnelle par une lettre adressée le 18 avril au journal *la Presse Roannaise*, et dont voici les principaux passages.

Je me retire de la lice électorale. Homme d'ordre et de conciliation, j'aurais voulu dévouer ma vie à préserver la République des passions et des excès qui pourraient la compromettre.

J'étais et je suis encore certain que le peuple dont le généreux instinct est resté et restera éternellement fidèle à la mémoire de Napoléon aurait accepté avec confiance le dévouement d'un soldat napoléonien à la République; et en effet partout où j'ai rencontré l'élément populaire j'ai reçu le témoignage de nobles et généreuses sympathies.

Mais pour arriver au peuple il faut aborder des intermédiaires qui, pour la plupart, ne me paraissent comprendre ni la nature ni la gravité des circonstances, car ce n'est pas une révolution politique qui finit, c'est une révolution sociale qui commence.

Repoussé donc par ceux-là mêmes que je voudrais préserver d'un déplorable antagonisme, je n'ai qu'à me retirer... Le temps des hommes de conciliation n'est point encore venu.

FIALIN DE PERSIGNY

Son affaire personnelle liquidée[1], Persigny rentre en hâte à Paris reprendre la direction de la propagande secrète pendant les derniers jours qui précèdent les élections.

Le 23 avril le résultat est satisfaisant pour lui : deux Bonaparte, un Murat, M. Vieillard, M. Bonjean, M. Conti, un groupe assez considérable d'amis du Prince, entrent à l'Assemblée, et, chose beaucoup plus importante, un grand nombre de bulletins au nom de Napoléon-Louis ou de Louis-Napoléon Bonaparte ont été déposés discrètement dans les urnes électorales parisiennes, surtout dans les quartiers ouvriers. La consigne donnée par le comité bonapartiste a donc été observée.

Il importe d'en profiter : puisque certains représentants ont été élus dans plusieurs collèges et qu'ils seront obligés de n'en choisir qu'un seul, il y aura des élections complémentaires auxquelles le Prince devra se présenter de gré ou de force. Pour cette campagne électorale des subsides sont indispensables.

Précisément M. Ferrère espère en procurer lui-même au moyen d'une combinaison financière qu'il est allé mettre sur pied à Madrid, après son entrevue avec Persigny.

Avant d'appartenir à la banque Laffitte-Blunt et Pambrocke, M. Ferrère avait été l'associé de M. Aguado, marquis

1. La liste panachée présentée par les Comités d'arrondissements du département de la Loire et qui fut élue sans difficulté comprenait Jules Favre, secrétaire général au Ministère de l'Intérieur, républicain modéré. Il avait été proposé aux comités par le club des Foréziens habitant Paris. Elle comprenait aussi M. Alcock, député sortant de l'arrondissement de Roanne, procureur général à Lyon, qui avait été en 1832 le premier protecteur de Persigny.

de Las Marismas, banquier de la Couronne d'Espagne et avait obtenu d'être nommé agent des Finances espagnoles à Paris. Il eut l'idée de se rendre à Madrid au mois d'avril 1848 pour soumettre au gouvernement espagnol un projet financier dont il espérait de fructueux bénéfices, et son but, assurément généreux, était de les consacrer à la propagande napoléonienne. Le Prince ne l'ignorait pas et lui en était d'autant plus reconnaissant que ses ressources étaient fort amoindries.

Persigny écrit alors à Louis-Napoléon, car c'est ainsi qu'il l'appellera désormais, le priant de le recevoir le plus tôt possible en vue de préparer sa candidature aux prochaines élections, ce qui nécessite quelque argent.

Mécontent de la pression qu'on essaie d'exercer sur lui, ce dont il a horreur, le Prince répond.

Londres, le 28 avril.

Mon cher Persigny,

En réponse à la lettre que vous m'avez écrite, je ne vous dirai pas que je serai charmé de vous voir, mais que je désire que notre entretien n'ait lieu que d'ici à trois semaines environ. Je vous dirai pourquoi quand je vous verrai. D'ailleurs je vous écrirai d'ici là, et suivant les circonstances j'accélérerai ou retarderai votre arrivée ici. La grande chose à laquelle je travaille est de me procurer des ressources, ce qui est difficile par le temps qui court.

Donnez-moi des détails sur la nouvelle publiée par le Times *qui dit que tous les bateliers et les charbonniers de la Villette ont voté pour moi.*

Adieu. Croyez à mon amitié,

NAPOLÉON

Le vote des ouvrier parisiens en faveur du Prince n'avait pas échappé à M. Vieillard. Il écrit à son ancien élève et lui fait observer que ses cousins Bonaparte ayant tenté leur chance le 23 avril ont été nommés représentants du peuple; il lui demande pourquoi il n'a pas suivi cet exemple.

A cette demande Louis-Napoléon répondit le 11 mai par une lettre qui n'était pas destinée à être publiée, mais qui par suite de différents événements a été portée un mois plus tard

par M. Vieillard à la connaissance de l'Assemblée. Il expliquait sa conduite.

Il n'a pas voulu être député parce que sa situation à l'Assemblée eût été très difficile; tant que la Constitution ne sera pas fixée, sa position en France peut être périlleuse; d'une façon plus générale il ne serait en ce moment qu'un embarras pour le pays.

ÉLECTIONS DU 4 JUIN

Dès les premiers jours de mai, aussitôt que l'Assemblée commence à siéger, M. de Persigny insiste de nouveau pour que le Prince pose sa candidature à Paris et dans plusieurs départements, et il envoie d'urgence un émissaire chargé de lui obtenir une audience le plus tôt possible.

Réponse le 10 mai.

Mon cher Persigny,

J'ai vu avec plaisir M. Paulet qui me paraît être un homme très distingué. Je suis maintenant tellement accablé d'ennuis, de soucis, d'affaires, qu'il me serait impossible de vous écouter avec calme et patience. Ne venez donc pas avant que je vous écrive.

Si M. Ferrère revient de Madrid, laissez-le venir ici puisque telle est son intention. Il m'apportera peut-être quelque bonne nouvelle. En attendant il n'y a rien à faire qu'à attendre et surveiller les événements.

Croyez à ma sincère amitié.

L. NAPOLÉON

Après comme avant cette lettre Persigny revient à la charge : nouveau refus sec et maussade.

Pendant cette discussion survient, le 15 mai, l'envahissement du Palais Bourbon par les hommes de Barbès, Blanqui, Louis Blanc et Albert : c'est un essai de révolution rouge qui avorte; mais l'Assemblée y voit une intrigue bonapartiste et le 21 mai on propose dans ses bureaux de maintenir, par mesure d'exception contre le citoyen Louis Bonaparte seulement, la loi d'exil de 1832.

Inquiet, le Prince écrit la lettre suivante :

Londres, le 25 mai.

Mon cher Persigny,

Jamais je n'en voudrai à mes amis de me dire leur opinion; seulement je me fâche quelquefois quand ils vont au delà et veulent m'imposer leur volonté.

Je comprends ma position à ma manière et rien au monde ne me fera quitter ce pays-ci avant deux mois.

Cela une fois admis, parlons d'autre chose. J'ai vu qu'on voulait m'exclure et j'en profite pour faire une déclaration qui explique pourquoi je reste à l'étranger. Faites-la publier[1].

J'adopte l'idée que vous m'expliquez dans votre avant-dernière lettre. Voilà une belle et bonne idée : mais comme vous le dites, nous avons besoin de ressources et dans ce moment je ne puis pas même vous envoyer cinquante francs. Je ne sais auprès de qui vous donner des lettres d'introduction. Parmi les lettres des personnes importantes que je vous ai envoyées je n'ai eu l'assentiment demandé pour la publication que de M. Thiers.

Il est inutile de vous dire que je ne veux pas être membre de l'Assemblée. Je rentrerai en France vers le mois d'août si tout est dans le même état. Je crois comme vous qu'il est inutile que vous veniez là; nous pourrons très bien nous entendre par lettre. Et je ne manquerais pas de mal interpréter votre voyage.

J'ai envoyé une lettre à M. Vieillard pour la présenter à l'Assemblée : donnez à celle-ci toute la publicité possible.

Adieu. Croyez à ma sincère amitié.

L. NAPOLÉON

Il s'agit de *la lettre à M. Vieillard,* datée du 24 mai, que le président de l'Assemblée refusa de lire et qui ne fut connue que dans la séance tumultueuse du 13 juin; nous en parlerons plus loin. On sait qu'il y affirmait son dévouement à la République issue du suffrage universel, mais protestait contre le projet de loi ayant pour objet de maintenir son exil et revendiquait de la manière la plus énergique ses droits de citoyen.

On était arrivé aux derniers jours avant les élections, fixées au 4 juin, et le Prince refusait encore de poser sa candidature. Persigny, Ferrère et Laity étaient furieux d'une

1. Il ne m'a pas été possible de retrouver cette déclaration.

pareille inertie. De son côté Louis-Napoléon se fâchait de ne pas voir publier sa lettre du 24 mai. M. Vieillard persistait à la garder pour la faire lire par le Président qui s'obstinait à s'y refuser : Persigny n'arrivait pas à se la procurer.

Sur ces entrefaites on pose à Paris la candidature du Prince de Joinville destinée à rallier autour de son nom les hommes d'ordre. Cette fois Armand Laity prend tout seul l'initiative d'afficher lui-même la candidature du Prince Louis-Napoléon dans tout Paris, malgré sa défense formelle. Prenant la balle au bond, enchanté de cette désobéissance, Persigny, encouragé, pose la même candidature dans les départements soumis à la réélection.

Après quoi ils préviennent l'un et l'autre l'intéressé que la chose est faite.

Devant le fait accompli Louis-Napoléon s'incline philosophiquement, mais non pas sans ennui. « Mûri à l'université de Ham » comme il aimait à le dire, il estime qu'on l'oblige à jouer un jeu doublement dangereux, d'un côté parce qu'un échec qu'il redoute nuirait à sa cause, d'un autre côté parce que s'il est élu il ne pourra pas remplir son mandat sans être exposé à des embûches redoutables. Dans l'état de discorde où sont à la fois le pays et l'Assemblée, voter c'est servir un parti contre les autres. Or son but est d'accéder au pouvoir en se présentant au peuple français comme l'arbitre qui apporte la trêve, la conciliation, l'apaisement, l'union pour le rétablissement de l'ordre.

Après avoir, malgré tout, autorisé le général de Montholon à porter des bulletins de vote à son nom, il écrit coup sur coup deux lettres, indicatrices de ses dispositions d'esprit.

Londres, le 1er juin 1848.

Mon cher Persigny,

Ce qui est arrivé est un malheur et cela m'apprendra à ne plus rien confier d'important à M. Vieillard.

Je vous envoie une lettre que j'ai reçue et à laquelle je réponds. Vous porterez ma réponse si vous le jugez convenable, et sans décourager les braves gens vous ne prendrez en mon nom aucun engagement.

Si j'étais élu à Paris cela ferait, je crois, bon effet, mais je ne veux rien faire pour favoriser ce but.

Je vous remercie de votre persévérance; comptez toujours sur mon amitié,

NAPOLÉON-LOUIS

Londres, le 2 juin 1848.

Mon cher Persigny,

Plus je réfléchis à la situation de la France, plus je réfléchis à ma propre situation, plus je sonde mes sentiments, mes facultés, mon ambition, et plus je suis décidé à rester étranger pendant quelque temps encore à tout ce qui se fait.

Je veux agir comme je l'entends, jouer le rôle qui me convient ou ne rien être du tout.

Voici encore une proposition que je reçois. Répondez-y de ma part par un refus chaleureux et poli.

Croyez à ma sincère amitié.

N. LOUIS

Depuis la fondation du comité napoléonien chez M. Ferrère, Persigny n'avait pas limité sa propagande à la seule classe populaire, mais il avait tenté d'attirer à sa cause la sympathie des hommes d'ordre influents, présentant Bonaparte comme un ennemi de la violence et comme un allié précieux contre les idées subversives. Il vit plusieurs fois Odilon Barrot[1], Thiers, Carlier, M. Émile Thomas, directeur des ateliers nationaux, qui fit avec succès de la propagande parmi ses ouvriers.

Toutefois son principal espoir résidait dans l'adhésion des classes laborieuses, du petit commerce et des artisans. A ceux de ces humbles adhérents qui montraient le plus de dévouement le Prince écrivait des billets autographes qui les transformaient en véritables fanatiques. Au bottier Devaux, passage des Panoramas, galerie des Variétés, dont la boutique servait de lieu de réunion aux agents électoraux de Persigny, de Laity et de Ferrère, il écrivait le 2 juin : « Je ne crois pas que le temps soit encore venu pour moi de rentrer en France et de rester à Paris. Si les choses restent comme elles sont, je retournerai néanmoins dans ma patrie vers le mois d'août. »

1. Mémoires d'Odilon Barrot.

M. de Persigny se fit aider par un second comité où entrèrent des personnalités, le général Exelmans, le colonel Vaudrey, madame Gordon et Louis Belmontet, doyen des bonapartistes actifs. Comment l'aurait-on tenu à l'écart? Vers ou prose, il avait depuis sa jeunesse consacré au parti des Napoléons ce qu'il avait de talent. Fondé de pouvoir de la famille Bonaparte pour la défense de leurs intérêts en France, il y avait été le représentant de Napoléon II, s'était mis en avant dans des émeutes, avait souffert pour sa cause, avait été emprisonné. Averti le premier de la mort de l'Aiglon, il en avait porté la triste nouvelle à Arenenberg et pleuré avec le prince Louis sur la catastrophe qui paraissait engloutir tout espoir d'une restauration impériale. Le Prince n'avait pas voulu alors s'ériger en Prétendant et l'avait renvoyé au roi Joseph, frère aîné de l'Empereur. N'ayant pas réussi à transformer le roi Joseph en Prétendant, Belmontet, découragé, ne sachant que faire, avait par hasard rencontré à Paris M. de Persigny dont l'ardeur et la foi lui rendirent confiance. Il l'avait sur-le-champ adressé au prince Louis pour être son animateur. Comment Belmontet, n'aurait-il pas fait partie du comité électoral en 1848?

Les 2 et 3 juin Persigny et Ferrère firent des rondes et surveillèrent leurs affiches que déchiraient les révolutionnaires et les policiers. C'étaient de toutes petites affiches, faute d'argent. De temps à autre survenaient des incidents.

Dans certains quartiers il y a bataille entre les colleurs et le public. Dans d'autres quartiers, la candidature soulève au contraire un enthousiasme fou. A Belleville une femme vient demander une affiche au colleur; après avoir vérifié qu'il n'en reste plus elle enlève la dernière posée et l'emporte en disant :

« Mon mari est malade; de savoir qu'on vote pour Napoléon ça le guérira! »

On vote le 4 juin. Le 8 le résultat des élections est proclamé. Louis-Napoléon est élu à Paris[1], dans l'Yonne et la Charente-Inférieure, sa nomination paraît assurée en Corse :

1. Sur la liste opposée à la candidature du Prince figurait à côté du nom de Raspail celui de M. de Kersausie qui, étant capitaine en 1830, avait entraîné Persigny dans un coup de main militaire en faveur de la République. Kersausie était ensuite devenu sous le règne de Louis-Philippe un professionnel de l'émeute socialiste.

il a beaucoup de voix dans la Sarthe et dans plusieurs autres collèges électoraux.

On vint en apporter la nouvelle aux fidèles rassemblés chez M. de Persigny.

« Aussitôt, dit M. Ferrère, il fut décidé que MM. de Persigny et Laity iraient à Londres pour complimenter le Prince et que M. de Persigny lui porterait ma lettre de félicitations. »

Louis Napoléon garda près de lui pendant quarante-huit heures ses deux amis. Il leur dit qu'il ne voulait pas accepter le mandat de représentant du peuple, leur développant toutes les raisons qui dictaient sa conduite. La manifestation grandiose qui résultait des élections, le mouvement d'opinion qui, d'une manière si inattendue, agitait la France entière, devaient être exploités suivant un nouveau plan dont on conviendrait d'après les circonstances. En les congédiant le Prince les informe de son intention d'envoyer au Président de l'Assemblée constituante une lettre exprimant ses regrets de ne pouvoir faire partie de ladite Assemblée, et de joindre à sa lettre un exemplaire de ses *Remerciements aux électeurs*.

BAGARRES BONAPARTISTES. INCARCÉRATION DE M. DE PERSIGNY

MM. de Persigny et Laity étaient de retour à Paris le 11 juin; comme on le pense bien leur pèlerinage n'avait pas échappé à l'œil de la police et les deux pèlerins furent pris immédiatement en filature[1]. On en verra bientôt la preuve.

Depuis les élections la population parisienne restait dans l'agitation. Tous les soirs des rassemblements se formaient du côté des portes Saint-Denis et Saint-Martin, composés de partisans du Prince qui criaient : Vive Napoléon! et de groupes révolutionnaires qui répondaient par les cris de Vive Barbès! à bas Napoléon! On s'injuriait d'un groupe à l'autre, mais l'ensemble des manifestants était inspiré par la même haine contre la majorité de l'Assemblée[2]. A partir du 10 juin les

1. Rapport de police du 12 juin signalé par M. Pierre de la Gorce : *Histoire de la Seconde République*.

2. Depuis le 5 juin, lendemain des élections, le succès simultané de plusieurs socialistes et du prince Louis-Napoléon dans le département de la Seine

manifestants bonapartistes, devenus plus nombreux que les extrémistes, se groupèrent autour du Palais-Bourbon afin de guetter l'arrivée de leur élu.

Le bruit se répandit dans la foule que l'Assemblée voulait l'invalider. Des cris hostiles s'élevèrent, des bagarres se produisirent avec la police.

Le 11, M. de Persigny étant donc de retour, M. Ferrère le mit au courant de ces incidents tumultueux. Ce jour-là l'agitation fut plus grande encore. M. Ferrère nous renseigne d'une façon précise sur les attroupements qui se formèrent pendant la soirée du 11 et celle du lendemain.

M. de Persigny et lui, après avoir dîné au café Bignon, se mêlèrent à la foule jusqu'à minuit, écoutant, questionnant. Aux cris de Vive Napoléon! vive l'Empereur! les manifestants faisaient montre d'une hostilité furibonde contre les députés aux abords du Palais-Bourbon. Il y avait des collisions avec la police.

De pareilles émeutes ne pouvaient que nuire à la cause bonapartiste. Le général Piat qui s'en était rendu compte avait fait apposer des affiches recommandant le calme aux amis d'un Prince homme d'ordre, respectueux de la représentation nationale. Ces affiches ne produisirent aucun effet.

Persigny et Ferrère, effrayés de ce tumulte compromettant, attendaient avec impatience la lettre de démission de Louis Napoléon qui, faisant cesser les disputes sur son invalidation, apaiserait en même temps la rue.

Le lendemain 12 juin, chacun sortit en curieux dès le matin pour avoir des nouvelles.

« Ce jour-là, comme à l'ordinaire, dit Ferrère, je fus prendre M. de Persigny de bonne heure et après avoir fait notre tournée du matin nous nous dirigeâmes vers la place de la Concorde après notre déjeuner. Il pouvait être trois ou quatre heures de l'après-midi. Nous étions paisiblement au milieu du peuple dans la rue Royale, près du Ministère de la Marine, lorsqu'un coup de feu se fit entendre. Cette détonation produisit un

ne laissait place à aucun doute; effrayés et craignant d'être de nouveau envahis les députés votèrent d'urgence le 7 juin la loi qui punit les attroupements. On sait qu'elle est encore en vigueur et qu'il a été question de l'appliquer à des événements tout récents.

mouvement d'agitation dans les esprits et au milieu des cris nous pûmes comprendre qu'on avait tiré sur le commandant de la garde nationale[1]. Nous retournions tranquillement vers l'église de la Madeleine pour aller sur le boulevard lorsque nous nous sentîmes poussés et de suite enveloppés par la masse du peuple qui venait d'être refoulé de la place de la Concorde par l'exécution d'une charge.

» Le mouvement fut si rapide que Persigny et moi nous trouvâmes seuls.

» En nous voyant isolés, une nuée de sergents de ville fondirent sur nous. Nous courûmes vers la première porte cochère encore ouverte, celle de la maison n° 3, place de la Madeleine. Poussant devant moi M. de Persigny je rentrai après lui et je fermai la grille en fer à la face des sergents de ville. Nous restâmes sous la voûte jusqu'à ce que tout fût tranquille. »

Mais à ce moment Persigny change de physionomie. Le voilà inquiet, songeur, nerveux, hors de lui.

Il confie à son compagnon la cause de ce trouble : « Ce n'est pas à vous, lui dit-il, qu'en voulaient les sergents de ville, ils ne vous connaissent pas. C'est à moi! Je crains d'être arrêté. » Si au moins la lettre de démission du Prince pouvait arriver le lendemain! Ses électeurs ne viendraient plus s'attrouper aux portes du Palais-Bourbon pour guetter son arrivée, la rue serait apaisée, les hommes d'ordre cesseraient d'être confondus avec les amateurs de bagarres toujours aux prises avec la police et la force armée! En guise de conclusion Persigny ajouta : « La première chose à faire est d'aller voir si la police a perquisitionné chez moi. »

En arrivant à son domicile, 2, rue Saint-Georges, il fut rassuré : personne n'était encore venu le demander. Il enleva prestement ses papiers rangés d'avance dans deux cartons, et les porta chez son ami Théodore Forestier[2] qui les déposa en lieu sûr.

Après avoir ainsi cheminé de compagnie et avoir dîné

1. Ce coup de feu que l'on crut dirigé contre Clément Thomas, commandant de la garde nationale, parce que ce dernier venait de commander : « Chargez-moi toute cette canaille! » fut pour Lamartine l'occasion de demander la proscription de Louis-Napoléon Bonaparte. Mais l'Assemblée laissa la question en suspens. (Voir *Souvenirs de Maxime du Camp*, cités par M. André Lebey.)

2. L'un des condamnés de Boulogne.

ensemble, MM. de Persigny et Ferrère se dirigent vers le passage des Panoramas, entrent chez le bottier Devaux, lui rendent compte des nouvelles, restent quelques minutes et reprennent leur promenade. Persigny remarque qu'il est filé de près. Que faire? Ferrère lui ayant offert de l'héberger dans sa famille à Chantilly, il refuse parce qu'il ne veut pas le compromettre. « Non, non! lui dit-il nerveusement, fiévreusement, séparons-nous! c'est nécessaire. Demain matin de très bonne heure, venez chez moi; la lettre du Prince sera sans doute arrivée, c'est tout mon espoir. »

Il serra la main de son ami et s'éloigna précipitamment.

Le lendemain, 13 juin, M. Ferrère se présente à six heures du matin rue Saint-Georges et la concierge lui apprend que M. de Persigny est arrêté[1].

Aussitôt après son arrestation Persigny écrit à son cousin Jules d'Espagny :

Dépôt de la Préfecture, ce mardi matin 13 juin à 7 heures. Je suis depuis ce matin, à 5 heures, détenu au dépôt de la Préfecture de police, mais avec la faculté de communiquer avec mes amis. Comme j'ai besoin d'effets dans le cas où ma détention ne se terminerait pas ce soir, je te prie de venir me voir. Il faudra t'adresser à M. Tuy, commissaire interrogateur à la Préfecture de police.

Son espoir de libération n'était qu'une folle espérance. Le soir nouvelle lettre au même.

Fais-moi le plaisir de te rendre chez moi. Tu m'enverras linge et objets de toilette et tu y ajouteras deux livres de ma bibliothèque, Montesquieu et Machiavel; ces deux grands hommes qui ne me quittent pas et sont ma consolation dans tous les moments d'ennuis, parce qu'ils m'ont appris à deviner le sort des petits hommes, c'est-à-dire des tribuns, et m'ont fait comprendre qu'il n'est jamais nécessaire de conspirer. C'est te dire, ce que tu dois savoir depuis longtemps, que je n'ai rien à craindre de l'indigne mesure dont je suis l'objet.

1. On arrêta en même temps M. Armand Laity, son compagnon de voyage à Londres, filé lui aussi depuis son retour.

M. de Persigny écrivait cette lettre au moment où se terminait une mémorable séance parlementaire. Jules Favre avait conclu à la validation, comme rapporteur de l'élection du Prince dans la Charente-Inférieure. Les raisons qui l'ont poussé à soutenir cette thèse ont été données plus tard par Louis Blanc. « Si Louis Bonaparte, dit-il, n'était pas rentré en France par la volonté de l'Assemblée nationale, il y serait rentré contre sa volonté, violemment, avec scandale, et serait peut-être arrivé à l'Empire sans avoir à traverser le coup d'État du 2 décembre[1]. »

Mais dans cette séance, sous la pression de Ledru-Rollin, la majorité allait probablement invalider le Prince et le proscrire, sans l'adroite intervention de M. Bonjean qui s'étant fait remettre la lettre écrite par Louis-Napoléon à M. Vieillard le 24 mai[2], en donna lecture à la tribune. Comme elle contenait une adhésion formelle à la République l'élection du Prince fut validée, à condition toutefois qu'il ferait la preuve de son âge et de sa nationalité française[3].

Le soir, la foule ayant été instruite du mauvais vouloir et des réticences d'une partie de l'Assemblée se livra aux plus bruyantes manifestations; les cris de Vive Louis-Napoléon! Vive l'Empereur! interrompaient fréquemment la psalmodie têtue et monotone qui s'élevait de cette fourmilière humaine et qui scandait sur l'air des lampions : « Nous l'aurons! Nous l'aurons! Louis-Napoléon[4]! »

Le lendemain 14 juin, Persigny écrit à son parent du fond de sa prison :

J'attends très tranquillement et fort indifférent un résultat. Dans ce monde les hommes font quelquefois les situations, mais quand les situations sont faites les hommes n'y font plus rien.

Il y avait dans la dernière phrase un *satisfecit* à son adresse : le réveil du bonapartisme est réalisé, les ennemis du Prince ne peuvent plus rien contre lui.

1. Voir A. Lebey, ouvrage déjà cité.
2. Voir précédemment pages 50 et 51.
3. Au début de la séance M. Vieillard avait donné lecture de la lettre du 11 mai. Voir précédemment page 48.
4. André Lebey.

Ferrère passe sa journée en quête d'appuis pour obtenir la libération de son ami. Et toujours cette démission de Louis-Napoléon qui n'arrive pas! Elle arrangerait tout. Mais elle n'arrivait pas pour la bonne raison que le Prince, réflexion faite, avait changé d'avis. Voyant, par la lecture des journaux, que ses électeurs témoignaient un désir ardent de le voir, l'idée lui vint qu'il risquait de perdre sa popularité en abandonnant son mandat. Après avoir mis plusieurs jours à peser le pour et le contre, il prit la résolution d'écrire au Président qu'il ne pouvait pas venir en France à cause des troubles que sa présence risquait d'augmenter, mais sans pour cela donner sa démission.

Cette lettre partait justement de Londres ce même jour, 14 juin. M. Ferrère vient dans l'après-midi au Palais-Bourbon et demande si le président n'a pas reçu et lu quelque lettre du Prince. Sur la réponse négative qu'il reçoit, Aristide Ferrère, homme d'initiative et de dévouement, part immédiatement pour Londres[1].

Le lendemain 15 juin, à une heure et demie de l'après-midi, le président de l'Assemblée ouvre la séance en lisant la lettre que le Prince a écrite la veille. Elle est connue; mais il est nécessaire d'en rappeler quelques passages pour comprendre ce qui va suivre.

Elle débute ainsi : *Je partais pour me rendre à mon poste lorsque j'apprends que mon élection sert de prétexte à des troubles déplorables et à des erreurs funestes.* Le Prince ajoute : *Si le peuple m'impose des devoirs je saurai les remplir.* Il termine en disant que *son nom étant un symbole d'ordre, de nationalité et de gloire, il resterait en exil plutôt que de le voir servir à augmenter les troubles et les déchirements de la patrie.* Enfin en post-scriptum : *Je vous envoie une copie de mes Remerciements aux électeurs.*

Cette lettre déchaîna un orage parlementaire demeuré

1. Il est infiniment probable que le Prince avait envoyé à l'un de ses amis de l'Assemblée une copie de sa lettre; que Ferrère en eut connaissance par lui, et que voyant qu'elle ne contenait pas la démission attendue, il partit pour Londres.

C'est la seule façon d'expliquer les raisons qu'il a données de son voyage. Cette supposition est d'autant plus probable que les *Remerciements aux électeurs*, qui accompagnaient ladite lettre du 14 juin, étaient imprimés et affichés dans Paris le 15 au matin, avant l'arrivée du courrier de Londres.

fameux et auquel ne pouvait guère s'attendre le nouveau représentant du peuple. En effet on demanda qu'il fût proscrit comme Prétendant parce qu'il avait eu l'audace de dire que si le peuple lui imposait des devoirs il saurait les remplir. Or cette phrase était expliquée de la façon la plus naturelle dans les *Remerciements aux électeurs* qui accompagnaient la missive. On y lisait : « Votre confiance m'impose des devoirs que je saurai remplir,... je joindrai mes efforts à ceux de mes collègues pour rétablir l'ordre; le peuple est libre depuis le 24 février, il peut tout obtenir sans avoir recours à la force brutale. Rallions-nous donc tous autour de l'autel de la Patrie, sous le drapeau de la République... »

Mais le Président n'avait pas donné lecture de cette pièce annexe et la proscription fut mise à l'ordre du jour pour le lendemain.

PAUL DUCHON

(A suivre.)

VERDUN, FÉVRIER 1916

Vingt ans ont passé, tout juste. Quatre lustres, ou, si l'on veut, une génération. En tout cas assez de temps pour que l'histoire soit refroidie et que les convenances ni le respect humain ne refoulent plus mes souvenirs. Ceux-ci me poursuivent encore, simplifiés, stylisés peut-être, mais parés des mêmes couleurs que les impressions immédiates. Je ne les crains plus. Ils peuvent instruire, édifier ou même divertir certaines personnes, ranimer la mémoire d'autres témoins. Par suite de circonstances bizarres, j'ai assisté au début de l'attaque sur Verdun avec l'œil d'un spectateur plutôt que d'un combattant. J'ai conscience d'avoir joué alors un rôle assez sot, passif et très inglorieux. Cet aveu ne fera pas, j'espère, récuser mon expérience ni surtout ma clairvoyance.

Par un soir de pluie, au début de février 1916, un sous-officier d'infanterie marchait sur une route de crête, entre la ferme des Chambrettes et le village de Louvemont. Il sentit brusquement une espèce d'angoisse, de stupeur. Il réfléchit : c'est que, pour la première fois depuis trente mois, il était seul.

Il ne savait plus être seul. Des mois de caserne, de tranchée, d'hôpital, la vie collective, camaraderie ou promiscuité, jamais aucune mission individuelle; pas un geste ni une parole sans coude-à-coude; même le sommeil n'était pas à lui, serré contre les voisins, piétiné dans la paille; même les heures de garde dans un trou, fût-ce devant une chicane de

réseaux : sentinelles doubles, dont l'une au moins ronflait, l'autre jurait ou tirait pour se tenir éveillée...

Brusquement, ce fantassin, qui était moi, se sentit comme un mouton égaré par son troupeau. Il longeait un champ abandonné, où une croix de fer, une stèle en ruines rappelaient l'assassinat de je ne sais quel roulier vers 1830... Il regarda ce monument si humble qui maintenant paraissait si orgueilleux. Il y avait eu un temps où l'on mourait seul, et où l'accident d'un citoyen, d'un civil, méritait la gloire! Mon âme grégaire ne savait plus que faire de sa liberté. Il est vrai que je venais d'une simple promenade : j'avais été rendre visite à mon ancienne compagnie, la 12e du 165e qui cantonnait aux Chambrettes, et je m'y étais fait traiter de tous les noms.

Quelques semaines avant, j'étais un caporal quelconque dans cette unité. Un capitaine qui me voulait du bien me fit nommer sergent-fourrier et m'emmena à la 2e compagnie de mitrailleuses de brigade (C. M. B. 2) que l'on allait former. Mon orgueil et ma joie d'être enfin embusqué avaient embelli cet exil; d'autant que le bataillon nageait alors, au sens propre, dans un secteur de la Woëvre (Pintheville) où un mètre d'eau stagnait dans les boyaux. Je gardais l'écusson du régiment, mais en chiffres jaunes, couleur que le règlement qualifiait de jonquille. Les C. M. de Brigade venaient d'être inventées; une, puis deux, à l'imitation, je pense, de l'artillerie divisionnaire. Un corps d'infanterie n'avait qu'une C. M. à lui[1], l'autre était à la disposition du général. Je crois que ce dernier tendait à considérer ses mitrailleurs comme une réserve personnelle, une sorte de garde du corps. Ce qui les flattait et rassurait infiniment. A l'égard de l'administration, nous dépendions encore du 165e, mais nous avions quitté le régiment depuis deux mois, et chargés d'opprobre, comme bien on pense. Des hasards seuls nous remettaient en voisinage.

Nous étions les troupes de Verdun, par droit de fondation. Le 165e régiment, dit de forteresse, tenait garnison en ces lieux depuis 1912 et n'avait jamais quitté le camp retranché.

1. Depuis un an environ.

Il n'avait pas trois ans d'âge, et ainsi peu d'orgueil et de tradition. Son refrain au clairon se traduisait par *Cent-soixante-cinquième purée!* et les corps de la garnison nous appelaient, comme en 70, écrevisses de rempart. Peu de gens ont connu une guerre aussi archaïque que nous.

Me croira-t-on si je dis que le 25 août 1914, nous prîmes solennellement le train en gare de Verdun pour aller, à neuf kilomètres de là, houspiller l'ennemi sur la route d'Étain?

Songez qu'après avoir vu le feu, nous revenions à la caserne, pour nettoyer les couloirs et les lavabos. La caserne, c'était d'ailleurs nos baraques du faubourg Glorieux, alignées dans un lac de boue; sans cour, sans murs, ce qui ne manquait pas d'agrément. En temps de paix j'avais loué, à cinquante mètres, une chambre dans la maison d'un facteur, qui, par appât du lucre, avait supplié l'adjudant voisin de fermer les yeux. Depuis la guerre, le régiment était revenu deux ou trois fois à ses pénates. Il parlait de retourner à Glorieux comme d'autres dans leurs rêves les plus fous d'aller renforcer la garnison de Paris. Pour nous, la caserne, c'était le foyer et les autels.

Un bon tiers d'entre nous se battait d'ailleurs pour ses propres villages. Les Meusiens, surnommés aussi *goujons* ou *vaseux*, pouvaient embrasser çà et là une grand'mère ou une cousine. Nous avions parcouru à peu près tous les secteurs, face à tous les points cardinaux : j'avais été blessé une fois vers l'Ouest, quand les Allemands encerclaient la ville, une autre fois vers l'Est, quand on croyait bon de « grignoter » la plaine au pied des Éparges, et chaque fois soigné dans les hôpitaux de la ville. Rien de pareil pour confirmer l'illusion que nous appartenions à une place forte, que nous subissions un siège... C'est à Verdun, déjà bombardé mais non évacué, qu'on allait faire des commissions officielles ou des virées subreptices, c'est Verdun qu'on traversait à chaque changement de front. Il m'était même arrivé en 1915, d'aller revoir ma « chambre en ville ». Je la trouvai dévastée par des tringlots sacrilèges : mes livres étaient déchirés et brûlés. Je ne sauvai qu'un Horace en édition Teubner, et une brochure de chimie biologique, publiée à Heidelberg par mon ami Pierre du Colombier qui n'était pas encore critique d'art : *Ueber die Wirkung der Nucleasen!*

Une troupe de forteresse avait pris ainsi, malgré des combats fort durs, un esprit sédentaire et casanier : elle n'emportait pas sa patrie à ses semelles. Il lui était venu aussi une espèce d'orgueil timide et chatouilleux, un particularisme local. Je me souviens d'avoir nourri pour Verdun et ses environs une tendresse mêlée d'horreur, comme un hobereau pour le castel où il a passé sa vie, pour le jardin où il a déjà élu son sépulcre... Je ne sais si la méthode de recrutement local est excellente, mais la mobilisation l'avait exigée pour nos réservistes de la frontière. En tout cas je doute que de retourner sans cesse à des lieux où on avait laissé du sang, fût propre à soutenir le moral. Les noms de Ville-sur-Cousance, des Jumelles d'Orne, de Consenvoye, de Marchéville, correspondaient à de véritables cauchemars, en raison des batailles ingrates qu'on y avait soutenues. Partout autour de la place, on avait lancé des assauts, défendu des pentes ou contre-pentes, gabionné des marécages, creusé des tranchées, tissé des réseaux, bivouaqué, cantonné! Presque aucun coin n'était vierge de tragique ou de ridicule. La côte de l'Oie, qui depuis s'est rendue illustre, était mémorable à nos yeux, car nous y avions reçu en période calme (avril 1915), et à la vue des lignes ennemies, à quinze cents mètres d'elles, vingt coups de 380 capables d'éventrer des citadelles, et qui avaient coupé un fil téléphonique. Étrange exercice de prestige ou de gaspillage, qui d'ailleurs avait beaucoup secoué les nerfs. En temps de paix, nous avions déjà opéré des manœuvres sur toutes ces collines. J'ai attaqué en vain le fort du Rozelier par un beau jour d'été, mais une nuit, sous une pluie diluvienne, j'ai pris le fort de Vaux.

Nous étions donc persuadés d'être réservés à Verdun, et ainsi protégés contre les pérégrinations lointaines. L'offensive manquée de Champagne n'avait pu nous décrocher. Nous en étions arrivés à faire du gouverneur, le général Coutanceau, une sorte de dieu tutélaire. Bien sûr qu'il ne nous laisserait jamais partir! Une de nos compagnies était même restée dans son fort jusqu'à l'automne de 1914, et n'avait même pas subi d'assauts comme Troyon. On m'a dit qu'un de nos capitaines avait laissé sa femme dans sa villa, y avait délégué son ordonnance, qui continuait de faire le valet de chambre, à quinze

kilomètres de ses camarades en ligne! L'adjoint au gouverneur était — Dieu sait pourquoi! — exécré; il courait des bruits sur sa férocité, car il s'appelait Boucher, Boucher de Morlaincourt. En revanche l'eau-de-vie du ravitaillement avait pris le nom benoît de *coutancine*, et dans ce trois-six nous buvions le lait de la tendresse humaine.

Ce fut un grand émoi quand, en été 1915, Verdun perdit théoriquement sa qualité de ville retranchée. Était-ce pour lui épargner les bombardements? ou pour donner plus de souplesse aux articulations des armées? Je l'ignore. Le Gouvernement de Verdun fut transformé en Région fortifiée (R. F. V.) dont nous défendîmes le Secteur Nord (S. N.). Ce titre sentait encore la place, l'investissement à l'ancienne mode, et chatouillait gentiment notre vanité. Mais je suppose que l'impopularité du général Herr (commandant de la R. F. V.), les légendes saugrenues qui coururent de son suicide ou de son assassinat, vinrent en partie de sa qualité d'usurpateur.

Une illusion de plus nous fut enlevée, quand on vit paraître sur les papiers *30e corps d'armée*, qui nous assimilait à de vulgaires troupes de campagne. L'attaque allemande qu'on annonçait pour février 1926, acheva de tuer la pauvre R. F. V.

Je pense que les manuels d'histoire n'osent pas parler de la « surprise de Verdun ». L'offensive de février 1916 était sinon prévenue, au moins aussi bien attendue que possible par ceux qui devaient la subir. Et sur le front même où elle allait se produire, ce fameux S. N., depuis trois semaines les afflux de troupes et de munitions ne cessaient pas. Des tas d'obus s'empilaient dans les ravins, des batteries aux cornes des bois; on vit même arriver, en bas du village où j'étais, une pièce de marine, ce qui fit sensation. Les circulaires se succédaient, confidentielles, mais si étonnantes que l'on en colportait l'objet comme des *canards*. L'une annonçait le début de l'attaque pour le 12 février, et prévoyait un bombardement massif, ininterrompu, de cent heures. L'autre, que je lus de mes yeux, informait les troupes que les Allemands creusaient un tunnel mystérieux qui devait déboucher on ne savait où, sur nos arrières : en conséquence, tout détachement, toute équipe de corvée, tout isolé devait se promener en armes, et surveiller

le moindre éboulement du sol. On pensait que l'armée du Konprinz allait surgir d'un guéret comme le lutin Rübezahl!

La compagnie de mitrailleuses que j'ai présentée devait à sa dignité de cantonner fort à l'arrière, dans le village de Louvemont. Il est situé à huit kilomètres au nord de Verdun, sur le sommet de la côte de Poivre qui domine à l'Est de cent cinquante mètres, la rivière et le canal de la Meuse; des ravins très profonds la cernent vers le Sud, se ramifiant vers la colline de Douaumont, encore plus abrupte. Le paysage sombre et raviné, les funèbres sapinières, les clochers en éteignoir donnaient à ce coin un aspect de montagne jurassienne. Il me souvient de rêves où Louvemont, bien innocent encore, paraissait déjà comme un village maudit : chose cocasse, il était parfois peint sur toile, avec un cadran véritable, enchâssé au milieu de l'église comme en certains tableaux-horloges qu'on trouve chez les brocanteurs. D'autres fois, il figurait sur un primitif que je découvrais pendu dans une espèce de chapelle funéraire; et c'était un affreux intersigne que de le retrouver, certaines nuits. Ces rêves reparaissent de temps en temps. Je les soumets aux psychanalistes.

Il va de soi que Louvemont nous était connu déjà, pour avoir fait jadis maints travaux de défense sur les pentes nord de la côte de Poivre. En fait, c'était un séjour commode, à une bonne lieue des lignes; les habitants furent évacués vers le 1er février, sauf un ménage d'octogénaires, qui refusa de partir, et a dû s'ensevelir sous les ruines. Dans un écart du village, appelé rattentout (c'est le terme local), un autre vieillard était mort dès les premiers jours de notre arrivée; sa maison servait aux bureaux de la Brigade. Le fils du défunt le veillait : on lui avait prêté la *Vie parisienne* qu'il lisait à la lueur des chandelles.

Peu à peu le village se vida même de troupes, et il ne resta que nous, en cantonnement d'alerte. Ce régime interdit de se déséquiper ni déchausser pour la nuit. Il dura une semaine; après quoi, l'attaque étant imminente, on nous invita à aller prendre des positions de deuxième ligne.

Pour les sections de tir, cela consistait à s'aller enfermer à deux kilomètres au nord-est dans les taillis ravineux du bois des Fosses. Les caissons s'en furent très loin à l'arrière rejoindre

un train de combat. Comme je n'avais aucune fonction de liaison à remplir, on me prescrivit de rester avec l'échelon, c'est-à-dire les seize voiturettes à cartouches, la voiture à bagages et quelques éclopés. Mais ce matériel était précieux, on ne voulut pas le faire bivouaquer en plein air. Aussi nous envoya-t-on bien plus en avant que les sections, dans le village de Beaumont.

Ce hameau, juché sur une crête plus au Nord, est séparé du bois des Caures par un étroit vallon qui vers le Sud rejoint la Meuse à Vacherauville. J'y montai le 20 février à la nuit tombante par des chemins de terre, sans savoir que je devenais tout à fait un enfant perdu.

En effet, Beaumont appartenait au secteur d'une division du Nord (la 51e) totalement inconnue de moi, récemment arrivée là pour épauler à droite la nôtre, qui était la 72e. Quant à ma brigade, qui se nommait la 144e, où diantre se trouvait-elle?... Ce n'était plus qu'une entité, car le 165e, mon régiment dont je portais les écussons (quoique jonquille!) avait, paraît-il, constitué une brigade provisoire avec les chasseurs de Driant; son frère le 164e était jumelé avec je ne sais quel corps de la 51e division, et tenait un secteur à droite; mais je n'ai deviné tout cela que bien plus tard, qu'il y a cinq ou six ans, en lisant les chroniques officielles du lieutenant-colonel Grasset et j'en suis encore aux inductions. Sur le moment, on le verra, j'eus de curieuses occasions d'éclaircir ou d'obscurcir le problème. Géographiquement, j'aurais pu servir de cicerone dans la région. Militairement, je ne savais même pas où était mon unité, ni mon corps.

Je passai dans une grange, auprès d'une marmite, une nuit glaciale. Comme j'étais mon maître depuis ce jour-là, je me mis en pantoufles, au mépris des règlements. Or le 21, à sept heures du matin, le bombardement commença, subit, fantastique, extravagant, que nul ne pouvait prendre pour un de ces arrosages malins comme l'ennemi en a coutume. Au pied du mur, il y avait un abri. Je m'y précipitai, dévêtu, déchaussé. Au bout d'un quart d'heure, il fallut sortir pour prendre une tenue plus guerrière. Les obus sévissaient sans cesse davantage, la poussière rousse des tuiles volait, Beaumont s'écroulait par tous les bouts.

Je fis nonobstant un tour pour voir quel genre d'êtres humains pouvait bien se cacher sous terre dans ce village inconnu; et j'entrai dans un autre abri où était cantonnée une troupe du Nord (le 327e) bougonnement surveillée par un gros lieutenant. « Dans le civil, me dit un de ses hommes, il est flic à Paris. » Il fut très étonné de voir un isolé à mon chiffre, mais n'osa pas me flanquer dehors. Il ne cessait de répéter qu'au premier sifflet, avec ou sans accalmie, il devait, lui, renforcer les tranchées devant le village où sans doute une partie de ce régiment faisait déjà le gros dos. Je lui appris que le bombardement allait durer cent heures.

Je n'en étais pas plus ravi que lui; car il me fallait absolument aller chercher l'âme de ma compagnie, c'est-à-dire les papiers, dans la voiture à bagages garée en quelque étable. Je ressortis donc à l'air libre qui ressemblait, en plus bruyant, à l'enfer. J'explorai quelques abris, et dans l'un, je découvris des cuisiniers de ma C. M. B. dont un vieillard à barbe qui avait au moins trente-cinq ans et se nommait Lamoureux. Je le priai de venir avec moi sauver quelques objets.

Nous courûmes parmi un chaos inexprimable, enveloppés de fracas et de fumée. Dans un éclair, j'aperçus les maisons effondrées sur nos voiturettes, sur nos chevaux; de trou en trou, avec des aplatissements, j'arrivai à la voiture, qui était intacte, je saisis une sacoche, deux cahiers, deux couvertures. Lamoureux avait disparu en route, et une fois revenu à couvert, on m'apprit qu'un obus était tombé sur nous deux, qu'il avait été seul volatilisé. On voyait du corail rouge pendu à des branches d'arbres : c'étaient les restes de mon compagnon. Les percutants et fouilleurs étaient mêlés de simples lacrymogènes, ce qui obligea tout le monde à mettre le ridicule masque bleu qu'on portait à cette époque-là. Dans mon nouveau souterrain, il n'y avait encore que des soldats du 327. Le pilonnement de Beaumont ne se ralentit pas, douze heures de suite, et nul ne bougea. Nul ne souffla mot, nul ne trouva à manger, mais le bruit calmait l'appétit. Au dehors, le froid était vif.

La nuit tomba dès quatre heures, j'étais persuadé qu'elle serait toute pareille; mais en fait les obus tombaient un peu moins dru, ce qui constituait un absurde relâchement de la

part de l'ennemi. Des ombres passaient entre les ruines. A force d'interpeller, j'appris qu'il y avait dans un abri, à la sortie est du village, des gens de l'autre C. M. B., aux écussons du 164. Je me précipitai chez eux, que je connaissais de vue. Il y avait là un fourrier, un armurier, bref des notables. Dans leur trou exigu, ils me firent place et me donnèrent du pain. Eux aussi n'avaient plus ni matériel, ni nouvelles de leur corps. Une partie de la nuit se passa sans dormir, mais à essayer de dénicher mes conducteurs, qui avaient tous disparu, par force majeure ou escampette. Le bombardement, à peine ralenti, se remit à faire rage, et je m'empilai de nouveau avec mes voisins, dans une torpeur qui ne laissait plus l'idée du temps mathématique ni celle de la durée vitale...

Vers midi, le maréchal des logis de la C. M. B 1, un hussard de liaison arriva à plat ventre des bois de la Wavrille, situés à un kilomètre à l'est et tenant presque au bois des Caures; il donna au moins à mes amis des nouvelles de leur unité : il ne cacha pas que l'adjudant E. Gilson, dont il avait un grand respect, irait probablement poursuivre ses études en Allemagne... J'ignorais alors qu'il s'occupât de Descartes et de saint Bonaventure. Quant à ma C. M. B. 2, personne ne savait si elle était en ligne ou en réserve, et où.

La journée se passa dans le même abrutissement, sans manger ni dormir. Le déluge d'obus devenait monotone. Mais avant la fin du jour, je me découvris une résolution, celle au moins de retrouver le 165e, mon régiment, ma patrie ambulante. A ce moment, le tir allemand s'allongea, dépassa le village, ce qui était mauvais signe, et des balles venues du bois des Caures commencèrent à siffler. C'était le moment exact où cette position agonisait, et où, à mille mètres de là, Driant était tué. Je me doutais qu'il faudrait courir. Je laissai ma couverture, fis un rouleau de ma toile de tente, et je parcourus une dernière fois le village. Beaumont n'existait plus, c'était un champ de pierrailles, de débris; près de l'abreuvoir crevé, le long de la rue principale, les cadavres s'égrenaient sur le sol noirci. Je pense que le 327e était dans ses tranchées et surveillait l'ennemi vers le Nord, mais vers l'Ouest, je l'atteste, il n'y avait pas un chat. J'avais hâte de quitter cette crête où plus rien n'était de mon ressort, pour un fond de vallée; et je descendis sous

une grêle de balles le chemin qui rejoint la route de Vacherauville. Là, je vis quelques chasseurs blessés ou perdus qui refluaient hors du bois des Caures. Dans le creux se dressaient, je le savais, les ruines d'une ferme galamment nommée Jolicœur, où, dix-huit mois plutôt, j'avais connu mon premier bivouac à la Detaille. Je me dirigeai vers elle, et m'aperçus alors que j'étais entre les Allemands qui tenaient le coteau de gauche, essayaient de déboucher, et les Français qui défendaient encore celui de droite, avec l'infortuné Beaumont... Bientôt je fus seul, sous un ciel assez bruyant, on le devine, et je rebroussai vers Vacherauville, ayant grand'peur de remonter sur les hauteurs. Je me gardais de la route. Je marchais au-dessus, le long d'une contre-pente, dans un présumé angle mort. Des obus éclataient plus haut ou plus bas.

Au bout d'un quart d'heure, je vis dans le fossé, à mes pieds, une ligne de tirailleurs. Elle me salua de mille cris, et même de rires : « Ch'est li! D'où qu'i sort, à ct'heure? Tiens, voilà m'n'homme! Embusqué! etc... »

C'était ma propre ancienne compagnie, la 12e du 165e qui, par miracle, se tenait là blottie sous la ferme de Mormont. Elle était abasourdie de me voir venir de l'avant, alors qu'elle m'imaginait au moins à Bar-le-Duc. Mes écussons jaunes eurent un gros succès. Cependant je me couchai près d'elle. Les jeunes mineurs qui composaient cette troupe n'avaient pourtant pas la gaieté au cœur. Je les rejoignais entre deux bonds, et dans l'angoisse de l'effort. J'eus le temps d'apprendre que le colonel était tué. C'était un brave Ardennais, à barbe blanche : prisonnier une fois, il s'était fait rapatrier comme civil. Je dois dire que sa mort ne suscitait pas de tendres commentaires[1].

Le vallon où nous étions m'était aussi bien connu : c'était l'endroit exact, où en septembre 1914, notre bataillon, faisant une marche nocturne, avait pris peur d'un cheval égaré et s'était dispersé dans la prairie. Cette grotesque panique avait précédé une occupation de Beaumont, faite selon les règles du mélodrame, où nous ne trouvâmes pas d'ennemis, mais une vieille avec sa lampe, puis une nuit de patrouilles dans

1. D'après les historiographes, elle n'eut lieu que le lendemain matin. Mais le bruit avait dû en courir.

Wavrille. Tant nous remettions sans cesse les pas dans nos vieux pas.

Hélas! ma chère unité oublieuse ne m'adopta point : je fis demander des ordres à un officier qui ne me connaissait plus, et qui me dit d'aller au diable. Il ajouta charitablement que je n'aurais des nouvelles de ma C. M. B. que dans la zone méprisée des convois. Le train de combat du 165e était sur les bords de la Meuse; à cette rivière s'adossait la 72e division, à qui sans le savoir je n'appartenais plus.

La-dessus, la 12e compagnie s'ébranla de nouveau et grimpa, toujours sous les obus, vers la ferme de Mormont; elle me laissa sur place comme la marée laisse un coquillage vide.

Elle laissa aussi quelques blessés, dont un aspirant, M. Vinck, qui, ayant un shrapnell dans la jambe, se mit à boitiller à mes côtés. La nuit était tombée, toujours pleine de lueurs et d'explosions. Je m'en allai jusqu'à Vacherauville; le village effondré était absolument désert; j'ignorais, dans les ténèbres, qu'il avait été écrabouillé et incendié depuis deux jours. Je n'étais plus sensible aux ruines, ni aux débris sous mes pieds. J'étais si las, que je découvris une cave, où je me couchai sur du fumier; pour trouver à manger, c'était impossible.

Le matin, 23 février, je longeai le canal et tombai enfin sur une prairie où toutes les voitures lourdes du régiment étaient assemblées, prêtes à fuir. Des cortèges d'artillerie se repliaient le long du fleuve. Le convoi où j'étais devait, paraît-il, reculer jusqu'au Bois Lecourtier qui, à une lieue plus au Sud, traverse la route de Verdun. Je pus enfin manger, boire; apprendre des nouvelles, d'ailleurs fâcheuses. On me montra les caissons de ma compagnie, seul vestige de nos équipages, puis le palefrenier du capitaine, et un cuisinier qui savait, lui, que son officier et nos sections étaient encore au bois des Fosses. J'avais honte, je l'avoue, d'être si à l'arrière; pour la première fois de la guerre. Ce sentiment ressemble beaucoup à du snobisme; en y réfléchissant, il est composé de solidarité avec ceux de l'avant, de curiosité dépitée pour ce qui s'y passe, et de bougeote, tout court. L'animal qu'on a en soi serait, certes, enchanté de rester à l'abri, mais son guide

ne peut endurer de vivre avec une mauvaise conscience.

J'obligeai donc les deux hommes-jonquille à se charger de bidons, qui leur firent une ceinture de flotteurs, je pris quelque bagage, et je remontai vers le maudit Louvemont. Il faisait froid et brumeux. Il tombait çà et là de la neige fondue. On ne voyait rien de la bataille qui grondait tout autour, ni ma foi, aucune troupe ni batterie d'aucune sorte. Je sentais encore durement la fatigue : les côtes étaient très raides, car j'avais pour les sentiers connus, c'est-à-dire repérés, une horrible répugnance... Tout ce que nous vîmes, ce fut un observatoire d'artillerie, à mi-pente, où un brigadier nous permit de nous asseoir un moment. Il ne savait rien, ni de l'avant ni de l'arrière. Il n'avait aucun téléphone, ni sans doute aucune liaison; mais dans ces armes-là on est accoutumé à la solitude, à des situations variées et irrégulières. Le fantassin n'a pas cette habitude : il ne vit qu'encadré.

En laissant Louvemont sur la gauche, nous descendîmes par des combes assez douces, jusqu'au bois des Fosses qui fumait; il me parut, ô miracle, que je me faufilais dans une accalmie, mais les taillis avaient été secoués et retournés de belle façon. Je ne sais plus comment je trouvai au plus creux d'un ravin l'abri où se trouvait la 4e section, la section de réserve de la C. M. B. 2. En me voyant, là aussi, on commença de s'exclamer; on alla avertir le capitaine : car je ne sais qui, échappé de Beaumont pendant la première nuit, avait annoncé et même décrit ma mort, mes boyaux pendant aux arbres, bref, le sort partagé du pauvre Lamoureux.

Le capitaine, excellent homme, ne me félicita pas longtemps car il tenait à son matériel encore plus qu'à moi, je pense. Les voiturettes détruites, la voiture à bagages, en capilotade, et pis encore, presque toute la paperasse perdue, sauf la sacoche que je trimbalais, cela le courrouça. Il me reprocha de n'avoir pas tout ramené à l'arrière. Enfin je lui donnais des nouvelles générales de l'avant, de Beaumont, du Bois des Caures, sauf la liste de nos propres pertes, et je lui apportais à boire! Il me recommanda seulement de parler bas, car les hommes, vautrés sur les bat-flanc de l'abri, dormaient d'un œil, épiaient ce que nous disions. Il y avait là deux pièces avec leurs servants, leurs munitions, et le télémètre de la

compagnie, objet inutile, aussi encombrant qu'un tronc d'arbre et qui valait, paraît-il, plusieurs milliers de francs. Hélas! cet instrument sacré avait déjà reçu un éclat d'obus.

— Ça ne fait rien, je vous confie le télémètre. Ne perdez jamais le télémètre!

Pendant cet entretien, le tumulte extérieur avait déjà recommencé. Un déluge d'explosions et de secousses, qui faisait trembler la colline, coupait de temps en temps la flamme des bougies et nos respirations. Le capitaine promit de ne renvoyer la nuit que son ordonnance et de me garder pour la liaison. La liaison avec qui? avec quoi? je suppose qu'il l'ignorait. Il gardait déjà le caporal-fourrier auprès de lui, qui le suivait comme scribe et chibouk.

Je voulus aller serrer la main de mon camarade : un boyau couvert unissait l'abri de la section à celui des autorités. Je retrouvai là, derrière une couverture qui le séparait de la canaille, le capitaine accroupi auprès d'un petit vieillard : ô ciel, c'était un général de brigade! Je n'avais jamais vu si grand chef de si près, ni en si médiocre posture. On n'osait souffler mot, on faisait des gestes maçonniques. Je retournai parmi les humbles.

Ceux-ci avaient espéré du ravitaillement, car leurs vivres étaient épuisés. Il fallut leur avouer que nul ne s'occupait plus à l'arrière de les nourrir; encore moins à l'avant où ne restaient ni cuisine ni cuisinier, ni pierre sur pierre. Ils somnolaient lugubrement, sachant qu'ils sortiraient sur un appel, quand la situation du bois serait encore pire. Depuis deux jours impossible de mettre le nez dehors. Sauf respect, les besoins naturels même avaient disparu, et le bombardement empirait. Nous n'étions guère qu'à la cinquantième heure, à la moitié en somme! La nuit retomba, une nuit enragée et hurlante, une nuit d'éclairs et de mugissements. Tout craquait comme sur un bateau perdu. On avait l'impression d'un cataclysme, d'un phénomène cosmique, et quelqu'un dit en se retournant : « C'est la fin du monde! » Les nouveaux venus comme moi pouvaient juste s'asseoir à terre, le dos contre la tôle cintrée, parmi des armes entremêlées dans les ténèbres. L'abri était pourtant long, en forme de fer à cheval, creusé en caverne sous la pente rocailleuse où ses deux issues débouchaient par des

couloirs assez brefs. Il était de plain-pied avec un ci-devant sentier. En bas, le ravin dansait, les souches d'arbre sautaient de toutes parts. La pierraille volait avec les éclats, et la neige doucereuse tombait sur toute cette fureur...

On peut dire que dans cet anéantissement universel, l'inaction était plus fatigante que les initiatives ou les obéissances. Nul ne pensait plus à rien, ni pour attendre, ni pour désespérer. Les perceptions mêmes étaient si amorties que brusquement un obus creva notre talus, éclata au-dessus de l'extrémité gauche de l'abri, le dais s'éboula. Il n'y eut pas d'émotion. On se serra un peu plus; les gens seraient morts déjà sourds et déjà aveugles.

A un autre moment, des blessés qui erraient dans le bois, se jetèrent parmi nous. L'un mourut au bout d'une demi-heure; je ne m'en aperçus qu'à la couverture qu'on lui jeta sur la face. Les mitrailleurs de la 4e section restaient allongés près de ce cadavre... Un autre, un sergent dévoré par la fièvre, délirait tout haut, avec l'accent de Boulogne-sur-Mer, sanglotait, implorait à boire. Il n'y avait ni brancardiers pour l'emporter, ni aucune notion d'un poste de secours. Ces incidents achevaient d'abattre les disponibles, déjà fort démoralisés. Cependant un héros se manifesta vers minuit : ce fut un armurier qui, mourant de faim, reconnut un cheval tué dans le ravin. Il se glissa dehors avec un couteau, taillada la bête, et revint en rampant, traînant un morceau de viande. On découpa des biftecks, qu'on fit flamber sur quelques bouts de bois. Quelques heures après un groupe d'inconnus se présenta à une des entrées, et fut écrasé par un obus juste sur le seuil. Les corps bouchaient le couloir. Tout cela paraissait naturel, sans pathétique, sans intérêt. Aussi avoué-je que ces heures qu'on pourrait croire affreuses, passèrent comme dans un rêve.

Au jour, le matin du 24 février n'apporta aucun répit. Il gelait blanc. Le Bois des Fosses, plein d'éruptions et de solfatares, ressemblait à un volcan d'Islande. Posté dans le boyau, je vis paraître enfin des vivants, des renforts : des soldats kaki, tout de neuf habillés, qui, en petites chenilles, se glissaient parmi les pierres et les troncs. Une de leurs sections reçut un obus et fut couchée sur place. On alla chercher les sur-

vivants, mais aucun ne remuait plus, confondu avec les racines des arbres.

Enfin l'ordre arriva à notre dernière section de mitrailleurs d'aller se mettre en batterie. Elle sortit en silence, l'air hagard; chargeant son matériel hétéroclite, courbant l'échine. Je n'osais pas, moi qui restais, regarder les visages. Au bout d'un quart d'heure, les débris en revinrent; c'est à dire trois ou quatre hommes plus ou moins blessés, avec une pièce. Ils n'avaient pas fait cent mètres au milieu de la rafale.

Quelques autres arrivèrent aussi, des trois premières sections, haletants, échappés eux à la lisière du bois, et qui avaient passé entre les jambes des Allemands. Presque toute la C. M. B., à les croire, était déjà hors de combat. J'ai su plus tard qu'un de nos sergents, surpris au fond d'un trou par une vague ennemie, vit son adjudant se rendre avant lui, désarmé par un grand lascar. Ce dernier essaya de décharger le revolver qu'on lui tendait : il s'envoya deux balles dans le pied. Il durent partir ensemble, clopinants, le vaincu soutenant le vainqueur.

Nous étions dehors; car soudain le bombardement cessa, et laissa entendre les balles qui venaient de toutes parts, sifflaient sur nos têtes, éclataient sur les pierres ou les troncs. Il était évident que le bois était cerné et en partie conquis. Dans notre ravin, ne sachant rien des points de résistance, ni de leurs accès, nous allions être pris comme en souricière. Ai-je dit au surplus que je n'avais traversé en venant aucune tranchée, rien qui ressemblât à une ligne de défense? Le silence relatif était plus déprimant encore que le fracas.

Ma montre marquait déjà trois heures du soir. C'est alors que j'ai vu comment une troupe non encadrée, non renseignée, devient une poussière d'hommes. Dans l'abri, certains me semblaient déjà déséquipés. Un infirmier à voix faubourienne, surgi de je ne sais où, disait : « Qu'ils y viennent, les Boches je leur dirai : Non! mais allez vous faire tromboner ailleurs! » Mais je le vis qui changeait son brancard sale pour un neuf où le cachet du Ministère authentiquait la Croix-rouge.

Je courus à l'abri des officiers. Je demandai des ordres au capitaine, qui me supplia encore de parler tout bas, de ne pas semer l'alarme. Il disparut derrière la couverture pendante.

Un quart d'heure après, je soulevai ce rideau. Plus de capitaine, plus de général, plus âme qui vive. Quelques armes, quelques caisses éventrées...

Cette fois le monde s'écroula à mes yeux, et il me parut sûr que le lendemain je serais à Baden-Baden. Avec les isolés qui venaient maintenant de partout, je restai ahuri, hésitant. La capture semblait être plus effrayante que la captivité, comme de mourir est plus terrible que d'être mort.

Mais l'idée de l'exil me causa une angoisse insupportable, une terreur, si j'ose dire, militaire : comme celle de se trouver en retard à l'appel, ou d'avoir égaré ses godillots. Depuis trois jours ma situation, sinon irrégulière, au moins fort mal réglée, m'avait déjà torturé. Être pris, c'était une épreuve plus affreuse encore. Et puis j'avais subi un deuil très proche, un mois avant. Laisser ma famille sans nouvelles, c'était atroce. Ces réactions compliquées aboutirent à l'instinct simple de s'échapper. Mais s'échapper, c'était s'enfuir. Et un soldat de métier (ne l'étais-je pas?) ne peut vaincre ses vieux réflexes.

Je perdis encore un bon quart d'heure à tourner partout, courbé à cause des balles, à entrer dans l'abri, à ressortir, à trépigner... et avec quatre ou cinq hommes-jonquille, je filai par le ravin sud. Cette fois-ci, ce n'étaient plus les crêtes, mais les fonds qui faisaient horreur, et ce bois encerclé, cette position aveugle! A la lisière, nous vîmes des files de fuyards qui grimpaient déjà la colline nue. Nous étions déjà les derniers; position bonne pour inspirer la panique, ou du moins la galopade. Mais la côte était rude, le terrain affreux. Au bout de cinquante mètres je croyais mourir de faiblesse. Pourtant il y avait devant moi un hercule vendéen, un nommé Devanne, qui emportait sur son épaule mitrailleuse et trépied, notre dernière pièce, un poids écrasant. Bref, je restais en arrière. Alors, pourquoi le cacher? je laissai d'abord le télémètre crevé; puis, chose triste à dire, je pris comme béquille le mousqueton que j'avais saisi dans l'abri, plein de terre, rouillé, inutilisable. Il m'empêtrait. Je le jetai aussi, pensant qu'à la crête on n'aurait qu'à se baisser pour ramasser des armes : il y avait cent débris sur la pente. Par un effet baroque de mémoire pédante, je pensais, malgré mon accablement : *Clipea non*

bene relicta. Sur les genoux ou à peu près, je grimpais; j'aurais donné dix ans de ma vie pour gagner dix minutes.

J'arrivai enfin en haut, agité d'un tremblement nerveux. C'était la crête où passe la route de Louvemont aux Chambrettes. Je dois dire que là, presque tout le monde s'arrêta, au moins les gens connus de moi, une demi-douzaine. Je cherchai un fusil. Justement il n'y en avait plus sur le sol. Je finis par trouver dans le fossé un inénarrable fusil Gras, à quillon et anneaux de cuivre, perdu par quelque artilleur! Je le pris, par pure contenance. Sur ma gauche, les ruines de Louvemont encaissaient d'énormes obus noirs. On m'a dit plus tard que notre capitaine y était déjà : le caporal-fourrier, un vendeur du Louvre, reçut un éclat d'obus qui lui défonça le casque et le crâne. Il mit six mois à en mourir.

L'attente recommença donc sur la crête. Il arrivait du Sud des troupes kaki (je crois, le 4e zouaves) mais à l'Est, rien, absolument rien : le terrain était désert jusqu'à l'horizon. Nous restions là stupides, surveillant en contre-bas le Bois des Fosses que nous avions fui, qui ne bougeait plus, ne réagissait plus, dont personne ne sortait.

Un officier inconnu arrivait avec sa compagnie toute neuve et me dit : « Qu'est-ce que ces gens-là? Faites-moi une section avec vos hommes et occupez la route. » Je fis donc étirer et coucher une ligne improvisée de tirailleurs hétéroclites; et moi-même, à leur gauche, avec mon grotesque fusil modèle 74, dont je n'avais jamais vu les cartouches! Heureusement on me dénicha un lebel, qui me rendit ma conscience.

L'officier susdit me questionnait. Mais il m'empêchait de répondre, car il ne voulait pas, lui non plus, laisser entendre à ses hommes de telles nouvelles. Le spectacle que ma « troupe » offrait après les quatre jours écoulés, était déjà trop peu tonique. Il aurait bien voulu nous cacher. Tout en faisant creuser un embryon de tranchée, avec des outils de poupée, il me demanda, pensant à mes chiffres :

— 165e. Qu'est-ce que c'est que ce régiment-là?

— La 72e division, — répondis-je en toute ignorance.

Il haussa les épaules :

— Connais pas. Ah! si, elle est relevée. Elle est déjà de l'autre côté de la Meuse.

L'idée de relève est l'une des plus fortes qui puissent saisir un fantassin habitué aux secteurs. On n'est plus d'ici, on s'en va. Que d'autres se collent à votre place... Pourtant, j'étais persuadé que sur notre droite, il n'y avait plus rien, et c'est assez vraisemblable. Lui, il ne s'occupait que de la côte du Poivre, de ce qu'il y avait en face. Enfin il reçut l'ordre de redescendre prudemment sur la pente que nous avions montée si vite et de surveiller le bois :

— Eh bien! et moi? — dis-je.

— Allez où vous voudrez, qu'on ne vous revoie plus!

Il chassait avec nous les spectres de la déroute.

Il faut confesser que ma « troupe » avait fondu pendant ces palabres. Il suffisait de ne point la regarder pour qu'elle s'évaporât. Elle se réduisait à trois hommes de la C. M. B. 2, dont un armurier et un cuisinier ahuri. La mitrailleuse était disparue. Je pense que, sans s'arrêter, elle avait rejoint le capitaine. Derrière nous, tombait le ravin très abrupt d'Haudromont. Des zouaves continuaient à monter par la route, où tombait de nouveau une averse d'obus de gros calibres. Un baraquement abandonné sauta en l'air. Je passai, à flanc de coteau, sur la colline de derrière. De là on voyait des artilleurs, dans le creux, démonter en hâte leur canon. En faisant mille détours savants, je conduisis le quatuor jusqu'aux pentes de Froide-Terre. La route des Chambrettes était toujours vide, et vides les côtes. Le bombardement semblait se concentrer sur les ponts en bas de la grande vallée.

On ne se parlait plus, on ne se regardait point. L'humiliation que l'on sentait était non pareille, aggravée par la conscience de n'avoir servi à rien. Arrêtés dans un champ déclive, écoutant les gros obus qui roulaient comme des tramways dans le ciel pour aller s'abattre sur la citadelle, rien ne nous aurait moins étonnés que de voir arriver par la route des Chambrettes l'ennemi à cheval ou en automitrailleuses. En fait il ne déboucha, à pied, que la nuit suivante. Arrivant en vue des forts, il se croyait parvenu aux défenses principales et pourtant il n'y avait plus rien, que des postes de commandement et des états-majors. La croupe de Douaumont ne se défendait que par sa silhouette imposante. J'ai lu

depuis, dans les chroniqueurs officiels, l'ordre de bataille des troupes amenées sur ce front. Il est extraordinaire que je n'aie rien vu, pas dix hommes, depuis la lisière du bois des Fosses, sur huit kilomètres de profondeur et que nul n'ait cru bon de nous arrêter ou reformer. Pour nous, il ne restait plus qu'à aller voir si le train de combat était encore sur la route de Verdun. Nous pensions qu'il y avait des troupes fraîches quelque part. Ou plutôt nous ne pensions rien, sinon que nous étions relevés.

Nous fîmes six kilomètres, très lentement, lugubrement, étouffés par la solitude, sans rencontrer un uniforme. Le bois Lecourtier ne recélait plus une voiture. Alors, pour traverser la Meuse, nous descendîmes, de nuit, jusqu'à Thierville qui est presque un faubourg de Verdun. Là, enfin des êtres vivants : un aumônier et quelques riz-pain-sel se gobergeaient dans une auberge tenue, parole d'honneur, par un civil. Ils nous firent mauvais accueil, surtout quand nous leur dîmes méchamment que l'ennemi avait crevé les lignes. Cependant ils nous forcèrent à manger du jambon, à boire du vin rosé. Après tant de jeûne, ce régime nous rendit à peu près ivres. Il passait des convois, dont l'un nous apprit en effet que le 165e était retiré du front, et se rassemblait à Froméréville, derrière le fort des Bois-bourrus. Une voiture de fourrage nous laissa jucher sur ses balles de foin et nous cahota jusqu'à une ferme nommée Germonville, où en effet se trouvait un peu de notre train de combat.

Au matin, après avoir dormi dans la cour, on nous annonça que le rassemblement se faisait bien plus loin encore, au village de Landrecourt, à une lieue et demie au sud de la place. On s'y rendit, saluant au passage une dernière fois nos chères baraques de Glorieux, et des forts où nous avions jadis tenu garnison. Landrecourt, simple hameau, contenait les restes de deux régiments. Le mien avait perdu quinze cents hommes[1], et ma C. M. B., dont le capitaine se retrouva là par miracle avec quelques isolés et les conducteurs qui n'avaient pas vu le feu, logeait à l'aise dans une chambre à four. Sur cent vingt hommes, elle en comptait une trentaine, et sauf une pièce et les caissons, plus de matériel du tout. On ne me

1. D'après le colonel Grasset.

demanda pas compte du télémètre. Sur un genou, j'écrivis des listes de pertes; presque tout le monde avait disparu, sauf quelques tués ou blessés dont un vague témoin, devenu d'ailleurs aphasique, certifiait l'infortune.

Même si loin du front, la nuit fut une alerte. On constituait des compagnies de marche; les faisceaux déjà formés dans la rue, elles se disposaient à remonter vers les lignes : la situation devenait donc bien tragique pour qu'on ramassât ainsi les débris. Douaumont était pris. Le bruit en était venu et aussi que c'étaient de féroces Bulgares qui avaient donné l'assaut. Cette fable nous fit le même effet qu'à une troupe allemande l'annonce d'une attaque sénégalaise.

Heureusement l'ordre revint, et dès le 26 on nous fit retirer par des routes connues vers Souilly et vers le Barrois. Dans tous les villages, les paysans nous reconnaissaient, venaient s'enquérir en geignant du cousin Marchal, du neveu Vignon, de l'oncle Tinette. Voir partir le 165e, et un 165e où si peu répondaient à l'appel, c'était le coup de grâce pour ces évacués. Et nous, tout en gagnant l'arrière, nous sentions que la R. F. V. était morte, et que nous ne serions plus que des soldats quelconques, un régiment à numéro inconnu. L'impression du désastre, d'ailleurs excessive, recouvrait celle de l'expatriation.

Ajouterai-je comment finit la C. M. B. 2 et toutes ses congénères? Elle avait réintégré son régiment d'origine, et reconstituée au grand repos, elle en suivait la destinée paisible. Deux mois après, dans un cantonnement idyllique de la Haute-Saône, elle se trouva encore orpheline. Le 165e disparut pendant la nuit, s'embarqua pour les Flandres, sans s'occuper d'elle! Pendant deux jours, elle ne sut plus ni où toucher des vivres, ni où solliciter des ordres. Puis arriva l'ordre de la verser corps et biens dans un régiment voisin, à titre de C. M. de bataillon. Elle perdit son orgueil aristocratique, sa qualité d'embusquée, les souvenirs de sa gloire piteuse. Elle revint à Verdun, un an plus tard, tenir le secteur d'Eix-Abaucourt où justement elle avait été formée. Mais elle ne portait plus ses écussons jonquille et la ville trahie ne nous reconnut pas.

ANDRÉ THÉRIVE

AVANT-HIER[1]

XVI

Quand ils s'éveillèrent le lendemain, le soleil donnait dans l'étrange petite fenêtre, après la nuit pluvieuse. La chambre était petite et antipathique avec un plafond bas qui semblait presque leur tomber sur la tête, et l'odeur des chiens mouillés empuantissait l'air. Leurs objets familiers, hors de leur cadre habituel, leurs habits, leurs chaussures, les tableaux gisaient épars comme des épaves rejetées par un naufrage. Et les livres, empilés les uns sur les autres séchaient devant les cendres refroidies de la cheminée.

Hannah sentait encore la pluie sur ses cheveux et les boucles de Martin sombres et humides, rejetées en arrière, laissaient voir son beau front. Les chiens n'en finissaient pas de lécher leurs queues et leurs pattes pour les remettre en état après toutes les allées et venues du déménagement du château dans la terrible humidité de la nuit. Les trois heures que cela avait pris avaient complètement éculé les chaussures d'Hannah qui prenaient l'eau et les beaux souliers jaunes que Martin avaient eus à Londres étaient devenus noirs sous la pluie. Elle décida de faire un grand feu dans la cheminée pour sécher tout et, se glissant hors du lit, elle courut à la cheminée. Le plancher, si propre lorsqu'ils étaient entrés, était maintenant tout souillé par la pluie et la boue qu'ils avaient apportées avec eux et une quantité d'aiguilles de pin étaient éparpillées

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février.

au milieu de la chambre là où le patron de l'hôtel, tiré de son sommeil, avait traîné des branches de pin pour allumer du feu la nuit précédente.

Il n'y avait pas de bonne dans cet hôtel et c'était le patron et sa femme qui faisaient la cuisine et assuraient le service. Hannah traversa le corridor pour aller dans le grenier où on lui avait montré le tas de branches de pin qui servirait à les réchauffer. Quand elle se pencha en chemise de nuit pour les ramasser, elle sentit un flot de force vive dans ses bras et ses poumons s'emplirent de l'odeur du bois. Elle était si pénétrante que la sève semblait vivre encore et quand elle sortit chargée des grands branchages, ils s'accrochèrent aux chambranles des portes et aux chaises de la chambre, comme des êtres humains qui cherchent à se cramponner à la vie. Elle jeta leurs membres lourds dans la cheminée qui était à elle seule aussi grande qu'une autre chambre et quand elle y mit une allumette enflammée, le feu partit comme une fusee. Elle resta à regarder la flamme qui ronflait et remplissait tout un côté du mur, secouant la poussière de ses mains, et se disant que ce bois avait dû sécher longtemps dans le grenier ensoleillé.

Martin, appuyé sur l'oreiller, ne disait rien; il regardait le feu frénétique qui jetait de furieuses lueurs sur les murs et sur le plafond et embrasait la glace comme un coucher de soleil. « Voici ce qui sera notre chambre pendant quelque temps », pensait Hannah, et elle se mit en devoir de ranger leurs affaires. Les chiens se ranimèrent et se mirent à ramper tout près de la flamme et s'installèrent là, mais avec méfiance et tout prêts à bondir en arrière si une brindille éclatait. Le feu remplissait la cheminée comme un merveilleux torrent de flammes et Martin étendit la main vers lui comme pour faire fondre son silence et pour réchauffer les mots sur ses lèvres.

Elle vit qu'il redevenait lui-même et qu'il lui souriait pendant qu'elle allait et venait dans la chambre, dans la lumière du soleil et du feu, et c'était comme aux premiers jours de leur vie commune.

— Je suis content que nous soyons sortis de ce château, — dit-il. — Il était sombre comme une tombe. Ses yeux étaient

francs et sincères et quand elle pensa à Ève son cœur lui fit mal dans sa poitrine.

« A nous deux, nous en ferions un lâche. Mais quand je déciderai de partir, pensait-elle, ce sera sans arrière-pensée, que vous reveniez ou que vous ne reveniez pas. J'aurai ma vie à moi ou je n'aurai rien du tout. Je m'armerai d'orgueil jusqu'aux dents et je travaillerai jusqu'à ce que je tombe raide dans mon lit le soir. Je me rappellerai comment il faisait, lui, et je ne me laisserai pas détruire par l'indécision. »

« Tu vas sortir de sa vie aussi vite que possible dans son intérêt, se disait-elle, mais Ève ne s'accommodera jamais de cet endroit, je t'en réponds, car le cabinet n'est guère qu'un trou dans le parquet et je ne la vois pas non plus grimper les escaliers ni prendre ses repas au bistrot. Mais je ne veux pas de l'homme qu'Ève a fait de lui, pensait-elle, je vais partir d'une minute à l'autre, mais je vous aurai tel que vous étiez. »

Hannah leva les yeux des livres et des lettres qu'elle était en train de faire sécher et aperçut la tête de Martin aussi belle qu'une fleur sur l'oreiller. « Attendez une seconde, je vais descendre vous chercher du café, mon chéri », dit-elle et elle boutonna sa robe de chambre et descendit l'escalier en courant.

Le vin rouge de l'endroit était si jeune qu'il les rendit malades le premier jour et Hannah descendit pour dîner, fatiguée, souffrante, ayant oublié ses boucles d'oreilles dans sa chambre et ayant l'impression que les lobes de ses oreilles devaient paraître lourds et déshabillés. Elle s'assit en regardant Martin et en se reprochant d'avoir été trop malade pour penser à lui et les genoux de Martin touchaient les siens sous la table. Le café était tout rempli d'hommes qui jouaient à ce jeu italien qui consiste à jeter rapidement les doigts en avant en criant des chiffres. Ils revenaient des champs ou de leur travail le soir et venaient prendre un verre en lisant leurs journaux sur la table. Martin et Hannah venaient causer avec eux, Martin secouant sa cigarette et acquiesçant de la tête quand il les avait compris ou se tournant vers Hannah pour qu'elle lui traduisît ce qu'ils disaient. Martin était prodigieusement intéressé par l'intensité de leurs physionomies et de leurs propos, mais Hannah se désintéressait de leurs conver-

sations. Car elle en avait assez des discours et maintenant, quand elle disait quelque chose, c'était pour qu'on agît. Elle sortit de la salle de café et entra dans la cuisine où le patron était en train d'ouvrir des truites pour les vider, elle exprima le désir de les faire cuire elle-même pour le dîner. Il fut ravi de lui montrer quelle quantité de beurre il fallait mettre dans la poêlec et omment il s'y prenait pour peler les zestes des citrons qui tombaient comme des croissants de lune au milieu des poissons raidis. Il lui expliqua que c'était le citron frit en même temps que les truites qui leur donnait du ton. Hannah essaya de les enrouler avec des cure-dents pour en faire des « truites en colère », mais le patron lui dit que ce n'était pas du tout comme ça qu'on s'y prenait.

Il lui recommanda de ne pas toucher aux oignons à cause de l'odeur et parce que ça tache les doigts, mais justement elle aimait faire ça, les couper en quartiers et essuyer les larmes que ça lui faisait venir aux yeux. Il frotta la peau fine des pommes de terre avec un torchon rugueux et les jeta sur le feu et des éclaboussures d'huile bouillante les firent se sauver tous les deux loin du fourneau.

Puis le patron se mit à entretenir Hannah d'une maladie qui vous tenait comme ça dans les poumons. Il lui fit un dessin sur le bout de la table de cuisine pour lui expliquer ce que c'était qu'un poumon et comment le mal s'y répandait comme un marécage en marche. L'idée qu'il se faisait d'un poumon avait la forme d'un jambon et il se figurait que c'était comme de la viande épaisse et que le mal rongeait la viande autour de l'os. La partie intacte du poumon était représentée par de la farine et les pelures d'oignon brunes figuraient le mal qui s'attaque à la chair.

Il fit un très joli schéma, sur le bout de la table, puis il dit :

— Votre mari est bien malade, — comme si c'était cela qu'il voulait dire depuis le début.

— Oh non! — dit Hannah en souriant, parce que maintenant, elle pouvait lui expliquer ce qui en était. — Il y a dix ans, oui, peut-être, au moment de sa première attaque il a été très malade. Il avait de continuelles ruptures de vaisseaux sanguins, mais maintenant, il est complètement guéri et il a dépassé ce stade.

Le patron secoua la tête en la regardant.

— Mais oui, — affirma Hannah tranquillement, — vous savez il y a une certaine période de la maladie et quand on ne part pas à ce moment-là on en réchappe pour toujours. Maintenant il mourrait peut-être de n'importe quoi d'autre : un accident d'auto ou quoi que ce soit.

Elle revint vers la table et entreprit de lui prouver comment au bout d'un certain temps le poumon se referme de lui-même. Elle poussait la farine avec une cuiller en disant :

— Vous voyez le mal est enfermé ici maintenant et il ne peut plus en sortir.

— Il en sort, — dit-il, — je le sais bien. J'ai vu des gens qui l'avaient.

Hannah était assise sur le bord de la table et elle ramassa un autre oignon et le trancha de part en part.

— Oh non, — dit-elle, — ce n'est pas la même chose.

Mais le patron la regardait en secouant la tête.

— Un peu plus tard, au moment de la saison, — dit-il, — il n'y aura pas une chambre libre dans l'hôtel. Peut-être feriez-vous mieux, vous et votre mari, de chercher tout de suite quelque chose d'autre.

Hannah jeta le couteau et retourna dans le bistrot. Quelle mine avait donc Martin, pensait-elle avec irritation, pour qu'un autre homme pût deviner cela en lui? Lorsqu'elle entra il était toujours là au milieu des autres hommes et quand il entendit ses pas il leva rapidement les yeux et la regarda traverser la salle. Elle le regarda froidement, comme un étranger et son visage lui sembla pâle et délicat, non comme une fleur qui se fane, mais comme une plante vigoureuse, elle en était sûre. Le patron l'avait remplie de méfiance et elle dévisagea Martin d'un œil froid et hautain.

Auprès de lui, il y avait un ouvrier, coiffé d'un large chapeau noir, qui buvait du vin rouge à même la bouteille en chantonnant et quand Hannah s'approcha de Martin, elle entendit l'ouvrier déclarer qu'il avait une belle femme.

— Vous avez une belle femme, — lui disait-il, et il désignait du doigt sa propre bouteille comme pour inviter Martin à boire avec lui. Martin fut tout joyeux de ce geste, aussi prit-

il aussitôt son verre vide et le tendit-il à l'ouvrier. Il regarda Hannah d'un air ravi, son visage rayonnait et il dit :

— Regardez, c'est bien la première fois qu'un Français m'a offert quelque chose. Et puis, il vous a admirée...

Hannah regarda Martin avec amertume en se demandant comment on pouvait bien lui trouver l'air malade. Ses yeux, en tout cas, n'étaient pas ceux d'un malade, ni la façon qu'il avait d'arrondir ses lèvres en parlant. Il était là, tendant son verre vide à l'ouvrier, mais ce n'était pas du tout cela qu'avait voulu dire le Français. Sa propre bouteille était vide et il avait voulu inciter Martin, par un compliment, à lui en payer une autre. Mais Martin était si généreux qu'il resta un instant avant de pouvoir y croire et ce ne fut que lorsque l'ouvrier repoussa sa bouteille avec humeur sur la table qu'il se rendit compte de la réalité.

Quand Hannah fut assise, il commanda une autre bouteille de vin pour l'ouvrier et lui dit : « Maintenant laissez-nous tranquilles. »

Il dévisageait l'ouvrier et lui parlait anglais en se pinçant le nez entre les doigts comme si son odeur le gênait.

— Bois ça et fiche-nous la paix, idiot, — dit Martin.

Mais Hannah vit bien qu'il s'était refermé sur lui-même et qu'il avait de la peine à manger en présence de cet homme, parce qu'il se sentait humilié et déçu d'avoir compris que l'ouvrier voulait lui payer un verre quand il n'en était rien.

— Voyons, Martin, — dit Hannah, — il faut que vous mangiez.

— Oui, — répondit-il, — il faut que je mange.

Mais il n'en avait pas le courage et au bout d'un instant il se leva et sortit. Il sortit et resta dans le soir qui tombait sur le jardin et quand Hannah l'eut rejoint, il regardait les chèvres qui descendaient en caracolant des collines pour aller boire à la fontaine. Elles descendaient en courant sur leurs petits sabots durs et Martin prit du sucre dans sa poche et leur donna à manger dans sa main et il leur tirait la barbe en les interrogeant.

— Y croyez-vous, dites, à l'amour? — disait-il et elles se mirent à ricaner entre elles comme des vieillards en clignant leurs yeux jaunes.

XVII

« Chaque fois que je frappe à ma machine à écrire, disait Duke la figure enluminée de whisky, ça me rapporte un cocktail au Majestic. »

Il était là, bien campé sur le plancher de sa salle à manger, au-dessus de leurs têtes, les poutres solides et sombres du plafond, et, sur la table, son service à whisky miroitant à la lueur des bougies. Quand il souriait, on voyait le morceau de dent qui manquait au beau milieu de sa bouche, exactement comme l'avait dépeint lady Vanta.

« Encore un verre de whisky, avant de nous mettre à table. Une seule ligne de ma machine, dit-il en remplissant de glace leurs verres, m'en rapporte une bouteille. » En boitillant de son déhanchement de matelot il retourna vers son siège et s'assit. « Je sais ce que c'est, dit-il, en croisant les jambes, la plus courte par-dessus, que d'être un jeune écrivain qui essaye de faire son chemin. J'écrivais déjà à bord pendant mon service ou à la maison, en perm. Si j'ai un conseil à donner au premier pauvre type que ça démange, c'est d'écrire; et que le diable emporte les théories sur la façon d'écrire! Si quelqu'un arrive à me prouver qu'une théorie à elle seule a jamais suffi à écrire un roman, je lui paierai tout ce qu'il voudra. »

Martin sirotait son whisky de l'autre côté de la table, semblant n'avoir plus que la peau et les os en face de cet homme rubicond et bien en chair.

— Et pourquoi essayer d'en faire accroire à ce sujet? — dit Duke de sa voix sonore d'Anglais qui résonnait jusqu'au plafond. — Chaque homme désire identiquement la même chose, que ce soit John Doe ou l'épicier du coin, ou tout simplement vous ou moi. Tous les pauvres bougres du monde désirent avoir une maison bâtie à leur goût, une auto qui tient bien la route, et assez d'argent pour boire et manger à leur convenance. » Il se pencha en avant, le verre à la main, l'air cordial et donna une tape sur les genoux de Martin. — « J'ai toujours souhaité de réussir, dit-il, et vous aussi vous souhaitez identiquement la même chose. Mais comment comptez-vous

y arriver? dit Duke la bouche fendue d'un gros rire. En faisant de la littérature! Et de la poésie pour comble! »

Son souffle puissant, sa vitalité avaient comme effacé les couleurs des joues de Martin qui posait à ce moment son verre sur la table bien encaustiquée et s'éclaircissait la gorge comme pour prendre la parole.

Mais ce fut Duke qui la prit. « Il y a dix ans, dit-il, moi aussi j'avais des idées, je dois bien l'avouer. Mais ce n'est pas avec une idée qu'on fait tenir quatre murs autour de soi et qu'on maintient un toit sur sa tête. Prenez cette maison par exemple, dit-il et il rejeta sa lourde tête en arrière pour examiner les poutres du plafond, croiriez-vous qu'elle a été entièrement faite avec des mots, avec des phrases enchaînées les unes aux autres, croiriez-vous que chaque pierre, chaque morceau de charpente, n'a été qu'une creuse imagination poétique employée à de meilleures fins? »

Les yeux ardents et sombres de Martin se posèrent sur les meubles, sur les tables provençales, les bahuts et les chaises de la salle au plafond bas. Quand son regard revint vers le visage de Duke, il s'éclaircit la gorge à nouveau comme pour répondre, mais la voix de Duke le devança.

« J'ai suivi votre revue, dit-il aimablement, mais écoutez-moi, ça ne pourra pas aller si vous faites de la littérature une mission. Mon Dieu, où est-ce que ça vous mène? C'est comme si on partait à l'aventure avec un pagne et des sandales! Écrire n'est pas le rôle des fanatiques. Nous n'avons pas de place. Tenez, prenons Van, par exemple. Prenons lady Vanta. Elle a écrit un assez bon livre dans son genre, mais le passage principal était basé sur l'inceste. L'inceste! répéta-t-il. » Il allongea le doigt vers Martin. « Enlevez-moi ça », lui ai-je dit sans mâcher mes mots. « Enlevez ça et je ferai prendre votre livre. Elle entama une petite discussion, l'art vis-à-vis de la postérité, et ceci et cela. Maintenant, écoutez, Van, lui dis-je. Qui, au nom des sacrées convenances, lit à l'heure actuelle les à côtés de la littérature d'autrefois? Suivez donc les grands chemins tracés de la littérature et vous serez sûre de ne pas vous tromper. Observez les gens qui vous entourent, regardez ce qu'ils ont dans le ventre. Ne vous laissez pas entraîner par cette petite tendance personnelle

que vous avez pour la complication. Une chose comme l'inceste, dit-il avec mépris, qui est-ce qui s'intéressera une seconde à l'inceste sauf quelques rares pervertis, que ce soit actuellement ou dans cent ans d'ici? »

« Non, lui ai-je dit, enlevez ça. Au bout d'un certain temps elle finit par être de mon avis. Et je lui ai fait prendre son bouquin. Je vous jure que je ne sais pas où vous voulez en venir, vous les jeunes, dit-il en tournant le reste de son whisky au fond de son verre. Je vous le jure. Mais ce que j'entends par écrire, c'est quelque chose d'absolument différent, ce qui ne veut pas dire que je n'ai jamais pris la peine autrefois de lire aussi des radicaux comme Wells et Shaw quand j'avais votre âge. »

Hannah l'écoutait paisiblement, les chiens à ses pieds. Ils levaient leurs têtes noires et regardaient avec intérêt la cage de bois posée sur une desserte où étaient emprisonnés deux maigres petits ouistitis. Les deux petites bêtes accroupies dans un coin cherchaient à se réchauffer l'une l'autre, frottant sans arrêt leurs mains décharnées et bleues et jetant vers l'extérieur des regards perçants de méchanceté humaine.

— Mais la poésie, — s'exclamait Duke avec mépris. — Mon cher ami, la poésie!

— Mais la poésie, — dit Martin d'un ton naturel, comme si ses paroles allaient au moins éclairer tout le problème pour Duke; eh bien! il y a la poésie quand commence la recherche de la vraie littérature.

— Quoi, quoi, — cria Duke, car la voix de Martin était si douce et si étrange que Duke ne pouvait faire l'effort de l'écouter. — « Quoi? » beugla-t-il, puis il étendit le bras vers les rayons de livres qui étaient derrière sa chaise.

— Voilà « une partie » de mes romans et de mes nouvelles, — dit-il. — J'en ai écrit davantage. Je ne sais pas ce que vous voulez dire quand vous parlez de la recherche de la vraie littérature. Mais ce que je sais, c'est que si un homme n'a rien à écrire, eh bien! qu'il fasse autre chose. Car j'ai remarqué une chose dans la vie. — Et ici, Duke se pencha confidentiellement en avant et plissa ses yeux bleu ciel : Quand un homme est un bon écrivain, il est aussi un bon soldat, un bon nageur, un bon danseur. Est-ce que vous vous figurez que

j'ai permis à ce boitillement qui me vient de la guerre de ralentir mon activité ou de fausser mon point de vue sur la vie? Voyons donc, je marche plus en une journée qu'un homme valide en dix, et en dehors de cela, j'écris mes bouquins. »

— Tenez, prenons Dickens, — dit-il, et il se pencha en arrière étalant sa main sur son genou. — Voilà un exemple frappant. C'était un écrivain, nous sommes tous d'accord là-dessus, je suppose, et il était aussi éditeur. Et il savait jouer des pipeaux, pousser une wagonnette, parler sur une estrade. Il avait quelque chose à « dire ».

— Il y a eu un jour quelque chose à dire à propos d'Edgar Allan Poë, — dit Martin. — Il a parlé de lui comme d'une créature déchue, un raté dans la misère « pour lequel j'ai toujours fait preuve d'indulgence et d'extrême bonté »... Ici, brusquement, Martin éclata de rire.

« Le froid que jettent cette indulgence et cette bonté, est-ce que ça ne fait pas frissonner jusqu'aux moelles? » dit-il en fermant son veston. « Tenez, ajouta-t-il, les voilà derrière vous dans cette cage de bois, Poe et sa Virginia qui se tiennent les mains pour essayer de se réchauffer. »

Le spectacle pitoyable des deux petits ouistitis avait achevé de faire perdre toute patience à Hannah, elle bondit de son siège et fit quelques pas dans la pièce.

« Quant à la littérature, disait Martin de sa place, ce n'est pas une question de vocabulaire. La littérature est un goût et si vous pouvez communiquer ce goût à quelqu'un d'autre, alors vous êtes écrivain. »

Phyllis suivit Hannah vers la cage des singes, et là, elle la prit par la taille.

— C'est si rare, — lui dit-elle à voix basse, — que Duke ait l'occasion de parler boutique. Et il adore ça. Regardez donc la mine réjouie de nos deux hommes!...

— Prenez Walpole, — s'écriait Duke, — mais Hannah ne s'intéressait plus qu'aux frêles silhouettes des deux petits ouistitis qui regardaient tristement à travers les barreaux.

— Ils ne peuvent pas s'habituer au climat, — disait Phyllis, à Hannah. Elle leur avait confectionné un matelas de ouate sur lequel elle avait posé de petites couvertures de laine pour qu'ils réchauffent leurs os tremblants. Elle avança dans la

cage sa grande main pleine de taches de rousseur et les attrapa l'un après l'autre afin de mettre leurs corps fragiles sur la couche de coton. Ils se mirent alors à siffler de rage en essayant de se lever mais elle les maintint par leurs maigres cuisses.

« Reposez-vous maintenant, dormez un peu, leur dit-elle. Couvrez-vous et soyez sages, voyons. »

Mais bien qu'elle les forçât à s'étendre, ils se redressaient aussitôt dans leur petit lit, dévisageant les deux femmes et remontant la couverture sous leur menton noir et tremblant. Ils étaient tout crispés, tordant leurs lèvres minces et leurs yeux luisaient dans leurs petits visages bleus.

— Avec quoi les nourrissez-vous? — dit Hannah qui entendait la conversation de Duke derrière elle.

— Oh, je m'intéresse au merveilleux, — disait-il. — Je donne dans le merveilleux quand il le faut, de temps à autre. Et j'ai un faible pourle langage, si c'est là ce que vous voulez vous autres. J'ai écrit l'autre jour une petite histoire dans laquelle j'ai introduit trois dialectes différents.

— Des bananes, — dit Phyllis à mi-voix en réponse à la question d'Hannah, mais comme la voix de Duke venait de s'arrêter à cet instant, le mot résonna distinctement à travers la pièce. Duke et Phyllis échangèrent un regard rapide et se mirent à rire comme si quelque subtile complicité les unissait.

Martin ouvrit la bouche pour parler, mais une pendule se mit à sonner dans une autre pièce et Phyllis leva la tête pour écouter. « C'est Chuzzlewit, dit-elle avec tendresse. Dans une minute vous allez entendre Barnabé Rudge. »

— Attendez une petite seconde avant de parler, — dit Duke avec vivacité en s'adressant à Martin. Il fixa ses yeux bleus sur le visage sévère de Martin. « Nous avons huit pendules dans la maison, dit-il. C'est une idée assez amusante. Elles marchent toutes à une heure légèrement différente à environ une minute les unes des autres. Quatre d'entre elles symbolisent des personnages de Dickens, la cinquième, c'est Ellen Terry. Entendez-vous ce murmure argentin? dit-il, et à ce moment les sonneries différentes se succédaient dans toutes les pièces de la maison. — C'est Ellen qui se prépare à sonner. »

Il tendait l'oreille pendant que, dans le coin de la salle à manger, l'horloge peinte frappait huit coups, puis avant l'expiration du dernier coup il tourna la tête dans la direction de l'escalier, guettant la sonnerie suivante qui allait tinter au premier étage.

— Voici Benvenuto, — dit-il en prêtant l'oreille avec une paisible satisfaction. — Vous savez, Cellini.

Puis Phyllis déclama à voix basse :

— Et maintenant, notre héros, Garibaldi!

Et tous restèrent en silence autour de la table cependant que s'accomplissait l'inexorable sentence des heures.

— Et voici la dernière, Guillaume Tell! — dit Duke en riant sous cape de sa propre plaisanterie, car Telle est l'heure, nous dit-elle, irrémissiblement. Chaque coup de l'horloge est comme la fameuse flèche qui touche le but.

Du fond de la pièce, à travers la lueur des bougies, Phyllis lui marqua son approbation d'un rapide mouvement de tête, en même temps que retentissaient les derniers coups de huit heures et aussitôt Duke bondit et rapprocha sa chaise de la table servie.

« Maintenant venez vous asseoir, Martin, — dit-il avec autorité. — Martin, n'est-ce pas? Ça simplifie les choses, vous ne trouvez pas? Et moi, vous savez, je m'appelle Duke de mon prénom. Les cérémonies, asseyons-nous dessus. Et Hannah ici, à ma droite. » Il se mit à table en disant : « Mon Dieu, quand j'avais votre âge, Martin, j'étais marié, mon premier mariage, et j'avais trois rejetons qui poussaient, ça suffit à maintenir un homme sur la terre, je vous en réponds. Moi aussi j'avais des idées à l'infini sur la façon dont il faudrait écrire, mais je n'ai jamais eu le temps de les réaliser. J'étais trop occupé à « écrire ». Et à présent, quand une de mes nouvelles paraît en Amérique, eh bien! je change un peu l'action et le nom des personnages, et cette nouvelle, exactement la même, fait sensation dans un périodique à Londres. »

Martin, une serviette de dentelle posée sur les genoux, leva la tête et cessa de manger son pamplemousse. Il avait les yeux ivres de whisky. Il posa sa cuillère et fit un grand sourire à l'Anglais.

« Alors j'ai demandé à Ezechiel pourquoi il se nourrissait

de fiente, et pourquoi il restait couché si longtemps sur le côté droit puis sur le côté gauche », dit doucement Martin et sa voix musicale irritait tellement Duke que de la main il se fit un cornet autour de l'oreille comme s'il lui était impossible d'entendre.

— Quoi, — dit-il, — quoi?

Et Martin poursuivit : « Et il me répondit que son seul désir était d'aider les autres hommes à acquérir un sens de l'infini. » Voici ce que mettent en pratique les tribus de l'Amérique du Nord, et est-il honnête celui qui résiste à son génie ou à sa conscience dans l'intérêt de son bien-être ou de son plaisir?

— Voilà une interprétation moderne de la chose, — dit Duke en ricanant.

— Alors votre William Blake avait un tour d'esprit moderne, — répliqua Martin en se remettant à manger.

— Que j'aie été un esprit fort ou non, moi aussi je pensais comme vous autrefois, — dit Duke avec vivacité. — Vous verrez, jeune homme. Vous changerez votre fusil d'épaule quand vous aurez quarante et quelques!

Martin avala une gorgée de vin clair et jeta un regard autour de la table.

— Alors, vous savez, je crois que j'aimerais mieux mourir jeune, — répondit-il.

Mais à cette évocation de la mort, Phyllis agita ses boucles blondes. Même à cette lumière imprécise on pouvait voir ses mèches grisonnantes.

— Si nous parlions d'autre chose, — s'écria-t-elle — maintenant que vous avez dit ce que vous aviez à dire vous, les hommes. Au moins, pour les femmes, il y a l'éternel sujet des robes ou de l'amour, dit-elle en riant.

Et, tirant parti de l'expression ingénue des visages d'Hannah et de Martin, elle demanda à brûle-pourpoint : « Dites-nous Martin, avez-vous été amoureux d'Hannah dès le premier coup d'œil? »

Hannah vit Martin pâlir de colère de ce que cette femme eût l'audace de pénétrer ainsi dans leur vie intime. Il posa silencieusement sa fourchette et se tourna vers Duke à sa droite.

— Si c'est là un sujet qui intéresse les femmes, je le trouve, quant à moi, bien ennuyeux pour les hommes.

Duke éclata de rire en se tapant sur la cuisse et se tournant vers Hannah il lui dit :

— Eh bien! Hannah, dites-nous alors ce que c'est d'être mariée à un poète qui refuse de parler d'amour.

Hannah se sentit rougir et la timidité l'empêcha de répondre. Autour d'elle elle voyait leurs visages qui l'observaient tous les trois, comme des ennemis : les yeux noirs de Martin qui luisaient dans le halo des bougies et la langue de Duke qui pendait entre ses mâchoires comme celle d'un chien de chasse, et Phyllis de l'autre côté, avide de l'entendre répondre, pour qu'on en ait fini et qu'on puisse enfin aborder le chapitre palpitant de sa propre histoire.

Hannah restait sans rien dire, soutenant le regard insolent de Duke. Et elle pensait : « Savez-vous de quoi Martin est capable? Savez-vous qu'il saurait vous donner une joie de vivre plus intense que ne le ferait toute la beauté du monde et celui qui est capable de donner cela est comme la grande lumière du jour illuminant votre jeunesse. Si, assis auprès de cet homme, vous le jugez étrange dans sa façon de s'habiller ou de s'exprimer, c'est peut-être parce que vous n'attendez rien d'autre dans la vie que le contact de ceux qui vous ressemblent afin de ne jamais découvrir que votre esprit est une piètre chose, que votre art est vide et que vos paroles tombent aussi lourdement que des pierres dans le cœur de l'homme qui vous écoute. »

Les yeux luisants de Duke la regardaient avec mépris. Ah oui, disaient ces yeux. Ah, je vois, vous êtes amoureuse!

Ils avaient une très nette opinion d'eux-mêmes, ces deux-là. Ils voyaient si nettement leur propre aspect et leurs activités se profiler sur l'écran aérien de la vie et des événements, que peu importait que leur vision fût juste ou non. Ils se voyaient comme deux êtres nobles et maîtres d'eux-mêmes vivant dans la sérénité du travail créateur et cela les gratifiait d'un lourd pouvoir d'aveuglement et de prétention.

— Maintenant, dites-moi, Hannah, — dit Martin lorsqu'ils eurent pris congé et qu'ils furent sortis dans l'obscurité, —maintenant dites-moi : si Duke est un écrivain, alors qu'est-ce que je suis? Et si je suis un poète, alors qu'est Duke? Et

si Duke existe réellement, alors qu'est-ce que je suis après tout?

Il alluma les phares de l'auto et elle le vit se découper dans le clair jet de lumière. Elle attendait là, silencieuse, pendant qu'il se penchait pour regarder dans le verre éblouissant, inclinant son corps mince qui faisait ombre chinoise sur le flot doré. Mais bien qu'elle le vît si nettement, ce qu'il était et ce qu'elle était en elle-même lui semblait obscur, caché et comme recouvert d'un voile. Sa propre personnalité lui était inconnue, mais quand elle s'imaginait loin de lui, dans une autre ville, elle avait d'elle-même une image très nette comme si elle vivait la vie d'une autre femme, orgueilleuse, sûre d'elle-même, grande et mince, les cheveux courts, du rouge aux lèvres, vivant seule et travaillant, avec une secrète fierté de son propre pouvoir.

Elle serrait les bras contre sa poitrine avec une secrète satisfaction, attendant que Martin mît l'auto en marche pour les ramener à la Moure. « A la fin je deviendrai tout ce que je n'ai jamais été. J'aurai une dure cuirasse », pensait-elle, et elle savourait son orgueil comme un fruit délicieux sur sa langue.

Au bout d'un instant, Martin eut fini d'arranger les phares et il revint vers elle en disant :

— A quoi pensiez-vous pendant ce temps-là, Hannah? — Il était inquiet parce qu'elle ne lui avait pas répondu tout à l'heure dans l'obscurité.

— Je pensais que j'allais devenir une femme de marbre à jamais, — répondit-elle.

Elle continuait à serrer ses bras autour d'elle, comme pour s'isoler et se protéger et Martin tourna la tête vers la route invisible.

— Je n'ai jamais été une femme énergique, parce que je n'ai jamais été livrée à moi-même, — dit-elle. — Maintenant je vivrai seule. Je sais très bien que rien ne pourra plus jamais me briser en mille miettes.

— Vous ne pourrez pas changer votre nature — dit Martin amèrement.

Il tiraillait ses gants et ne pouvait pas supporter son attitude.

— Vous êtes tendre et douce, — reprit-il, — et vous vous

laisserez toujours attendrir comme je ne sais quoi par l'un ou par l'autre. Qu'est-ce que vous comptez faire de vous-même? Vous feriez mieux de ne pas essayer de trouver du travail. Vous feriez mieux de retourner avec Dilly, pauvre garçon, et de le rendre heureux.

Avant qu'elle eût conscience d'avoir levé la main, elle avait frappé Martin brutalement en pleine figure. Il leva le bras avec stupeur et recula de quelques pas en se frottant la joue.

— Ce que vous m'avez donné, — cria-t-elle, — je veux le garder à moi seule, même si je dois vous l'arracher de force! Ce n'est pas l'amour, c'est quelque chose qu'un Duke et une Phyllis ne peuvent pas atteindre. C'est quelque chose de mieux que ça. Et quand je partirai je l'emporterai avec moi tout entier. C'est quelque chose que vous ne pouvez pas détruire et Ève ne peut pas le briser en deux.

Elle entendit ses propres éclats de voix étranges et menaçants et, pour les fuir, elle tourna le dos et se mit à courir sur la route. La main qui avait frappé Martin pendait, honteuse à son côté et les mots qu'elle avait proférés lui semblaient maintenant vides de sens. Avant même que les phares de l'auto de Martin se fussent tournés dans sa direction, elle sentit ses genoux se dérober et des larmes de faiblesse jaillirent sur son visage.

XVIII

Le lendemain matin, alors que le soleil venait de faire son apparition dans la chambre, Martin se dressa sur son lit et attrapa la cuvette qui était à la portée de sa main sur la table auprès de lui.

— Levez-vous, — dit-il, les dents serrées, — je vais avoir un vomissement de sang.

Sa voix ne trahissait aucune crainte et il restait tranquille, attendant pendant qu'Hannah se glissait hors du lit et posait les pieds sur le parquet. Puis cette chose qui était en lui, lui monta à la gorge et le saisit là, s'agrippant à son souffle et le secouant comme une loque. A la place de sa voix étouffée

retentissaient les aboiements fous d'un renard poursuivi et presque mourant. Hannah restait devant lui, se tordant les mains, écoutant l'aboiement de terreur et d'agonie de la bête traquée qui s'enfuyait à travers les bois retentissants, pour ressortir affolée dans la plaine brûlante et blanche. Elle se représentait ses petits yeux angoissés et sa langue haletante, relevée entre ses mâchoires et brûlante comme du feu. Mais de Martin elle ne voyait plus que l'angoisse et le bruit de cette chose qui l'écorchait vif.

Puis, délivré, le renard s'échappa en coulant de la bouche de Martin en un flot d'une merveilleuse pureté. Un torrent de sang débordait de ses lèvres, à pleines gorgées, étanchant sa soif à larges traits pourpres. « Assez, assez, maintenant », pensait-elle tremblante. La cuvette était pleine et elle se disait qu'elle devait la lui prendre des mains et l'emporter. « Il a bu tout son saoul, il en a eu assez, maintenant il a fini pensait-elle à demi folle. Si je la lui enlève des mains il va s'appuyer sur l'oreiller et s'endormir. Faites qu'il ait fini, faites que ce soit fini, disait-elle en elle-même. Mais le flot coulait toujours de sa bouche, coulait en hoquetant et en bouillonnant, aussi doux que d'une gorge rieuse. Et tout à coup les lèvres de Martin se relevèrent comme un arc tendu et il se mit à sourire.

« Allez vite me chercher la bouteille brune », dit-il de sa voix douce et calme. Et il sembla à Hannah que ses paroles arrêtaient la marée montante.

Elle courut à l'armoire et prit la bouteille sur la planche et la garda à la main pendant qu'il s'essuyait les lèvres.

« Versez-en un peu dans un verre, murmura-t-il, et emportez ça. »

Lentement, avec précaution, il s'allongea sur l'oreilller et aspira le liquide brun entre ses lèvres rouges. Une étrange pâleur avait embelli ses traits et ses yeux étaient fiers et courageux. Il était étendu là, doux et paisible, et un sourire de tendresse éclairait ses yeux.

« Savez-vous où sont les aiguilles? dit-il. Il ne faut pas que je parle beaucoup en ce moment. Sortez les aiguilles et faites-les bouillir sur la lampe. »

Maintenant que c'était venu, un soulagement miraculeux

se répandait sur son visage et il reposait, paisible. La malédiction ne le hantait plus, la menace s'était dissipée d'elle-même et ne viendrait plus souffler l'effroi à son oreille. Il reposait tranquille et regardait le soleil s'avancer lentement à travers la chambre et inonder la glace.

« Apportez-les-moi, murmura-t-il sans tourner la tête. Mettez-les ici, près de moi et je vous montrerai comment on les remplit. »

Il leva le main presque sans bouger et saisit fermement le tube de verre entre le pouce et l'index. D'une lente et longue pression il fit monter le liquide transparent du col de la capsule brisée dans le centre de l'aiguille. Puis il la tendit à Hannah.

« Nettoyez-moi le bras ici, avec de l'éther », dit-il.

« De l'éther », pensa Hannah, et elle s'empressa à travers la chambre ensoleillée. Éther, éther, la forte odeur des fleurs pourries enfermée dans une bouteille au violent arôme. Quand elle ouvrit la bouteille elle vit comme une bouffée d'odeur affreuse se répandre dans l'air. Elle lui lava le bras au-dessus du coude et, quand elle se sentait faiblir et chanceler, elle regardait les yeux calmes de Martin.

« Maintenant, enfoncez-la », murmura-t-il.

Hannah approcha l'aiguille de sa chair. « Pincez un peu de la peau du bras avec votre autre main », dit-il.

— Je ne peux pas, — dit Hannah. — Mais il la regardait de ses yeux doux et suppliants. Il leva la main avec précaution et prit lui-même la chair entre ses doigts.

— Maintenant, enfoncez-la de côté, — dit-il. — Et pendant qu'il lui parlait avec cette rassurante tranquillité, elle poussa l'aiguille dans son bras qui ne tremblait pas.

— Pressez lentement jusqu'au bout. Laissez le liquide aller doucement de lui-même. Vous faites ça très bien, — murmura-t-il, et il regarda en souriant le visage d'Hannah penché sur lui. — « Mon Hannah », dit-il.

— Chut, — dit Hannah, — ne parlez pas. Gardez votre souffle pour me dire ce qu'il faut que je fasse maintenant.

— De la glace, — dit-il doucement. — Et fermez les rideaux.

Hannah s'habilla, ramassant ses vêtements qui étaient tombés par terre dans sa hâte et dans son trouble : un bas d'une

couleur et l'autre d'une autre, mettant sans s'en rendre compte son chandail à l'envers et se précipitant dans l'escalier. Elle entra dans le bistrot où le patron, assis au comptoir, lisait le journal.

— Quel beau temps! — dit-elle en claquant des dents. — « Je voudrais monter un peu de glace dans la chambre, s'il vous plaît. »

— De la glace? — dit le patron. Il posa son journal pour mieux la regarder. — « De la glace, dit le bonhomme, avec un regard soupçonneux. Vous voulez de la glace, répéta-t-il. Mais vous n'êtes pas descendus ce matin pour le petit déjeuner, votre mari et vous. Est-ce qu'il est malade? »

— Il est fatigué ce matin, — répondit Hannah. — Il va rester couché encore une heure. Nous sommes rentrés tard la nuit dernière. Voulez-vous me donner un peu de glace?

— Je n'ai pas de glace ici, — dit le patron. Ça coûte très cher d'en faire venir de Cannes, mais je peux vous en commander. Voici votre note de la semaine. Comme ça vous pourrez régler la glace et la semaine en même temps. » Hannah mit la note dans sa poche et remonta près de Martin.

— Où est votre argent, mon chéri? — dit-elle. — Montrez-moi où il est simplement. Ne parlez pas.

Martin hocha la tête sur l'oreiller.

— Je l'attends aujourd'hui ou demain, poste restante à Cannes. Comment ferons-nous pour l'avoir? — murmura-t-il. — Vous ne pouvez pas le toucher. Il faut que j'y sois avec mon passeport.

Hannah, debout près de la fenêtre de la petite chambre, voyait à travers les rideaux à demi tirés, la colline lointaine se découper dans le ciel, largement modelée comme celle qui s'élevait sous le château près de Vence. A son front bleuté elle voyait la ligne sombre des arbres et, juste au-dessous de leur ombre adoucie, elle distingua les hauts piliers blancs d'une grande maison qui se trouvait là, haute et lointaine.

Elle restait, là, réfléchissant à ce qu'elle allait faire et regardant presque sans voir la maison sur la colline lorsque frappée d'une brusque illumination, elle se rendit compte que les piliers qu'elle voyait se dresser au loin dans le soleil, étaient réellement ceux du portail du château d'où ils s'étaient enfuis, et

qui se découpaient sous ses yeux par une claire journée, contre les arbres sombres à environ une vingtaine de kilomètres. Et la colère des fournisseurs et la légitime fureur du propriétaire devait encore gronder sous ces murs, pensait-elle. La vue du château qui étincelait au soleil blanc et immaculé la fit tressaillir et elle s'écria au fond d'elle-même : « Il faut que j'envoie de l'argent à ces gens-là. Ce n'est pas une façon d'agir ! »

Elle revint rapidement vers Martin et posa doucement la main sur lui.

— N'y pensez pas maintenant, — lui dit-elle. — Sortez cette question d'argent de votre esprit pour le moment. Cela peut se résoudre de cent façons. N'y pensez pas. Vous êtes un poète, un sage et vous avez mieux à faire que de penser à cela. Si j'étais capable d'écrire des poèmes je ne vous tiendrais pas ce langage. Laissez-moi à présent les préoccupations qui incombent aux femmes et je m'en arrangerai. Je vais vous trouver de la glace en un clin d'œil ainsi que les chèques de votre pension.

— Mais ne me laissez pas trop longtemps, — murmura Martin. — Parfois ça recommence, quelques instants après.

— Je vais trouver de la glace en un clin d'œil, — dit-elle, en se coiffant. Elle se mit du rouge aux lèvres et lui sourit dans la glace. Et sous l'effet de ses paroles le visage de Martin se détendit, s'apaisa. — Je vais vous chercher de la glace, répéta-t-elle. Restez tranquille, ne vous tracassez pas, M. Sheehan. Elle mit son manteau puis l'enleva. Elle siffla ses chiens puis tomba assise sur une chaise.

Le visage de Martin reposait, doux et confiant sur l'oreiller. Ses yeux étaient fermés et il semblait sur le point de s'endormir.

« Et maintenant, où pourrais-je bien me procurer de la glace? se disait-elle pendant qu'un cri lui montait à la gorge. S'il arrive quelque chose à Martin, pensait-elle avec rage, je tuerai tous les habitants de ce satané pays. Mais elle savait qu'il n'allait pas mourir et que c'était passé pour l'instant. Le poumon se reconstituait avec chaque bouffée d'air qu'il aspirait et il allait s'endormir.

Au bout d'un instant elle étendit la main pour prendre une feuille de papier, et se mit à écrire un mot à la poste

restante de Cannes pour qu'on leur fasse suivre tout le courrier ici. Le passeport de Martin traînait parmi les livres, elle l'ouvrit et copia sa signature, imitant chaque lettre identiquement au modèle : Martin Sheehan, aussi bien que s'il l'avait faite lui-même, car, à demi consciente elle ne réalisait pas si cela servirait ou non à quelque chose, mais ses sens aiguisés la rendaient habile.

Doucement, pour ne pas l'éveiller, elle appela les chiens et se prépara à sortir, mais Martin avait ouvert les yeux brusquement et la fixait.

— A qui écriviez-vous, — murmura-t-il?

Elle lui montra l'adresse de la lettre. Elle était près de lui et il dit :

— Il faut que vous me promettiez de ne pas emprunter d'argent à Duke et à Phyllis. Promettez-le-moi. Ils sont déjà assez suffisants comme ça, — dit-il fièrement dans un souffle. — Ils ont la santé, une maison à eux, et je ne veux pas qu'ils m'accablent de leur argent par-dessus le marché.

XIX

Maintenant, c'était le mois de mars. Un printemps lourd où s'agitait le souffle du sirocco se répandait sur les collines. Toutes les maisons qui dormaient sur la plage avaient baissé leurs stores pour emprisonner l'ombre, et de vieilles femmes assises aux seuils des portes, tricotaient en regardant l'eau tomber dans la fontaine. Hannah franchit la porte du bistrot et, dans l'épaisse poussière, des lézards s'enfuirent vers l'ombre se glissant de-ci de-là comme du vif-argent.

Les vieilles levèrent la tête sous leurs bonnets pour regarder Hannah traverser la place ensoleillée et se diriger vers la poste du village. Dans le pays il n'y avait pas de fleurs, et pas de couleurs dans le costume des gens.

Hannah acheta un timbre, mit la lettre à la boîte et se retourna pour regarder les enfants rassemblés sur le seuil. Chétifs et sales, ils auraient pu venir des rues nauséabondes d'une grande ville, leurs visages semblaient avoir pâli dans des logements obscurs. Leurs yeux étaient ternes et sales et leurs bouches entourées de bobos.

Partout où elle allait, les chiens la suivaient, en relevant et en agitant leurs queues comme des insignes royaux lorsqu'elle les appelait par leur nom. Ils étaient sales et mal tenus, car ils étaient restés couchés longtemps, inactifs, sur les pavés des carrelages provençaux. On eût dit qu'elle les menait à travers une ville endeuillée à cause du costume de ses habitants et de leurs visages rustiques qui semblaient privés de nourriture et de grand air. Pourtant, aux alentours, les terres venaient bien et dans la vallée, s'épanouissaient les champs de roses. Les chaleurs étaient si récentes que le ruisseau en bas de la vallée n'était pas encore desséché et tari par le soleil. Hannah aurait pu indiquer son parcours d'après les grandes touffes épaisses d'herbes très vertes qui poussaient à travers les prairies grillées.

Hannah descendit en courant la route qui menait chez Duke et Phyllis, avec l'intention bien arrêtée de leur demander de l'argent, leur emprunter de l'argent sous un prétexte quelconque afin que Martin pût attendre d'être rétabli. Revenir vers lui avec de la glace, de l'argent et un mensonge pour expliquer la façon dont elle s'était tirée d'affaire. Chacune des pensées qui lui venaient à l'esprit était dominée et salie par cette crainte obsédante : peut-être qu'en ce moment Martin est repris d'un nouveau vomissement de sang.

Tout en courant, elle vit à sa gauche, le cimetière. Il était rempli de grands bouquets de fleurs artificielles. Les guirlandes métalliques qui ornaient les pierres tombales miroitaient de portraits coloriés et de vases de fleurs tricolores éclatants avec une surabondance de barreaux dorés et d'ornements étincelants coupés de longs couloirs sombres là où se répandait l'ombre des tombes. Les gens de ce pays avaient vidé leur bourse pour leurs morts et Hannah se détourna en courant du spectacle de leur prodigalité.

Elle traversa la grille de la maison de Duke et de Phyllis et vit tressaillir les ormes et les lierres. Les chats et les colombes de porcelaine étaient immobiles sous les toitures ensoleillées. Quand elle tira le cordon de la porte, une cascade de sonnettes retentit à travers le vestibule.

« Martin est malade », — dit-elle. — Elle s'était dit et redit cette phrase en elle-même, mais à présent le visage enluminé

de Duke était là, devant-elle. « Martin est un tout petit peu souffrant, corrigea-t-elle, en souriant, et je voudrais bien avoir un peu de glace. »

Elle sentait qu'elle ne devait pas en dire davantage et, comme si Martin l'avait inspirée, qu'elle devait avoir de la pudeur devant des étrangers. Elle ne se sentait pas le courage d'affronter les yeux agrandis de crainte des interlocuteurs et lâchement elle sourit, d'un doux sourire rassurant, sous le regard inquisiteur de Duke.

— Entrez, Hannah, venez prendre un cocktail, — dit-il. — Toute la glace que vous voudrez, Hannah. Qu'est-ce qui arrive à Martin? Est-ce le dîner d'hier soir qui l'a démoli? Je suis désolé qu'il ne soit pas d'aplomb.

— Donnez-moi la glace tout de suite s'il vous plaît, — dit-elle. — Je vais l'emporter dans un bol, ou dans un seau. Il est fatigué. Je ne peux pas le laisser tout seul.

— De la glace, — dit Duke en la prenant par le bras pour la faire entrer dans la maison. — Phyllis est descendue en auto faire le marché à Cannes? Maintenant voyons.

« De la glace, répéta-t-il en s'affairant à travers la salle à manger étincelante. Pauvre vieux Martin. Ce n'est pas de veine. »

Il sonna le valet de chambre.

— Laissez-moi donc vous préparer un cocktail, — dit-il à Hannah. — Je suppose que vous voulez lui mettre des compresses glacées sur la tête. C'est une idée épatante. Ça fait tomber la fièvre en un clin d'œil. Je connaissais un type qui avait du paludisme. A propos, j'ai parlé de lui dans un de mes livres — et il se mettait toujours une poche de glace sur la tête quand la fièvre le reprenait.

— De la glace, — continua-t-il. — Bien entendu, nous la fabriquons nous-mêmes dans notre frigidaire. C'est une des choses les plus commodes du monde.

Le valet de chambre revint en apportant le « shaker » tout embué de glace et Hannah dit : « Duke, je vous en prie, il faut que je parte. »

— Mais attendez une petite minute, — dit Duke. — Cet homme va vous remplir un seau et le ficeler. — Il secoua les cocktails vite et énergiquement. — Une gorgée de ça vous donnera du cran pour remonter la côte.

— De la glace, — dit Duke en versant le liquide ambré du col du récipient d'argent. — Je l'aime sous toutes ses formes. En Angleterre naturellement c'est un fait acquis, mais prenez l'Inde par exemple : Savez-vous Hannah que dans un climat comme celui de l'Inde, on peut faire de la glace au cours des nuits transparentes et froides en laissant de l'eau dans des vases de terre poreuse? L'évaporation se produit à travers la matière poreuse et le tour est joué. »

Duke lui tendit le petit verre glacé, mais Hannah n'y fit pas attention.

— Duke, j'ai fait la pire des idioties, — dit-elle. — Je ne sais pas comment vous dire ça.

— Oh, voyons Hannah, — dit-il, — comme s'il était bouleversé jusqu'aux entrailles.

— J'étais un peu tourmentée, — commença-t-elle, — et en disant cela elle vit que ses mains tremblaient. — Et je suis allée envoyer une lettre à la poste restante de Cannes à propos de notre courrier. J'avais cinq cents francs à la main, un billet de cinq cents, vous savez, et quand je suis sortie et que je me suis mise en route pour descendre vous demander de la glace, le billet de cinq cents francs avait disparu. Je me sens tellement stupide, — continua-t-elle, et sa voix tremblait d'un rire nerveux. — Il y avait une quantité d'enfants autour de la porte et je suppose que l'un d'entre eux l'aura ramassé. Je suis revenue tout de suite pour le chercher, et j'ai questionné la buraliste, mais personne n'avait rien vu, ou du moins l'ont-ils prétendu. Naturellement, l'argent de Martin arrivera de Cannes d'ici un jour ou deux, mais jusque-là nous serons assez serrés.

— Dites-donc, vous en avez une guigne, en ce moment — s'écria Duke. — Il sortit son portefeuille orné de l'écusson de la marine et l'ouvrit devant elle. Il le vida de tous les billets qu'il contenait et les lui mit dans la main. Elle les compta devant lui sur la table, le visage brûlant de honte.

— Ça fait huit cents, — dit-elle.

— Ça n'a pas d'importance, — dit Duke, en remplissant son verre. — Cela me rappelle le temps ou lady Vanta... Mais le domestique entra avec un seau de glace solidement maintenu par un torchon et Hannah se leva d'un bond.

— La glace, — dit-elle, — et elle allait la lui prendre des mains quand Duke donna ordre au valet de chambre de l'accompagner en portant le seau jusqu'en haut de la colline. Sans perdre une seconde elle prit congé de Duke et sortit en courant, le laissant planté là, son verre de cocktail à la main.

La vue des gens bien portants et d'aplomb était devenue, maintenant, comme un affront pour Hannah. De retour au bistrot, elle régla l'argent qu'elle devait au patron et son cou épais, les poignets sortant de ses manches lui parurent répugnants de santé. Ses ongles étaient noirs de crasse ou de quelque autre élément de bien-être.

— Il y a cinquante francs de supplément, — dit-il avec un sourire, — pour les branches de pin et la vue que vous avez de votre fenêtre. Si vous aviez pris une chambre de l'autre côté, j'aurais pu vous la faire meilleur marché.

Il la regarda d'un air pénétrant en encaissant l'argent, puis il ajouta :

— Je ne crois pas que ce climat soit indiqué pour ce que votre mari a. Si vous faisiez venir le docteur, il vous dirait sûrement qu'il vaudrait mieux l'emmener d'ici.

— Il a attrapé un refroidissement, — dit Hannah. — Il a un peu de grippe.

Le patron hocha la tête derrière le comptoir et lui sourit. Ses yeux étaient petits et sombres dans l'embonpoint de son visage, et les pores de sa peau reluisaient de la graisse de son excessive santé ou bien de la cuisine qu'il faisait pour ses clients. Et ses yeux, malgré leur petitesse, ne la ménageaient pas. J'ai vu les objets tachés de sang que vous avez essayé de nettoyer, disaient ces yeux. J'ai vu dans un coin du grenier, où vous pensiez que personne ne la trouverait, une veste de pyjama semblable à celle d'un homme égorgé.

XX

Phyllis et Duke vinrent dans l'après-midi. Ils avaient apporté un pamplemousse et de l'eau Périer, mais quand ils entrèrent dans la chambre et qu'ils le virent dans son lit,

ils restèrent sans mot dire. Ils étaient là, plantés au milieu de la pièce, tandis que le soleil qu'on avait chassé s'insinuait à travers les persiennes closes en lanières rageuses sur la cloison. Comme du gros bétail bien gras, ils avaient foncé aveuglément dans cette pièce renfermée avec du soleil sur leurs peaux hâlées et dans leurs yeux brillants, s'étaient arrêtés net au bord de l'étang d'eau dormante et sombre, et relevant leurs courts museaux têtus ils n'avaient pas voulu boire.

Les mains de Martin reposaient sur la couverture soigneusement pliée sur sa poitrine.

— Oh, — dit Phyllis dans un souffle. — Est-ce qu'il ne peut pas s'asseoir?

Il y avait en eux une terrible peur, mêlée de haine comme s'ils s'étaient trouvés en présence de la mort elle-même. Hannah était entre eux et le lit de Martin et elle se souvenait de la façon qu'ils avaient de humer l'air avec une évidente satisfaction et de tourner la tête vers la brise du soir qui montait et d'en parler comme d'une chose à eux. Ils étaient plus âgés, et pourtant dans leur esprit ils avaient écarté Hannah et Martin de toutes les splendeurs de la vie qui, selon eux, leur appartenaient en propre comme si les jeunes gens étaient destinés l'un et l'autre à la mort. Elle se souvenait qu'ils n'avaient jamais accepté de prendre une cigarette dans l'étui que Martin leur tendait et que Phyllis n'avait jamais humecté de sa salive le timbre que Martin lui avait donné pour faire partir une de ses lettres.

Mais pendant ce temps, Duke avait retrouvé son emphase, bombé sa poitrine dont la toison brune pointait à travers la chemise et enlevé son casque de toile.

— Eh bien, vous voilà dans un bel état! — cria-t-il en s'adressant à Martin.

— Un bel état! — murmura Phyllis. — Duke, ce n'est pas une chose à dire!

Mais Martin n'avait pas de souffle à perdre pour leur répondre. Son énergie était ailleurs travaillant à cicatriser le trou qui béait au fond de lui. Ses yeux étaient gais, pleins de paroles et s'entretenaient avec ses hôtes sans tenir aucun compte de leur naïveté. Il regardait en souriant le beau pamplemousse

dans leurs mains, admirant sa taille et sa couleur avec autant de charme et de gentillesse que l'eussent pu faire ses paroles.

Martin les remercia d'un regard intense. Quand il baissa les paupières, ils comprirent qu'ils pouvaient partir.

— Oh, est-ce qu'il ne peut pas parler? — murmura Phyllis à Hannah de l'autre côté de la porte. Ses yeux bleus lui sortaient de la tête.

— Demain, — répondit Hannah en serrant nerveusement la poignée de la porte. — Il ménage son souffle parce qu'il est fatigué aujourd'hui.

— Quel docteur avez-vous appelé? — demanda Duke et Hannah répondit :

— Martin a déjà eu ça avant. Il peut se soigner aussi bien que le ferait un docteur. Il va rester couché aujourd'hui et il ira mieux demain.

Mais Duke était bouleversé. Il la prit par le bras et s'essuya le front avec son mouchoir. Le cerne de ses yeux était devenu jaune comme du beurre rance.

— Descendez une minute boire un verre, — dit-il.

Hannah rentra dans la chambre et prit la main de Martin.

— Je vais jusqu'au café avec eux, — dit-elle. — Je remonterai tout de suite après.

Martin lui sourit sous ses paupières baissées et secoua doucement la tête comme si un souffle frais avait passé sur son visage. Lorsqu'Hannah descendit, elle trouva Duke et Phyllis qui l'attendaient sur la place.

Ils s'assirent sous un parasol en plein soleil, car le patron qui avait des idées assez ingénieuses avait installé de petites tables dehors autour de la porte avec des parasols rayés jaune et blanc pour protéger les consommations, ainsi que le chef sensible de ses clients, des rigueurs du soleil. Chaque gorgée que Duke buvait dans le verre rempli d'une boisson verte et trouble réapparaissait sur ses lèvres sous forme de présages. « Tout l'esprit et tout le courage des autres hommes sont contenus dans ces verres », pensait Hannah. Elle but rapidement sa consommation pour retourner auprès de Martin.

— Vous êtes une toute jeune femme, — disait le faux courage au fond de la boisson verte de Duke, — vous êtes toute jeune, Hannah. Pourquoi ne partez-vous pas, Hannah, pour-

quoi ne partez-vous pas, ne retournez-vous pas d'où vous êtes venue?

— Pourquoi ne repartez-vous pas, — disait l'écho féminin contenu dans le verre du Phyllis. — Un homme en vaut un autre. Pourquoi ne pas plier bagage et partir, Hannah? Nous pouvons télégraphier à Ève Raeburn et la faire venir ici en une demi-journée.

— Pourquoi ne partez-vous pas? — disait la boisson verte par la voix de Duke. — Pourquoi ne retournez-vous pas vers l'homme que vous avez abandonné. Je suis assez vieux pour être votre père. C'est en vieil ami que je vous parle ma chère. Pourquoi ne partez-vous pas avant d'attraper le mal, vous aussi?

— Pourquoi ne partez-vous pas, — disait Phyllis avec des yeux aussi aigus que des aiguilles. — Pourquoi ne retournez-vous pas vers votre mari pour vous réconcilier avec lui? Nous savons tout ce qui s'est passé par Van. Lady Vanta nous a raconté comment la vieille mégère est partie en vous laissant Martin malade sur les bras. Et que pouviez-vous faire, avec la nature que vous avez, sinon de vous charger de ce fardeau? Mais nous la ferons revenir, chère Hannah, disait Phyllis. Nous lui en dirons de toutes les couleurs. Je voudrais qu'elle soit devant moi en ce moment et je lui dirais ma façon de penser.

— Ce n'est pas ça du tout, — dit Hannah. — Ce n'est pas de cette façon-là que ça s'est passé. Vous ne savez rien de la question, ni de la raison pour laquelle est est partie.

— Alors racontez-nous vite, — dit Phyllis. — Ses longues dents blanches claquaient d'impatience et elle s'empara de la main d'Hannah.

Mais Hannah se leva d'un bond.

— Je remonte auprès de Martin, — dit-elle en leur souriant rapidement.

Duke avait apporté sa mandoline en pensant qu'il pourrait, peut-être, jouer et chanter pour Martin afin de faire passer le temps. Mais, maintenant, elle gisait abandonnée auprès de sa chaise et les couplets entraînants qu'il se proposait de chanter lui bourdonnaient au fond de la gorge, étouffés du désappointement de n'avoir pas été entendus par le malade.

— Ma chérie, vous pouvez compter sur nous, — dit Phyllis. — Ils la regardaient profondément tous deux, le visage trouble d'alcool.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit. Pourquoi ne vous en allez-vous pas? — dit Phyllis avec intensité et elle étendit une main couverte de bagues et saisit la jupe d'Hannah. — Je ne peux pas supporter de vous voir « prise au piège »,— ajouta-t-elle.

Hannah détacha les doigts de Phyllis crispés sur sa robe et se pencha vers eux en souriant.

— Prenez un autre verre à ma santé, — dit-elle. — Je remonte auprès de Martin.

Elle traversa le bistrot, toujours en souriant et elle se vit dans les glaces décorées d'arbres peints avec sa robe bleue, ses cheveux rejetés en arrière.

Elle grimpa le premier étage en courant, puis elle entendit sortir de ses lèvres comme un gémissement d'angoisse. Les cris rauques et sourds de quelqu'un qui souffre s'échappaient de ses lèvres. Elle appuya son dos mince contre le mur et étendit les bras avec effroi.

— Martin, Martin, Martin, mon amour, — murmura-t-elle sauvagement et elle reprit l'escalier quatre à quatre.

Il était couché, tranquille, mais ses yeux lançaient des flammes, et lorsqu'elle s'approcha de lui il se tourna d'un air furieux vers elle.

— Il y a des heures que vous êtes partie, — dit-il. — Comment pouvez-vous me laisser seul?

— Chut, ne parlez pas! — dit Hannah. — Il faut rester couché tranquille, Martin.

— Vous avez emprunté de l'argent à ces gens! — cria Martin.

— Pas exactement, — répondit-elle. — Je leur ai raconté un mensonge et ils m'ont donné l'argent. Ils ont été convaincus que j'avais perdu le nôtre. Je les rembourserai dès que les chèques arriveront.

— Vous avez fait ce que je vous avais interdit de faire, — dit Martin. — Pourquoi restez-vous avec moi? Maintenant que je suis malade, vous pourriez aussi bien retourner avec Dilly.

— Ah, ne parlez pas, ne parlez pas, — supplia Hannah en s'agenouillant auprès de lui. — Vous allez vous faire du mal.

— Pourquoi ne retournez-vous pas avec Dilly? — murmura Martin âprement. — Je vous le permets. Et même je vous le conseille. Sauvez-vous s'il en est encore temps. Ça ne sera pas la première fois que je me tirerai d'affaire avec mes propres moyens.

Elle ne pouvait rien dire devant cette colère inextinguible, mais elle se rapprocha de lui et lui posa la main sur les cheveux.

— Vous étiez là, en bas, en train de parler de moi et de maladie avec ces gens! — dit-il âprement. — Vous ont-ils parlé de contagion? Vous ont-ils indiqué quelque fumigation, quelque moyen de vous désinfecter les poumons? Pourquoi ne retournez-vous pas avec Dilly? puis tout à coup des larmes lui jaillirent des yeux.

— Mon amour, mon amour, — dit Hannah. — Ils s'étreignirent comme des enfants. Ils se murmuraient des mots sur les lèvres et quand Hannah sentit entre ses bras la charpente robuste de Martin, elle sut qu'il n'allait pas mourir.

XXI

Mais quand le matin arriva, ces paroles auraient aussi bien pu n'avoir pas été dites, car rien n'en transparaissait plus sur leurs visages. Leur vie avait repris son cours tranquille au-dessus des livres ouverts.

« Maintenant, lisez-moi ceci et lisez-moi cela » jusqu'à ce que montât le patron cahin-caha, la bouche pleine de fariboles, pour déposer le courrier de Cannes en haut des marches. Et même quand Hannah eut refermé la porte, Martin ne se doutait pas de ce qu'elle apportait.

— Est-ce que les chèques sont arrivés? — demanda-t-il ardemment comme si rien d'autre n'importait entre eux.

La grande enveloppe était là et Hannah dit :

— Oui Martin, l'argent est arrivé.

— Quelle chance! — dit Martin. — Nous allons rembourser Duke et Phyllis. Il eut un sourire radieux et lui tendit les bras. « Voici le printemps maintenant, — dit-il, — main-

tenant voici le printemps. Chaque pensée qui passe sortira du gazon toute fraîche, délicieuse et douce. Ouvrez la fenêtre toute grande, — dit-il en s'asseyant sur le lit. — Ouvrez la fenêtre et laissez entrer la saison nouvelle. »

— Il y a aussi une carte postale d'Ève, — dit Hannah.

Elle la lui tendit, c'était une vue du casino de Monte-Carlo en couleur avec des tas de géraniums parmi les beaux gazons verts. Martin la saisit et dit :

— Ève est à Monte-Carlo.

Il retourna la carte puis la fit tourner du côté où se trouvait un *post-scriptum*, enfin il la passa à Hannah. « Lisez donc aussi ce qu'elle dit, que le diable l'emporte », ajouta-t-il avec amertume.

C'était écrit d'une main ferme et nette sur le côté blanc de la carte afin que nul ne puisse s'y tromper. N'importe qui pouvait le lire d'un seul coup d'œil. — *Vous attends ici, Palace Hôtel, vendredi, chambre retenue. Revue partira pour l'impression à la fin du mois.* — Et tout en haut dans le coin, en plus petits caractères, Ève avait écrit : *N'oubliez pas d'apporter avec vous les originaux de Derain et les deux tuniques chinoises. Je ne voudrais les perdre pour rien au monde.*

En lisant la carte, Hannah se sentit envahie d'une sensation de honte. Quand elle la rendit à Martin elle vit son visage empourpré de colère.

— C'est pour vous cette allusion aux Derain et aux tuniques, — dit-il, — c'est parce qu'elle sait que vous les aimiez. Elle a pensé que je pourrais vous donner l'une des deux.

— Ça ne fait rien, — dit Hannah.

— Je lui dirai ma façon de penser, — reprit-il. — Ses mains tordaient nerveusement les couvertures. Elle croit qu'elle peut se permettre de tout dire, sans qu'on réplique jamais rien. Elle a écrit sur une carte, continua-t-il avec rage, pour être bien sûre que vous le liriez.

Hannah le vit au comble de l'exaspération, repoussant les draps, maudissant le sale caractère d'Ève, maudissant cet orgueil qui la rendait méchante.

— Il faudra bien qu'elle vous encaisse de gré ou de force, — dit-il. — Je lui agiterai votre portrait sous le nez. Je lui parlerai de vous, jusqu'à ce qu'elle sache ce que vous êtes.

Je remplirai ma chambre de vos photos et j'écrirai des poèmes en votre honneur tout le long du jour. Si elle ne veut pas de vous, eh bien, elle ne m'aura pas non plus.

— Calmez-vous, Martin, — dit-elle. — Quand vous irez mieux, vous irez passer quelque temps avec elle et vous verrez ce qu'il en est.

A chaque mot qu'il disait, elle sentait qu'il irait à Monte-Carlo. Il ne tenait plus en place à l'idée d'être là-bas pour faire éclater sa colère contre une colère égale à la sienne.

— Ah oui, j'irai, — dit-il. — Sûrement j'irai.

— Êtes-vous en état d'y aller cette semaine? — dit Hannah.

— Oh oui, — dit Martin, — oui, vers vendredi. J'irai lui jeter ses Derain à la figure et je l'étranglerai avec ses tuniques chinoises.

Il s'était dressé sur le lit et son ombre dansait et gesticulait derrière lui sur le mur. Ses boucles noires s'agitaient furieusement sur son front et ses mains s'ouvraient et se fermaient de colère.

— Bon Dieu, — dit-il, — bon Dieu.

La fièvre lui empourpra le visage et son regard brûlant se tourna vers Hannah.

— D'ici vendredi je serai retapé, — dit-il. — Je serai un autre homme.

Un coup rapide et brusque retentit à la porte et Hannah bondit et traversa la chambre. Quand elle eut ouvert, elle aperçut Phyllis et Duke tout près l'un de l'autre dans l'affreux corridor, les yeux élargis de terreur, silencieux et sinistres.

— Hannah, ma chérie, comment va-t-il? le patron nous a dit qu'il était plus mal.

Hannah sortit et ferma la porte derrière elle.

— Il va beaucoup mieux, — dit-elle. — Il a pu s'asseoir aujourd'hui, mais il a trop parlé et j'ai peur que cela ne l'ait fatigué.

Il y avait dans leur attitude quelque chose d'indécis, de complice et qu'elle n'arrivait pas à démêler.

— Hannah, — dit Phyllis, — puis elle s'arrêta. Duke s'éclaircit la gorge puis regarda Hannah tout droit dans les yeux. — Écoutez, Hannah, — dit-il, — il ne faut pas nous prendre pour des fous. Nous savons que vous êtes une femme

raisonnable et que vous serez d'accord avec nous pour la meilleure solution à prendre. Allons, Hannah, ma chère amie, le patron est extrêmement embêté par cette maladie de Martin et tous les gens du village sont comme lui. De plus, c'est bien peu confortable ici pour vous deux.

Duke posa la main sur l'épaule d'Hannah et sans plus tarder il lui dit :

— Nous avons fait la seule chose que devaient faire des amis dans ces circonstances. Nous avons amené un bon docteur anglais pour examiner Martin et, en manière de précaution, il est venu avec une voiture d'ambulance.

— Une voiture d'ambulance? — dit Hannah ébahie.

— Oui, une voiture d'ambulance, — dit Phyllis en entourant les épaules d'Hannah de son bras nu. — C'est la seule chose à faire, ma chérie, sûrement vous rendez-vous compte? Martin y sera tellement à son aise, tellement bien soigné.

Hannah recula sans mot dire, et posa la main sur le loquet.

— Partez, je vous en prie, — dit-elle. — Je ne sais même pas de quoi vous parlez. Attendez que je vous donne un chèque en remboursement de ce que je vous dois. Martin l'a signé. Il est presque complètement rétabli.

— Mais Hannah, — reprit Phyllis avec douceur et avec patience, — il faut que vous voyiez les choses comme elles sont. Martin — elle hésita et regarda Duke pour se donner du courage — Martin va mourir. Ça ne sert à rien de mâcher les mots, Hannah chérie.

Maintenant qu'elle l'avait dit, elle pouvait bien le répéter pour s'en délecter.

— Martin va mourir, Hannah, — reprit-elle, — et il faut que vous lui laissiez une chance de salut.

— Qu'est-ce que vous en savez? — dit Hannah d'une voix sourde et étranglée. Elle s'appuyait contre la porte faisant face à l'épaisse muraille de ses deux interlocuteurs. « Si de mes deux mains, pensait-elle, je pouvais arracher cette santé qui est en vous pour l'employer à de meilleures fins. » Elle se sentit transpercée jusqu'aux os d'un frisson mortel, mais elle se détourna d'un mouvement rapide pour rentrer dans la chambre.

Martin, assis contre ses oreillers, attendait une explication

d'elle. Elle tourna la clef dans la serrure derrière elle et s'appuya haletante contre la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a? — s'écria Martin. — Qu'est-ce que vous me cachez?

— Duke et Phyllis ont appelé un docteur, un docteur anglais. Voulez-vous le voir? — dit-elle, claquant des dents.

— Quel bien voulez-vous que me fasse un docteur, — s'écria Martin exaspéré. — J'ai vu deux mille docteurs. Il ne reste pour ainsi dire rien de moi, sauf cette chose à laquelle les docteurs ne comprennent rien. Que voulez-vous donc qu'ils y fassent? Me mettre au régime du pain, du lait et de la chasteté. On n'écrit pas de poèmes en se nourrissant de lait et de pain et on ne peut pas être fort si l'on est chaste. C'est bien, qu'il entre, — dit-il au bout d'un instant. — Donnez-moi une cigarette. Je pourrai toujours m'égayer à ses dépens.

XXII

Les trois personnages robustes qui entrèrent dans la chambre où était couché le malade parurent, à cet instant, répugnants de santé aux yeux d'Hannah. Chaque bouffée d'air qu'ils respiraient semblait consciemment volée au malade. Les yeux baissés, elle les épiait pourtant, comme si elle avait pu leur dérober sournoisement la sève bienfaisante de quelques chaudes gouttes de sang. Son regard se posait furtivement sur le dos large et robuste du docteur dans son costume de tweed impeccable, découvrait la chair saine de son cou et son crâne rose, poli sous ses cheveux blancs clairsemés. Dans tout son corps circulait un sang vigoureux et pur et il avait la poitrine aussi large qu'un tonneau. Elle se prit à haïr même le duvet doré qu'il avait autour des oreilles et dans les narines à cause de la netteté, de la force qui le faisait pousser.

— Bonjour, monsieur, — dit Martin comme s'ils étaient tous deux sur pied et également bien portants et qu'ils échangeaient une poignée de main. — Mettez-vous à votre aise, autant que c'est possible ici. La seule chaise que nous possédons est aussi dure que la charité et vous avez l'air de venir d'un pays plus propre qu'aucun de ceux qui fréquentent en général cet hôtel.

— Je viens d'Angleterre, — dit avec douceur le docteur en s'asseyant.

— Ma maladie n'est pas pour les Anglais, — dit Martin. — Il prit le paquet de cigarettes sur la table et en offrit à la ronde. Le docteur lui-même se pencha pour en prendre une entre ses doigts, mais Duke et Phyllis ébauchèrent un sourire à Martin accompagné d'un geste de refus.

— Ce que j'ai, — dit Martin, aspirant une bouffée de fumée, — c'est bon pour les exilés qui n'ont qu'à s'en aller seuls une clochette autour du cou à travers le désert, ou encore vers les hauteurs, pour y mourir.

— J'allais justement vous parler d'un endroit dans la montagne auquel j'ai pensé, — dit gaiement le docteur.

— J'en ai tellement connu, — dit Martin en se penchant en avant. — J'aimerais mieux que vous me parliez de l'Angleterre, car étant Irlandais, — dit-il, les yeux agrandis de joie, — ou du moins autant que Poë était de Virginie, étant Irlandais j'ai la curiosité insatiable de tout ce qui est anglais.

» Quand je vois un Anglais traverser la rue, dans une ville étrangère, je traverse aussi pour être sur le même côté que lui. J'aime la façon dont il porte ses habits, bien ou mal et la largeur de ses chaussures et la façon dont son cou s'enfonce tout droit entre ses épaules. Les Anglais ont belle allure, vous savez, dit Martin, malgré leur parti pris de négligé et leurs manières flegmatiques.

— J'ai pensé à un certain endroit, — disait tranquillement le docteur, — que j'ai recommandé à plusieurs malades et dont ils ont été particulièrement enchantés.

— Ce n'est pas Chamonix? — dit Martin en fumant. — Ni Hauteville, ni les Alpes suisses, ou françaises, ou italiennes. Je les ai toutes essayées et elles ne m'auront plus maintenant. Pas tant que mes jambes pourront encore me porter. On m'a mené un jour à Hauteville sur un brancard et au bout de deux nuits je me suis sauvé par une fenêtre de derrière et j'ai fait dix kilomètres à pied jusqu'à la gare. Tous les gens qui me connaissaient m'ont dit que la cure de Hauteville m'avait transformé, mais je vous garantis que ce qui m'a transformé c'est cette marche au clair de lune.

» Êtes-vous capable, vous, ou n'importe lequel de vos con-

frères, — dit Martin en s'adressant au docteur, — êtes-vous capable de me révéler sur moi-même quoi que ce soit que je ne sache déjà? S'il vous était possible d'être autre chose que l'homme du dehors qui regarde au dedans, et bien je pourrais fermer la bouche et vous écouter. Mais je sais très bien que j'ai la supériorité d'être l'homme du dedans qui regarde au dehors. C'est là l'illusion de la médecine : vous ne pouvez pas modifier la connaissance générale pour l'adapter à un cas particulier. Ça ne peut pas convenir à n'importe qui. Si vous voulez me soigner, — dit Martin, — il vous faudrait revenir à quinze ans en arrière au moment où j'ai commencé à sauter dans les trains de marchandises. Ce n'est pas la vue de la montagne, ni les œufs ou le lait, qui peuvent maintenant opérer un miracle. Quelque chose d'autre, peut-être, pourrait me guérir, mais, pardonnez-moi monsieur, cela n'est pas au pouvoir d'un docteur. Que l'Amérique revienne aux Indiens, par exemple, ou que surgisse une race absolument renouvelée d'hommes intrépides, ou qu'il sorte assez de bons livres de l'esprit intègre de ceux qui ne trahissent ni ne se soumettent. »

Martin offrit une autre cigarette au docteur qui hocha la tête.

— Je suppose qu'on a dû vous dire, — dit tranquillement le spécialiste, — que fumer...

— Oui, — dit Martin en allumant une autre cigarette — oui, je sais. Ou boire, ou parler. Mais tant que je suis encore en vie, je trouve difficile de me passer des manifestations de la vie. J'ai tout le temps devant moi pour rester étendu à jamais. Une fois, j'ai eu à cœur de prendre ma maladie au sérieux et je me suis rendu dans un endroit appelé Beuil. Sain, clair, avec un air d'une telle pureté qu'il me cuirassait les poumons. Chaque fois que je respirais j'en avais le goût sur les lèvres. Au bout d'un ou deux jours, je suis parti faire une excursion avec le pressentiment que quelque chose allait arriver. Je n'avais pas pu marcher assez vite pour être rentré avant la nuit. Les montagnes environnantes étaient bleues de neige et sans que j'en puisse mais, le soleil disparut brusquement laissant sur les crêtes comme une lueur d'aurore. Au bout d'un instant la neige se mit à tomber, puis je sentis cette chose au fond de moi, cette incroyable fontaine de sang

qui jaillit comme d'un rocher intérieur et qui monte de plus en plus épais et de plus en plus chaud. Je voyais la neige tomber, l'air se dissoudre ainsi après le coucher du soleil et dégoutter tout le long des manches de mon pardessus. Puis, cette chose là-dedans commençait à bouillonner... Mélodie, mélodieusement, mélodieuse.

« L'altitude était trop grande pour mon cas, me dit le docteur et, au bout d'une semaine, il me fit descendre à un endroit rempli de pauvres poilus comme moi qui crachaient leurs poumons au son des gramophones et dans un cadre ravissant. Pendant quelque temps, j'ai écouté la radio et j'ai lu les choses qu'on nous procurait : Hoover donnant le dix-huitième dîner annuel des réactionnaires endurcis. Puis j'ai filé, décampé, pris le large et ils n'ont pas revu le bout de mon nez. J'ai connu tous les avantages que peut procurer mon état et j'en ai bassement profité. J'ai autre chose en tête. Je suis un poète, dit Martin, et j'ai encore assez de voix pour proclamer hautement le talent des autres poètes. Vous ne pouvez pas attendre de moi que je sois aussi un homme sensé. »

— Maintenant dites-moi, — dit-il en allumant une autre cigarette au bout de celle qu'il venait de fumer, — dites-moi un mot ou deux de l'Angleterre pour me réconforter, docteur. Car, lorsqu'il m'arrive de me figurer que je suis à plaindre, je me souviens des visages de ceux qui ont vécu toute leur vie dans les cinq villes[1] et grands dieux, la façon dont le brouillard les prend à la gorge la nuit et les étouffe, et cette obligation d'être éveillé dès l'aube avec le goût de l'immonde fumée dans la bouche.

— Ah, les cinq villes, — dit le docteur. — Vous êtes Américain, n'est-ce pas?

— Oui, — dit Martin en aspirant profondément la fumée et en secouant la cendre sur le parquet. — « Oui », dit-il — et il regarda brusquement les visages de Duke, de Phyllis et du docteur anglais comme s'il s'était senti cerné par des ennemis. « Oui, je suis Américain », dit-il.

Cette seconde pendant laquelle il se troubla en les regardant donna champ libre au docteur pour le point qu'il voulait

1. Grand centre métallurgique d'Angleterre.

atteindre. Il se pencha en avant et s'adressa à Martin d'un ton rapide.

— Allons, dites-moi, quand exactement avez-vous eu cette dernière hémorragie?

— Il y a deux jours — répondit Martin; — ses yeux étaient craintifs, maintenant et il ouvrait la bouche pour passer à un autre sujet, mais le docteur éleva la voix et fit un geste de la main.

— Eh bien, voilà ce que je vous propose. Je connais un endroit délicieux, charmant vraiment, plein de jeunes gens très conscients de ce qu'ils y viennent faire et s'entr'aidant moralement à combattre le mal.

— Oui, je sais — dit Martin. — La comparaison des températures trois fois par jour et les discussions sur les crachats.

— Non, — dit le docteur. — Écoutez-moi. Ils ont des fêtes, des danses, ils font des charades. Vous pourrez jouer aux cartes, aux échecs avec des hommes de votre âge et votre femme pourrait habiter un hôtel avoisinant et passer de délicieuses après-midi au soleil sur les grandes terrasses avec vous. Et tout cela, pour un prix très raisonnable.

— A propos, — dit Martin à Duke, — je vous dois de l'argent. Voici un chèque pour remettre les choses au point.

Duke s'avança, hésitant, et le prit du bout des doigts.

— Maintenant laissez-moi essayer de vous persuader, — insista le docteur d'une voix calme. — Martin se retourna et le regarda en pleine figure.

— Qu'est-ce que vous feriez docteur? Si vous étiez à ma place et si vous aviez vingt-neuf ans?

— J'essaierais d'être un peu raisonnable, — répondit vivement le docteur.

— Raisonnable, — dit lentement Martin en ouvrant la main tout grande. — Qui est capable de juger, dit-il, où est la raison? La raison, c'est peut-être la façon dont un oiseau prend le vent ou dont le flanc d'un bateau s'incline pour éviter la vague. Mais ce n'est sûrement pas de s'envelopper de son linceul avant que le moment en soit venu. La raison, — dit-il d'une voix forte en jetant sa cigarette loin de lui, — c'est de bien manger et de boire et de se préparer au festin.

Il s'appuya violemment contre ses oreillers et regarda les étrangers qui l'entouraient.

« Vous, vous, et vous, leur disait son regard, partez! j'en ai assez. »

Ils le voyaient, dressé là devant eux, silencieux et pâle et une colère et une rancune terrible leur montèrent au visage. Sa révolte et sa beauté leur paraissaient insolentes, et ils s'agitaient d'un pied sur l'autre dans leurs vêtements bien coupés. Qu'un malade se permît de leur jeter sa maladie à la tête, de s'en vanter, d'en faire parade comme d'une vertu leur était un affront. Il n'avait aucune pudeur et il aurait dû avoir la pudeur de ce mal qui le rendait indésirable, comme un lépreux.

— Il me semble, il nous semble — dit nettement Phyllis, — que vous n'avez pas le choix, Martin. Vous ne pouvez pas imposer, vous ne pouvez pas espérer...

— Écoutez, mon vieux, — dit Duke, s'avançant d'un pas et tenant toujours le chèque à la main. — Cela n'engage que la minute présente uniquement.

— La minute présente est tout ce qui me reste, — dit Martin en souriant.

— Oh! nous avons assez parlé de cela — dit Phyllis en haussant les épaules. — Allons, Martin, il faut avaler la pilule comme un homme. Le docteur a amené avec lui une auto-ambulance qui vous attend devant la porte.

Quand Hannah vit ce qui se passait sur le visage de Martin, elle lui prit la main et la serra. « C'est ma faute, pensa-t-elle avec angoisse. J'aurais pu lui éviter cela! » Ses joues s'étaient effacées, creusées sous les deux sombres lueurs d'angoisse qui luisaient sous son front. La paume de ses mains était ruisselante de sueur et il s'éclaircissait la gorge, hum, hum, hum disait-il en claquant des dents.

— Je vous en prie, partez maintenant, — leur dit violemment Hannah.

— Hannah, Hannah, — s'écria Phyllis. — Hannah, ma pauvre enfant, vous rendez-vous compte de ce que vous faites?

— Sortez! — hurla Hannah et comme dans un accès de folie, elle vit que de son poing fermé elle se frappait la poitrine.

Le docteur se leva, inclina la tête et Duke fit un pas vers elle.

— Hannah, ma chère, — lui dit-il. — Remettez-vous-en aux gens qui savent.

— J'en sais assez comme ça, — vociféra Hannah.

— C'est bien, le patron de l'hôtel ne vous gardera pas, — dit Phyllis avec un accent de triomphe, mais sa voix tremblait. — Tout le village est dressé contre vous. Ils vous feront partir de force et je vous garantis que ça ne sera pas drôle.

— Sortez, — répéta Hannah. — Je m'occuperai de cela.

— Hannah! — s'écria enfin Duke de la porte. — Je n'aurais jamais cru que vous étiez une telle idiote!

Tout à coup et comme par un déclic, Martin se dressa sur ses oreillers : « Fermez la porte immédiatement dit-il ou je vais tous vous casser la gueule! »

KAY BOYLE

(Traduction de MARIE-LOUISE SOUPAULT.)

(A suivre.)

LES MIRAGES DE LA SCIENCE

On s'imagine volontiers qu'il suffit de définir un mot pour que tout le monde lui attribue le même sens. Il n'en est rien. Un certain nombre d'entre eux — particulièrement des monosyllabes tels que : vie, âme, Dieu, loi, roi, or, évoquent chez différents individus non seulement des idées, mais des sentiments très divers. Ils sont trop riches, ils représentent un ensemble de concepts objectifs et subjectifs trop complexes, pour que l'on puisse espérer rencontrer fréquemment des hommes dont la ressemblance soit telle qu'ils réagissent identiquement à toutes les images psychologiques et logiques qu'entraînent ces vocables, dès qu'on approfondit le sujet ou l'idée qu'ils représentent.

En général, ils ne prêtent pas à confusion, ce qui est déjà quelque chose. Quand on les emploie dans un salon, on sait bien que chacun comprendra de quoi il est question, et tant qu'ils ne sont qu'accessoires dans une phrase, l'impression prévaudra que l'entente est parfaite. Mais si l'on s'arrête un moment sur l'un d'eux, on s'aperçoit aussitôt que certains lui confèrent une signification particulière. Pour peu qu'une discussion s'engage, des dissentiments naissent entre ceux-là mêmes qui semblaient d'accord en commençant. Plus ces termes sont analysés, et plus les divergences deviennent profondes, et l'on constate bientôt qu'au lieu de deux ou trois groupes de gens discutant amicalement, on n'a plus en face de soi que des individus dont on doute parfois qu'ils soient de bonne compagnie.

Ces mots fondamentaux possèdent une puissance symbolique immense. Le sens qu'un homme leur assigne constitue non seulement une définition personnelle, qu'il croit objective, mais encore, à son insu, une peinture assez exacte de son propre caractère, voire une esquisse de son évolution psychologique ou un résumé des traditions de sa famille. C'est son patrimoine ancestral, ou ses révoltes sentimentales qui s'extériorisent ainsi. Le mot lui-même n'est plus qu'un prétexte. De sorte que si deux êtres humains lui prêtent la même signification, cela indique entre eux une parenté d'idées, de sentiments, de caractère, bien plus profonde que celle qu'implique l'accord banal sur le sens d'un terme usuel.

Le mot « science » est un peu dans ce cas. Comme il est purement objectif, il n'entraîne pas de dissentiments violents. Cependant il n'est pas clair pour tout le monde et possède un certain prestige qui repose malheureusement sur une notion erronée ou incomplète de sa signification. Les savants, Dieu merci, ont autre chose à faire que d'éclairer le public à ce sujet. Il est plus simple pour eux d'accepter cette sorte de considération, toute relative d'ailleurs, qu'ils doivent à leur profession, et qui, en France tout au moins, compense mal les inconvénients financiers d'une situation modeste. Il n'est donc pas inutile, sinon de définir la science, tout au moins d'exposer le but qu'elle poursuit, les moyens intellectuels mis en œuvre, les points faibles de sa méthode, et de discuter la valeur des réponses qu'elle peut fournir. Nous arriverons peut-être ainsi à mettre en évidence l'origine de certains mirages et à déceler la source de certains malentendus.

***

La science se propose de comprendre et d'expliquer l'évolution des phénomènes naturels en étudiant les rapports qui existent entre eux. Or, le monde extérieur nous est révélé par nos sens, intermédiaires aussi nécessaires à notre connaissance que le récepteur l'est à l'audition de la musique diffusée. Supprimons l'homme, que reste-t-il de l'univers? Aucun être humain ne peut s'en faire une idée. Les choses n'empruntent leur réalité et leur aspect qu'à l'interposition, sur le parcours des

radiations, d'un instrument, l'œil, qui les transforme en énergie chimique et physico-chimique. Les nerfs transportent une partie de cette énergie au cerveau qui « voit » les objets, leurs ombres et leurs couleurs. Nous savons donc que ces couleurs ne sont que la traduction physiologique d'un phénomène physique périodique de grande fréquence caractérisé par une « longueur d'onde » donnée pour chaque nuance. La couleur jaune exprime simplement la réaction subie par certaines de nos cellules quand une radiation d'une longueur d'onde de 0,570 à 0,590 millième de millimètre les frappent, c'est-à-dire lorsqu'elles sont excitées par le même phénomène répété 520 trillions de fois en une seconde. La lumière jaune, en elle-même, n'a aucune couleur. Cette notion est entièrement subjective. La même observation s'applique à tous nos sens. La place nous manque pour prendre d'autres exemples, mais ces faits ont été fréquemment étudiés et exposés par de nombreux auteurs. Nous ne pouvons donc en aucune façon discuter de la nature même des événements qui nous échappera toujours et ne nous intéresse d'ailleurs pas, sinon spéculativement. Le terme « connaissance » n'a pas de signification quand on l'applique à des choses qui ne peuvent être pensées. Nos perceptions sont la base même de notre univers, de l'univers dont nous disputons. Peu importe qu'en réalité il soit obscur et silencieux, puisque par notre seule présence nous en faisons la merveille que nous admirons. Peu importe que l'arc-en-ciel n'existe qu'au fond de notre œil, puisque nous y gagnons de l'emmener partout avec nous sous la pluie, aussitôt qu'un rayon de soleil perce les nuages.

De tous temps, les philosophes ont fait cette distinction entre les deux concepts de l'univers. Platon, dans sa fameuse parabole de la caverne, a donné à cette idée sa forme la plus célèbre : et pourtant, ce n'était pas la science de son temps qui lui avait fourni les bases de son raisonnement, mais, par un raccourci prodigieux, son génie pur.

Ainsi, des deux visages du monde, un seul nous est connu et peut-on même parler de l' « existence » du second? Traducteurs inconscients, purement mécaniques, d'une œuvre dont l'essence nous échappe, lecteurs et commentateurs tout ensemble, nous ne pouvons jamais espérer franchir les bornes du domaine

délimité par nos sens si nous n'utilisons que les documents fournis par eux.

L'énoncé sommaire que nous avons donné des buts que se propose la science, se transforme donc en celui-ci : « La science se propose de décrire *la succession des événements sensoriels déterminés en nous par les phénomènes du monde extérieur.* Elle s'efforce de résumer, en une brève formule, les relations existant entre certains groupes de faits. » Chaque fois qu'elle y réussit, elle permet, dans une certaine mesure, la prévision de l'avenir. On dit alors qu'elle a établi une loi scientifique. L'homme, s'il est orgueilleux, se satisfait de peu. Ce qu'il appelle : expliquer un phénomène, consiste à fournir un modèle mécanique, ou un groupe de formules mathématiques, capable de lui faire prévoir ses propres réactions au bout d'un temps déterminé. Ses lois sont toujours *a posteriori.* Elles le plongent en général dans des abîmes d'admiration. *La loi est donc essentiellement un produit de l'esprit humain, et ne possède aucune signification en dehors de l'homme.* Elle n'existe que lorsqu'elle est formulée par lui et si une loi ne s'applique pas dans tous les cas, c'est elle qui a tort . les faits ont toujours raison. On voit aussitôt en quoi elle se différencie de la loi civile, « règle établie pour qu'un être intelligent soit guidé par un être intelligent ayant pouvoir sur lui » (Clifford). Leur seul caractère commun est que toutes deux sont le produit du cerveau humain. *Et la valeur universelle des lois de la nature n'a de signification qu'autant que nous nous référons à un certain type de faculté perceptive, à savoir celle de l'être humain normal.*

Une des objections que le lecteur sera peut-être tenté de faire est celle-ci : « Vous admettrez tout de même que la loi de la gravitation existait avant la naissance de Newton. » A quoi nous devons répondre simplement : la loi de Newton *sous la forme qu'il lui a donnée* n'existait certainement pas. Cette loi n'est pas tant la découverte par Newton d'une règle fixant les mouvements des planètes que l'invention d'une méthode, basée d'ailleurs sur des hypothèses incontrôlables, permettant de décrire brièvement les suites d'impressions sensorielles que nous appelons mouvements planétaires. C'est ce que Pearson nomme la « sténographie mentale ». Certes, les corps célestes évoluaient dans le temps et dans l'espace

de la même façon pour Ptolémée et pour Newton; ils n'ont pas changé pour Einstein qui a pourtant « interprété » différemment ce qu'il voyait; mais cette évolution, qui est conjuguée avec celle de l'univers tout entier, cet univers qui a plus de cent millions d'années-lumière de diamètre et qui n'est peut-être qu'une bulle infime dans « quelque chose » d'infiniment plus vaste encore, n'a pas grand'chose de commun avec notre petite loi humaine qui couvre une période relativement très courte de quelques millions d'années dans l'histoire des univers. Qui pourrait affirmer que cette loi, ou toute autre d'ailleurs, sera valable dans cent milliards d'années?

Ainsi, la loi géniale de Newton est presque statique et représente pour le récepteur : l'homme, l'aspect d'une section infime relativement immobilisée du phénomène; nous ne pouvons pas plus en inférer l'histoire des mondes qu'on ne pourrait, en examinant une seule des photographies d'un grand film cinématographique de six mille mètres, reconstituer tout le scénario. Quand nous parlons d'une section relativement immobilisée, nous entendons que le laps de temps envisagé est trop court par rapport aux immenses périodes d'évolution des mondes, pour que les lois de celles-ci nous deviennent accessibles. L'étude au microscope du fragment de film nous apprendrait certes des choses intéressantes. Son analyse chimique également. Nous pourrions édifier toute une science sur ces bases; mais elle serait sans rapports réels avec l'évolution des *événements* enregistrés sur la bande complète, lesquels n'acquièrent de réalité à nos yeux que par suite de leur déroulement à une certaine vitesse dans l'appareil de projection. Encore une fois, peu importe. Nous ne connaîtrons jamais que nos lois, celles qui gouvernent la succession de nos impressions, c'est-à-dire notre univers. Cessons donc de nous chagriner de leur relativité et voyons à quelles méthodes nous avons recours pour les établir. Le résultat sera plus utile que la poursuite du mirage de la Réalité absolue.

La méthode générale de la science est la méthode expérimentale, basée d'une part sur l'observation des phénomènes et, d'autre part, sur la déduction et sur l'analyse. La méthode analytique est, de toute évidence, la seule qui nous permette de satisfaire cette curiosité qui nous caractérise et qui a permis

l'évolution intellectuelle de l'homme. Nous la trouvons partout, qu'il s'agisse d'art, de sociologie, de littérature ou de science. Pour connaître, nous devons analyser. Dans les trois premières manifestations de l'activité humaine citées, l'analyse se renforce souvent de l'intuition. Mais l'intuition n'est pas à proprement parler une méthode, car il est douteux qu'elle s'acquière ou puisse même se perfectionner dans les conditions normales de notre civilisation actuelle : c'est un don inégalement distribué. Nous employons au contraire l'analyse dès que notre curiosité ou notre intérêt nous pousse à rechercher le « comment » des choses. L'enfant qui casse sa locomotive dans le but d'apprendre comment elle fonctionne, applique la même méthode analytique que le chimiste, le physicien ou le biologiste.

La question se pose maintenant de savoir si cet outil admirable, préconisé par Descartes, suffit dans tous les cas à nous donner la réponse souhaitée. Et tout d'abord sur quoi repose notre confiance dans la valeur de l'analyse? Il faut bien admettre que l'extension et le prestige de cette méthode sont relativement récents. Avant Bacon, Descartes et Pascal, on y avait parfois recours, mais pas d'une façon systématique. La science expérimentale — si l'on excepte les grands alchimistes et quelques brillants esprits du XVIIe siècle, naquit au XVIIIe . Pascal illustre d'ailleurs bien cette période transitoire : mathématicien génial, on nous dit qu'à douze ans il avait retrouvé les premières propositions de la géométrie d'Euclide, et nous savons qu'à seize ans il écrivit un traité des sections coniques qui étonna Descartes. C'est intuitivement, inductivement et non point par l'application de la méthode expérimentale, analytique, qu'il y parvint : mais c'est en partie grâce à cette dernière méthode qu'il résolut les problèmes relatifs à l'équilibre des liqueurs et à la pesanteur de l'air.

Or, pareils aux enfants, notre curiosité nous porte invinciblement vers le démontage, l'analyse, et notre confiance en cette méthode semble essentiellement basée sur une croyance, la croyance à la simplicité fondamentale des choses et à la possibilité d'expliquer le complexe par l'*addition* d'éléments ou de facteurs simples. A coup sûr, en première approxima-

tion, cette façon de voir est justifiée. Dans l'immense majorité des cas, il en est ainsi. Instinctivement, nous disséquons les phénomènes dans l'espoir d'arriver jusqu'à ceux, plus simples, qui les conditionnent. Notre ambition est pleinement satisfaite quand, ce but une fois atteint, nous réussissons, par synthèse, à reconstituer le phénomène initial. La tentation était grande, devant l'immense complication de l'univers, d'imaginer que l'on pourrait un jour tout comprendre et tout expliquer au moyen d'un petit nombre d'éléments et de lois fondamentaux. On alla même jusqu'à considérer la simplicité d'une théorie, d'une hypothèse comme une preuve de sa valeur... Depuis 1900, et surtout depuis une dizaine d'années, les faits se sont chargés de nous guérir de cette candeur. Mais nous souffrons encore aujourd'hui des erreurs qui aiguillèrent certains philosophes et certains savants dans la voie des généralisations hâtives et des extrapolations prématurées.

Ce mirage de la simplicité mérite d'être un peu approfondi. L'étude du raisonnement analytique lui-même nous fournira l'occasion de le faire. Pour éviter la sécheresse d'une dissertation, nous raisonnerons sur des exemples, et essaierons de montrer que l'analyse est efficace et sûre entre certaines limites bien définies, mais qu'elle cesse, dans la majorité des cas, de fournir des renseignements utilisables aussitôt qu'on la pousse au delà d'un certain seuil. Ce seuil est aisément franchi dans un sens — mais non point en sens inverse, c'est-à-dire du côté de la synthèse. C'est lui qui constitue la ligne de démarcation la plus nette entre les différentes sciences humaines, comme nous le verrons bientôt.

Commençons arbitrairement, non par la science la plus complexe, la sociologie, ni par la plus simple, la physique, mais par les sciences les plus captivantes, les plus fondamentales pour nous; celles de l'homme. Pour connaître la nature de l'homme physique, il faut l'analyser. L'un des premiers stades sera la dissection : l'anatomie, science descriptive, contemplative suivant l'expression de Claude Bernard, nous enseigne le détail de notre structure intérieure. Elle nous permet d'isoler les organes, les muscles, les os, les nerfs. Elle établit une classification topographique, utile pour

sérier les questions, mais néanmoins superficielle, car si le fonctionnement des organes est lié à leur aspect structural, nous savons aussi qu'aucun organe ne fonctionne indépendamment des autres. Le corps humain constitue une synthèse admirable, un ensemble harmonieux où tout se tient, où tout contribue de façon connue ou inconnue, à l'équilibre de l'ensemble. La dissection, la forme la plus simple de l'analyse, nous place donc déjà devant d'autres problèmes qui ne sont plus l'homme, mais les fragments d'homme, des fragments morts. Les grands médecins, le professeur Widal en particulier, avaient bien compris ce fait et recommandaient à leurs élèves de s'attacher surtout à l'étude clinique du malade. La supériorité de la médecine française est due à l'observation de cette règle.

On peut, il est vrai, étudier sans commencer par tuer. C'est l'expérience *in vivo*, base de cette science fondamentale : la physiologie. Ici, l'on considère les fonctions de chaque organe par rapport à d'autres et, grâce à l'anatomie qui nous a fourni préalablement le plan détaillé de l'usine, si l'on peut s'exprimer ainsi, on essaie de saisir et de comprendre les mécanismes par lesquels l'air que nous respirons et notre nourriture quotidienne se transforment en travail, en chaleur, en muscles, en os, en sang et en hormones de toutes sortes. C'est ainsi que nous avons appris quelles étaient les conditions générales, chimiques, physiques et physico-chimiques de la vie; que nous avons saisi les processus des phénomènes de la nutrition dans leur immense complexité; de la respiration et du maintien de la chaleur animale; de la circulation, des sécrétions internes et externes et enfin des phénomènes d'excitation de la matière vivante et du système nerveux.

Toujours poussés par la nécessité de passer du plus complexe au plus simple, les anatomistes, les histologistes et à leur suite les physiologistes ont atteint les cellules, éléments constitutifs des organes. Un chapitre important de la biologie, la cytologie, est consacré à leur étude; Carrel a montré, et c'est là une des parties les plus saillantes de son œuvre, qu'à côté de la cytologie statique, travaillant sur des cellules tuées, on devait édifier une physiologie cytologique, basée sur l'emploi et la

conservation de cellules vivantes. Nous avons décrit ici-même ses admirables méthodes[1].

Ainsi, en possession de l'élément ultime de l'être vivant, élément qui conserve sa personnalité si on le cultive dans des conditions convenables, on pouvait se glorifier à juste titre des succès de la méthode analytique. On était arrivé à une grande simplification; mais ce résultat n'était acquis *qu'au prix de l'abandon de certains problèmes dont la considération restait fondamentale pour la compréhension de l'être tout entier*; car, nous l'avons déjà dit, l'isolement d'un organe, et à plus forte raison d'un fragment de tissu, élimine la possibilité d'étudier les relations existant entre eux et tous les autres organes, relations qui, nous le savons, conditionnent souvent son fonctionnement. En simplifiant ainsi, on n'a donc pas résolu ces problèmes : *on les a remplacés par d'autres*. Nous connaissons les multiples cellules de l'organisme végétal ou animal, mais que sont devenus la grâce de la fleur, ses couleurs et son parfum destinés à perpétuer l'espèce par l'intermédiaire des insectes? Que sont devenus le chant de l'oiseau et l'intelligence de l'homme? Pour étudier l'harmonieux développement des êtres et les relations entre les parties, il ne faut pas trop simplifier. On ne peut impunément s'écarter des conditions normales si l'on cherche à caractériser l'ensemble. Il est difficile aujourd'hui de savoir quelle influence telle glande endocrine éloignée peut avoir sur telle ou telle fonction physiologique, en apparence indépendante, et surtout, quel est le rôle du système nerveux. Tout récemment, Carrel, aidé de Lindbergh pour la réalisation matérielle, vient, on le sait, de mettre au point une technique qui représente un progrès considérable dans cette voie.

L'analyse, en nous fournissant l'élément structural, la cellule, ne nous permet pas la synthèse car, à notre insu, elle nous a entraînés très loin de notre point de départ et nous ignorons à quel moment nous avons perdu de vue les détails, en admettant qu'ils fussent discernables, qui eussent pu nous renseigner sur la coordination fondamentale. Pour étudier celle-ci, nous devons revenir en arrière, et les notions gagnées par la connais-

1. Voir « La culture des tissus en dehors de l'organisme », *Revue de Paris*, 1er septembre 1931.

sance des cellules isolées ne nous sont plus, en général, d'un grand secours. Sans nous en douter, nous avons franchi un seuil qui nous sépare du problème global.

Cependant, nous ne nous arrêtons pas là, et notre appétit d'analyse est loin d'être rassasié. L'estomac, le foie, le pancréas, les glandes digèrent, c'est-à-dire décomposent; sécrètent, c'est-à-dire fabriquent, des quantités de substances. Des cellules nouvelles naissent. Il y a là une activité biologique, chimique, énorme et incessante, dont le siège est dans les cellules. Pour l'atteindre, on dissocie ces dernières et l'on en extrait les corps réagissants. Nos méthodes nous ont permis de saisir et d'expliquer un grand nombre de réactions, non pas de celles qui édifient, mais de celles qui détruisent. Les phénomènes de combustion, de digestion, nous sont familiers. Nous assistons à la désintégration des matières albuminoïdes (les protéides ou protéines), à leur simplification en un mot; mais nous ignorons encore comment elles se synthétisent. Il est toujours plus facile de démolir que de construire. Et quand nous construisons, quand, par synthèse, nous réussissons, au prix de mille difficultés, à reproduire une des substances fabriquées par nos cellules, une hormone, l'adrénaline ou la thyroxine par exemple, nous savons que nos méthodes sont bien plus grossières et moins parfaites que celles employées par les cellules des capsules surrénales et de la glande thyroïde. Nous imitons bien la production de ces prodigieux laboratoires microscopiques, mais à cette contrefaçon se borne aujourd'hui notre science. Nous ne savons pas reconstituer le laboratoire lui-même, et nous ignorons ses procédés.

Dès que nous atteignons ce stade de l'analyse chimique, nous perdons complètement contact avec la vie. Nous avons encore une fois passé, avec la plus grande aisance, un seuil, que nous ne pouvons franchir en sens inverse. Emportés par notre besoin de savoir, nous tournons délibérement le dos au problème intégral que nous nous proposions d'approfondir, et nous appliquons toutes les ressources de notre technique et de notre intelligence à l'étude de ce substrat de la matière vivante : la molécule de protéine. Ici, notre chute est rapide : nous savons que cette protéine est constituée d'éléments plus simples, les protéoses, elles-mêmes résolubles en polypeptides,

et finalement en amino-acides, lesquels se décomposent en groupes chimiques bien définis. Nous savons qu'en soumettant à l'analyse une protéine, ce corps extraordinairement compliqué qui comporte plusieurs milliers d'atomes, nous ne perdons aucun de ses éléments qui se retrouvent tous, en poids, à la fin de l'expérience. Nous savons donc que nous finissons par posséder toutes les pierres de l'édifice : mais nous n'ignorons pas qu'aussitôt que nous commençons à le démolir, à l'analyser, nous détruisons irrémédiablement quelque chose qui ne peut se peser, ni se doser, et qui caractérisait l'édifice entier. C'est un nouveau seuil : nous descendons une petite marche. Et quand nous nous retournons, nous sommes tout étonnés de constater qu'un mur infranchissable s'élève derrière nous. Chaque fois que nous touchons à cette molécule, nous supprimons une ou plusieurs propriétés biologiques. D'où provenaient-elles donc? Non pas d'un de ses constituants chimiques, mais plus probablement de la place de celui-ci dans l'échafaudage représenté par tous les éléments voisins. Pour donner une idée de la coordination de l'ensemble, qu'il nous suffise de dire que dans une de ces molécules, comportant au moins huit mille atomes disposés de façon rigoureusement définie, si l'on fait pivoter simultanément deux d'entre eux en les substituant l'un à l'autre, certaines propriétés biologiques de la molécule entière sont complètement modifiées : l'expérience, rendue possible par les magnifiques travaux de Karl Landsteiner, a été réalisée par Avery et Gœbel, à l'Institut Rockefeller.

Ainsi, quand l'analyse est achevée, il ne reste dans les tubes à essais et dans les capsules de porcelaine qu'une certaine quantité de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, parfois des traces de soufre, de phosphore, de fer. Ces corps, identiques à ceux de la chimie minérale, peuvent être dosés avec exactitude. Mais qu'est devenue l'extraordinaire petite usine dont nous nous proposions d'étudier les procédés? Nous n'avons plus entre les mains que des produits purs, inertes, que nous aurions pu acheter au kilogramme n'importe où.

Alors, comment travaillent les cellules? Y a-t-il un stade intermédiaire qui nous a échappé? A quel moment? Et finalement, quel est le sens de la précision de nos recherches? La réponse est aisée.

La précision que nous avons atteinte appartient à un *autre* problème. A un instant donné, nous avons tué notre problème principal. Nous ignorons quand et comment, et nous ne nous en sommes même pas aperçus. Nous nous laissons volontiers glisser sur une sorte de toboggan, sans nous rendre compte qu'il ne pourra servir à remonter au sommet de la falaise d'où nous sommes partis. Nous ne voyons même, à l'heure actuelle, aucun moyen de relier les résultats acquis au problème principal. Nous constatons seulement que les matériaux composant les êtres vivants, bien qu'essentiellement constitués des mêmes éléments que les corps bruts, empruntent à leur dimension, à leur structure dans l'espace des propriétés spéciales que nous ne pouvons pas inférer de celles de leurs éléments communs. Ces qualités, nous les percevons sans les comprendre et elles caractérisent la matière vivante. Toute simplification aboutit à une plus grande stabilité, mais en même temps à la perte d'une vertu propre qui était liée à la fragilité initiale. La vie introduit des combinaisons qui n'ont rien de particulier en elles-mêmes, mais de la complexité desquelles dérivent précisément les propriétés vitales. Et, de même que la beauté et la valeur d'un tableau de Rembrandt ne peuvent s'apprécier par l'analyse chimique des couleurs étalées sur la toile, de même, pendant longtemps encore, les méthodes de la chimie ne fourniront pas de réponse aux grandes questions posées par les biologistes.

Et c'est ce qu'on pourrait appeler le mirage du raisonnement ou le mirage de la simplicité. Il se poursuit d'ailleurs du haut en bas de l'échelle. On démontrerait aisément que le seuil de la chimie est franchi quand on atteint la structure de l'atome. Nous sommes loin de pouvoir prédire les propriétés physiques d'un corps simple d'après le nombre d'électrons qui gravitent autour de son noyau : or, ces qualités constituent, nous l'avons vu au début de cet article, sa réalité par rapport à nous. Nous ne pouvons donc pas prévoir les réactions sensorielles qu'il déterminera en nous : sera-t-il gaz, liquide ou solide à la température ordinaire? Ce que nous savons appartient au domaine intellectuel, spéculatif et pas encore au domaine réel. Nous ignorons même comment il se fait que deux gaz comme l'hydrogène et l'oxygène, en se combinant,

fournissent l'eau, ce corps aux propriétés si curieuses auquel nous ne prêtons pas attention simplement parce que, comme le disait Montaigne : « L'habitude ôte l'étrangeté. » Passé le seuil de la molécule, ou plutôt des assemblages de molécules, on entre dans un domaine différent de la chimie et diffèrent de la physique de notre monde tangible. On pénètre dans le monde des photons et des électrons, des grains d'électricité et des grains de lumière, monde réel sans doute, mais qui n'est point directement perceptible ni traduisible. Un hiatus existe entre les deux, comme entre la chimie des corps bruts et celle de la matière vivante, entre celle-ci et le protoplasme, entre le protoplasme et la cellule, entre la cellule et l'organe, entre l'organe et l'individu. Tout au sommet : l'homme. Dire que l'homme est ultimement un assemblage de noyaux positifs et d'électrons, n'est pas une assertion fausse, mais tellement incomplète qu'elle n'est pas utilisable. Or, l'analyse ne peut fournir d'autre réponse. Elle ne voit donc pas tout.

Si nous compliquons encore les problèmes en nous élevant au-dessus de l'homme, en le considérant comme un élément dans la société, un nouveau seuil apparaît : on ne peut étudier la sociologie au moyen d'un homme isolé. Ici, c'est l'homme lui-même, tout entier, qui devient l'unité insécable, au delà de laquelle le problème sociologique cesse d'exister, de même qu'au delà de la cellule, le problème biologique s'évanouit. Ainsi, chaque science est limitée et caractérisée par un seuil, une unité indivisible, passé laquelle l'analyse n'est plus capable d'apporter une réponse à la question posée, mais nous conduit insensiblement dans un autre domaine.

Derrière ces gradins qui sont la preuve de l'infirmité de notre cerveau et le stigmate de notre condition humaine, on perçoit bien, on devine plutôt l'enchaînement harmonieux de l'univers qui nous échappe, l'univers objectif. Entre l'atome simple d'hydrogène, pourvu d'un seul électron, entre cet électron même et la voie lactée, entre notre voie lactée et les autres, la nébuleuse de la Chevelure de Bérénice par exemple, dont la lumière met cinquante millions d'années à nous parvenir, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, en passant par notre humble individu, nous nous plaisons à penser qu'il existe une relation continue et absolue. C'est là une pure

hypothèse anthropomorphique dont l'origine peut se retrouver aisément dans la succession des réactions et les idées déterminées en nous par l'univers tel qu'il nous est révélé par nos sens. Nous côtoyons ici la métaphysique, et nous échappons au réel. Comme on le voit, ce mirage du raisonnement est capable de nous emmener, malgré nous, bien loin de la route que nous avions décidé de suivre. Il suffit d'être averti pour ne pas en être dupe et pour ne pas commettre la grave erreur de nier l'existence de ce qu'on ne voit pas. Un fameux médecin, victime de ce mirage et peut-être aussi d'une confiance immodérée dans la science humaine, disait un jour : « L'âme? je ne l'ai jamais rencontrée au bout de mon scalpel. » Personne n'en doutait. Mais on ne rencontrerait pas davantage la voix de Caruso sur un disque de phonographe si on le traitait de façon analogue. Ce qu'on peut reprocher à ce sceptique, ce n'est pas d'avoir fait profession de foi, ce qui était son droit le plus strict; ce n'est pas d'avoir choisi la thèse matérialiste qui jouissait à cette époque dans les milieux intellectuels d'un prestige solidement assis sur l'ignorance et l'optimisme le plus enviable; c'est d'avoir prononcé des paroles futiles auxquelles le public mal informé et trompé par l'autorité qui s'attachait à son nom devait attribuer la valeur d'une preuve scientifique.

L'analyse garde donc toute sa valeur, tant qu'on ne lui fait pas franchir ce seuil caractéristique des différentes sciences représenté par l'unité insécable dont ses objets sont bâtis. Au delà de cette limite, il importe, pour ne pas commettre d'erreur involontaire, de se souvenir qu'elle fut dépassée, et qu'en aucun cas les conclusions tirées des faits expérimentaux récoltés au delà du seuil, ne peuvent légitimement s'appliquer à ceux recueillis en deçà. A elle seule, la non-observance de cette règle a posé bien des faux problèmes et entraîné bien des conflits.

Il existe tant d'autres sources d'erreur qu'on ne peut prétendre les examiner toutes. Cependant, il en est deux qui nous semblent, par leur importance, mériter quelque attention. L'une d'elles est ce qu'on pourrait appeler le « mirage de la thermodynamique »; l'autre « le mirage de la causalité ». Nous nous excusons d'être obligés d'employer des termes dont

l'aspect est un peu rébarbatif. Le lecteur n'ignore pas que la philosophie moderne repose en partie sur la science expérimentale; il est donc essentiel, si l'on s'intéresse aux mécanismes de la connaissance, et si l'on cherche à en faire la critique, d'avoir recours à la terminologie consacrée qui présente l'avantage d'être brève et précise.

La thermodynamique, ou énergétique, emprunte son nom au fait que cette branche fondamentale des sciences a établi les lois qui gouvernent les transformations de l'énergie en chaleur et réciproquement. La première loi de la thermodynamique nous enseigne que, si l'énergie se présente à nous sous de multiples aspects : cinétique, thermique, chimique, électrique, etc., qui peuvent toutes se convertir l'une en l'autre, il n'y a jamais ni perte ni gain au cours des transformations. C'est la Loi de la conservation de l'énergie. Par exemple, dans un canon, l'énergie chimique mise en jeu par l'explosion de la poudre s'est transformée en chaleur et en mouvement; l'obus projeté (énergie cinétique) rencontrant une plaque de blindage qui l'arrête brusquement voit sa température s'élever à un tel point que la fusion de l'acier peut s'ensuivre; les freins d'une voiture lancée qui s'arrête chauffent; la chaleur dégagée par la combustion du charbon met en mouvement une machine à vapeur; l'énergie chimique d'une pile électrique fait tourner un moteur, et, réciproquement, une chute d'eau agissant sur une dynamo fabrique de l'énergie électrique qui peut être employée à charger des accumulateurs, à chauffer de l'eau ou à électrolyser une solution dans le but de nickeler ou de dorer un objet.

La seconde Loi de la thermodynamique, ou loi de Carnot-Clausius est un peu plus abstraite : elle traite des relations quantitatives qui *restreignent* la convertibilité de l'énergie, et elle établit que si un travail ou l'énergie cinétique d'un corps en mouvement, peuvent se transformer de plusieurs manières et se convertir finalement en chaleur, l'évolution inverse, de la chaleur en travail n'est possible que *sous certaines conditions*. En d'autres termes, en passant à l'état de chaleur, l'énergie se *dégrade* définitivement : si une certaine quantité de chaleur peut toujours passer d'un corps chaud à un corps plus froid — en effectuant même un travail — on ne peut jamais faire

passer une quantité de chaleur, même minime, d'un corps plus froid sur un corps plus chaud sans emprunter du travail à l'extérieur. En refroidissant, ce corps a perdu non seulement une certaine quantité de chaleur, mais encore certaines qualités : un demi-litre d'eau à 100° permet de cuire un œuf à la coque; n'importe quelle quantité d'eau à 50° n'y parviendra jamais. Si l'énergie se conserve, *la valeur utilisable* de cette énergie diminue, chaque fois qu'il y a eu transformation en chaleur, et plus la température est élevée, plus cette valeur est grande.

Cette loi est absolument universelle, c'est-à-dire qu'on ne lui connaît aucune exception dans le monde inorganisé, dans le domaine où règnent nos lois statistiques[1]. C'est un principe. Il entraîne des conséquences d'une importance tout à fait générale sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici; qu'il nous suffise de dire que c'est la base la plus solide de toute notre science moderne, le fil d'Ariane indispensable. Les lignes qui précèdent expliquent pourquoi la thermodynamique est considérée comme le cadre commun à toutes les sciences physiques, chimiques et mécaniques.

Or, pour un ensemble de raisons assez impressionnantes, et qui ont été brillamment exposées par un grand savant hautement estimé, le professeur Charles E. Guye dans un admirable livre intitulé : *l'Évolution physico-chimique*[2], d'une part, on arrive à la conclusion que le rendement élevé des « machines vivantes » écarte l'hypothèse qu'elles sont des machines thermiques et, d'autre part, on est amené, avec lord Kelvin et Helmholtz, à se demander si les organismes vivants obéissent à la loi de Carnot-Clausius? Cette petite phrase d'aspect inoffensif, que les esprits les plus distingués acceptent aujourd'hui tout en se gardant bien d'y répondre autrement qu'en hochant la tête, est plus révolutionnaire que la théorie de Copernic ne l'était à son époque. Elle signifie qu'on peut, qu'on doit aujourd'hui se poser à nouveau la question brûlante : existe-t-il une différence de base entre les corps bruts, inanimés, et les êtres vivants? S'il en est ainsi, il faut abandonner l'espoir d'expliquer l'apparition et la per-

1. Voir note page 138, au sujet de cette expression.
2. Paris, Chiron, éd., 1922.

sistance de la vie au moyen de notre science actuelle, et il ne suffit plus d'invoquer les lois scientifiques, de quelque manière qu'elles soient exprimées, pour bannir de l'évolution vitale tout finalisme. Bien au contraire, il semble qu'on soit obligé de lui faire une certaine place, sous une forme ou sous une autre, qu'on l'appelle finalisme, élan vital, âme, principe organisateur ou d'un nom quelconque.

En effet, de deux choses l'une : ou bien nous vérifions, dans l'étude quantitative de *tous* les phénomènes et de *toutes* réactions biologiques, les lois qui gouvernent la matière inerte; ou bien nous ne les vérifions pas, ou pas toujours. Dans le premier cas, rien ne s'oppose en principe à ce qu'un jour le secret de la vie elle-même soit dévoilé. Dans le second, il est impossible d'être aussi affirmatif. Or, il est certain qu'aujourd'hui nous nous trouvons dans la seconde alternative. Tous les physiologistes sont d'accord à ce sujet. Nous sommes donc amenés scientifiquement, en toute liberté de pensée, à admettre le contraire de ce que certaines écoles philosophiques avaient, un peu à la légère, postulé. Nous voici revenus, par un long détour, au fameux pari de Pascal[1], enrichis de quelques arguments imprévus qui eussent ravi ce grand esprit.

Le dernier mirage que nous évoquerons brièvement, celui de la causalité, est assez subtil, et d'une gravité particulière.

Depuis quelques années, la physique a subi des bouleversements profonds. Le domaine du physicien ressemble assez à un pays ravagé par une série de tremblements de terre et de raz de marée. Laissons de côté les détails matériels, les faits expérimentaux qui ont contraint le savant à modifier du tout au tout l'idée qu'il se faisait de la nature des choses et de l'univers, et examinons un des changements les plus importants qui en est résulté dans les relations entre les phénomènes ou, plus exactement, dans notre interprétation de leur séquence, de leur évolution. Toute notre science classique repose sur la notion de *déterminisme*. Nous disons qu'un phénomène est bien connu quand nous avons réussi à établir les facteurs qui déterminent son apparition; il nous intéresse d'autant plus qu'il y a moins de facteurs inconnus, et que nous pouvons

1. *Les Pensées...*, titre VII, page 55. Édition originale, Paris, Desprez, 1670.

mieux le relier lui-même à un phénomène postérieur dont il est la cause. Nos efforts tendent donc à établir l'enchaînement des rapports de causalité successifs; nous considérons chaque fait non pas tant en soi, que comme intermédiaire entre sa cause et son effet. Le but de la recherche, comme nous l'avons dit précédemment, est l'étude des relations entre les phénomènes. Notre croyance aveugle dans un déterminisme absolu a été pendant longtemps à la base de notre confiance dans la science. Or, ce déterminisme a subi, dès le début du siècle, avec Boltzmann, une évolution profonde. Nos lois physiques se sont transformées en lois *statistiques* dont l'exactitude dépend du nombre immense d'éléments en présence. Plus ce nombre est grand, plus la précision augmente : plus il est faible, plus la précision diminue; au-dessous d'une certaine valeur les lois ne s'appliquent plus. D'ailleurs, les résultats statistiques sont les seuls accessibles à nos déterminations[1]. Nous ne risquons

1. Un exemple simple éclairera tout ce qui précède : une loi de physique dit que si deux gaz, à des pressions différentes, sont contenus dans deux vases réunis par un robinet, les pressions s'égaliseront dès que la communication sera établie. Le bon sens l'indique. La thermodynamique explique que cela découle de l'évolution du système vers un certain état d'équilibre qui est atteint lorsque les pressions sont égalisées. Or, la pression gazeuse est due au choc des molécules contre les parois des vases; elle est donc proportionnelle à leur nombre. Ce nombre étant toujours extrêmement grand (un centimètre cube, un peu moins qu'un dé à coudre, contient à peu près trente mille millions de milliards de molécules gazeuses), peu importe que le nombre soit exactement le même : quelques millions de plus dans un vase que dans l'autre n'introduiront jamais une différence de pression mesurable : une différence de un pour mille représenterait un écart de plusieurs millions de milliards de molécules dans des vases de un centimètre cube. D'où le nom de loi statistique ou loi des grands nombres : le phénomène accessible, mesurable, la pression, est la résultante statistique des actions individuelles. La théorie cinétique et la thermodynamique en rendent compte de façon satisfaisante. Mais si le volume des vases diminue au point qu'il n'y a plus que dix molécules de part et d'autre, le passage d'une seule molécule par l'ouverture entraînera une différence de pression de 10 p. 100 : la loi de l'équipartition des pressions sera faussée; la thermodynamique sera en défaut. S'il n'y avait que deux molécules en tout, les différences seraient de 100 p. 100 : seules les lois inconnues qui gouvernent le mouvement d'une molécule individuelle entreraient en jeu; il n'y aurait même plus de pression à proprement parler, mais de temps en temps, un choc. Or, chez les êtres organisés, nous rencontrons non seulement des cellules, déjà petites, mais à l'intérieur de celles-ci des éléments structuraux qui jouent un rôle bien défini, et qui sont d'un ordre de grandeur tel que les molécules qui s'y trouvent sont en nombre assez faible pour que les fluctuations deviennent prépondérantes. Nous avons déjà développé ici-même cette idée (*Revue de Paris*, 15 janvier 1929).

donc pas souvent — *sauf dans les organismes vivants* — de nous trouver en face de phénomènes dépendant d'un petit nombre d'éléments. Suivant le concept statistique, basé sur la loi des grands nombres de Gauss, un phénomène, au lieu d'être rigidement déterminé, n'est plus considéré que comme *extrêmement probable.* Cette probabilité mathématique est d'ailleurs si grande qu'elle se confond pratiquement avec la certitude : il n'y a donc rien de changé, si ce n'est que le concept de causalité s'est assoupli. Mais en 1927, le professeur Heisenberg introduisit un *principe d'incertitude* ou d'indétermination, aujourd'hui complètement incorporé à la mécanique ondulatoire et dont l'importance peut se comparer à celle de la théorie de la Relativité et des travaux de Louis de Broglie; ce principe établit qu'on ne peut jamais connaître *tous* les éléments (position et vitesse) nécessaires pour prévoir exactement la marche d'un des éléments ultimes, photon ou électron dans l'avenir. On peut en connaître la moitié (la position *ou* la vitesse) mais pas les deux ensemble parce que l'observation elle-même influencerait le mouvement. Il ne s'agit pas d'ignorance, mais d'une limitation nécessaire. Par conséquent, non seulement nous ne disposons actuellement que de lois statistiques, globales, mais encore il nous est *interdit* d'espérer qu'un jour nous pourrons posséder les lois des particules élémentaires, lesquelles nous permettraient seules, théoriquement, une prévision rigoureuse du Futur, c'est-à-dire des lois absolues.

Or, une loi statistique n'est valable que si les particules élémentaires sont entièrement soumises au hasard : s'il en était autrement, si des événements dirigés se produisaient, nous constaterions des fluctuations plus ou moins fréquentes, mais toujours dans le même sens, et notre loi serait affectée par cet élément perturbateur. Pour prendre un exemple, le succès des sociétés d'assurances est possible parce que l'on admet que, chaque année, il se produira un nombre sensiblement égal de sinistres; à peu de choses près, on sait — par les statistiques antérieures — quel sera ce nombre. Voilà notre loi. Elle est suffisamment précise pour que les actionnaires reçoivent des dividendes. Mais si un incendiaire met systématiquement le feu — c'est-à-dire si un élément qui n'est plus dû

au hasard, mais à la malveillance, entre en jeu — il se produira une fluctuation telle que la société fera faillite. Cette image grossière permet, non seulement, de comprendre le sens dans lequel nous parlons du hasard, mais encore la nature de la précision atteinte; en effet, si telle société base ses calculs sur un nombre d'incendies à peu près constant pour une période de cinq ans par exemple, et réussit aisément à prévoir *combien* de maisons seront détruites par an, elle est, par contre, incapable de dire à l'avance *quelles* sont les maisons qui brûleront.

Ainsi, dans le monde inorganisé, tout se passe comme si le hasard seul, le mouvement totalement désordonné, entrait en jeu. Mais alors, d'où viennent la régularité, l'harmonie, la continuité, l'évolution, en un mot, des êtres vivants? Pour emprunter un exemple à Guye, nous pouvons à la rigueur concevoir que le hasard des chocs moléculaires ait pu construire une fois un instrument d'optique merveilleux, l'œil. Mais il devient plus difficile d'admettre que la construction réussisse du premier coup, non seulement dans l'organisme considéré, mais encore dans tous les êtres vivants qui constituent sa descendance. Tant que le principe d'Heisenberg n'était pas établi, nous pouvions espérer que la forme statistique que nous avions donnée à nos lois n'était que momentanée et que les génies de l'avenir trouveraient un jour le moyen, en étudiant les actions individuelles des particules élémentaires d'établir des lois qui éclaireraient d'une lueur nouvelle cette évolution que nous constatons. Nous savons aujourd'hui que cela nous est interdit pour des raisons qui ne dépendent nullement de notre intelligence, mais de notre structure et de la structure que nous attribuons à l'univers. Nous retrouvons ici l'écueil inhérent à la méthode analytique critiquée plus haut. Nous ne pouvons pas concevoir une science qui ne serait pas basée sur nos modes de pensée, et ceux-ci nous amènent à toucher du doigt une limitation absolue, inhérente à nous et à eux-mêmes. Nous sommes condamnés à ne pas sortir de ce cercle vicieux tant que nous n'aurons recours qu'à la méthode scientifique expérimentale qui fait, à juste titre, notre orgueil. Est-ce à dire qu'une autre méthode, purement intuitive par exemple, nous permettrait d'aller plus loin dans la compréhension du mécanisme ultime et du sens de notre univers? Il est prématuré de l'affirmer.

***

Nous pensons avoir suffisamment montré que les progrès de la science sont arrivés à un point tel qu'une révision de certains concepts s'impose. Ces concepts, issus d'extrapolations généreuses, mais imprudentes, sont, en vieillissant, insensiblement passés à l'état de dogmes. La Vérité d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois. Non pas qu'elle ait changé, mais son aspect s'est modifié pour nous dans un sens que ne prévoyaient nullement nos prédécesseurs, comme un paysage change d'aspect pour un myope quand il met ses lunettes. A l'époque des Encyclopédistes, elle leur apparaissait au loin comme une statue qu'ils devinaient merveilleuse, au fond d'une allée verdoyante et obscure dans un parc rempli de mystère, mais dont l'accès leur semblait facile. Et ce fut l'origine du malentendu dont nous souffrons encore. Les philosophes avaient un si grand besoin de clarté et de liberté, ils étaient tellement enivrés des succès de l'intelligence humaine, qu'ils n'ont pas su faire le partage entre ce qu'ils voyaient vraiment et ce qu'ils voulaient voir. A leur insu, ils allèrent toujours un peu plus loin que la rigueur scientifique ne l'eût permis. Tandis que les savants, au laboratoire, récoltaient et classaient soigneusement des faits, les philosophes échafaudaient des théories, et ne se rendaient pas compte qu'ils s'éloignaient de plus en plus de cette Vérité qui les avait séduits, sans qu'ils s'en doutassent, plus comme arme contre l'obscurantisme et l'autorité religieuse, que par sa seule aride beauté.

Par ailleurs, puisque tout n'est que mirage, comment s'étonner que des hommes aient voulu s'appuyer d'emblée sur ce qu'il y a de plus réel, mais aussi de plus mystérieux en nous : notre inquiétude. Nous ignorons le monde en soi; nous ne le connaissons qu'à travers les réactions humaines. Notre seule réalité prend sa source en nous. Il n'y a pas de différence spécifique entre l'hallucination collective d'un groupe de spectateurs auquel le fakir hindou impose certaines impressions sensorielles : la vue d'un enfant qui grimpe à une corde lancée en l'air puis disparaît soudain, et cette autre hallucination collective que nous appelons notre science. Nous refusons de croire aux miracles. Soit. Mais qu'appelle-t-on

un miracle? Un événement que notre science ne peut expliquer? En ce cas, nous sommes entourés, submergés de miracles. Non, répondra-t-on, car nous en avons expliqué un grand nombre, et progressivement nous expliquerons tous les autres. Cela n'est point démontré; car le fait que nous les avons élucidés — encore que cela soit douteux, puisqu'en général nous n'avons fait que déplacer le problème — prouverait que ce n'étaient pas des miracles. Et voici que notre science, trahissant ses parrains, mais non ses disciples, nous démontre aujourd'hui qu'il nous est défendu de franchir une certaine limite. Et quand bien même on supprimerait tous les autres miracles, il resterait toujours la chiquenaude que Pascal ne pouvait pardonner à Descartes.

Enfin, nous sommes souvent victimes du mirage des mots : que d'obscurités se cachent par exemple sous le mot : évolution, terme si majestueux qu'il vous tient volontiers quitte du reste. Qu'on se rappelle ces paroles ironiques et profondes de W. K. Chesterton : « Le mot « évolution », dit-il, a une fâcheuse tendance à se substituer à celui d'explication et beaucoup de gens considèrent qu'il les dispense de réfléchir plus avant, de même qu'ils vivent dans la vague illusion d'avoir lu *l'Origine des espèces*. Cette confusion naît elle-même de la notion fallacieuse d'une transition lente comme la crue insensible d'un fleuve. Illogisme au surplus, vu que plus ou moins de rapidité ne fait rien à l'affaire, et M. Homais a toutes les chances de rester aussi pantois devant un miracle lent que devant un miracle soudain... Le matérialisme historique semble ne pouvoir se défaire de cette curieuse erreur que la difficulté est tournée, voire résolue, si l'on met tout sur le dos du Temps. »

Il y a bien d'autres mirages. Il y en aura toujours. Qu'importe? Ce qui compte, c'est la vie telle qu'elle est, et non pas telle que nous voudrions qu'elle fût. Jamais, dans l'histoire du monde, nous ne nous sommes autant approchés des mystères qui nous entourent, jamais nous n'avons si bien saisi l'immensité de notre ignorance et de notre orgueil. Il faut relire les dernières pages du livre de sir James Jeans, *The mysterious universe*, pour comprendre à quel point le bénéfice que nous avons retiré de nos efforts, du point de vue de la certitude,

est maigre. Mais qui donc, dans la science, se préoccupe d'un bénéfice? Le cri de Du Bois-Reymond : « Ignorabimus », n'est désespérant que pour ceux qui veulent faire de la science un outil, non un but. Au point où nous en sommes, il faudra des dizaines de siècles pour élucider non pas tous les problèmes, mais seulement ceux que nous nous sommes posés jusqu'ici. L'avenir nous apparaît riche de magnifiques espoirs si nous demeurons dans notre domaine intellectuel sans essayer d'empiéter sur les autres. La crise du déterminisme, que nous avons brièvement exposée plus haut, doit être saluée comme un progrès[1] même si de très brillants esprits en ont conçu un réel chagrin : souvenons-nous de l'appel pathétique d'un des plus grands physiciens de notre temps, le professeur Lorentz, au Congrès Solvay de 1927 : « Ne pourrait-on, demandait-il, conserver le déterminisme, *ne fût-ce que comme une croyance*? »

La science n'a pas fait et ne fera jamais faillite tant qu'elle ne s'occupera que de ses objets. Il ne faut pas lui demander de démontrer quand elle ne peut que décrire. Ainsi l'on évitera de dire bien des sottises et l'on ne la contraindra plus à résoudre des difficultés auxquelles elle est étrangère et qui prouvent seulement à quel point l'homme a besoin d'une forte discipline morale pour ne pas confondre ses passions et sa raison.

P. LECOMTE DU NOÜY,
de l'Institut Pasteur.

1. Voir la très intéressante brochure que M. R. S. Lacape a consacrée à *La notion de liberté et la crise du déterminisme* (Hermann, 1935).

SHANGHAÏ

I

SHANGHAÏ L'AMÉRICAINE

Shanghaï, reine du Pacifique, donne de son mieux, par delà l'Océan, la réplique aux cités yankees. Américaine, elle prétend l'être, et pour s'en donner l'illusion, elle copie pieusement ce qu'elle voit de l'autre côté de l'eau : réclame brutale, cinéma perpétuel, illuminations criardes, cosmopolitisme, taxi-girls, gangsters, bluff, puritanisme, modes, cuisine etc,... tout cela plus ou moins déformé par le milieu ambiant, accommodé à la sauce chinoise, parodie de ce qui se passe à des milliers de milles au large vers San Francisco.

Malgré sa déchéance, Hong-Kong l'anglaise garde un aspect aristocratique, avec ses bâtisses vieillottes et rapetassées. Hong-Kong, c'est le châtelain endetté. Shanghaï au contraire, c'est la démocratie bon teint, le nouveau riche de Chicago, aimant à paraître, s'agiter, et faire la fête.

Quatre mille Américains, pas davantage, l'habitent; mais ils font, dirait-on, du bruit comme un million. Ils donnent le ton, et la ville leur appartient. Le moindre coiffeur de Bubbling Well donne en pâture à sa clientèle, les innombrables magazines consacrés à la gloire de leurs stars; et, aux murs des principales artères, des affiches rutilantes à faire pâlir les imagiers d'Épinal, célèbrent leurs derniers films.

Dans le *China Press*, journal du matin, l'*Evening News*, journal du soir, on lit des annonces alléchantes : « *Prepare yourself... for the richest experience in your lifetime of picture*

going. Préparez vos esprits à la plus magnifique production qu'il vous sera jamais donné d'entrevoir! » Accourez tous! *All of you?* Mêlez-vous aux 10 millions d'adorateurs de l'idole photogénique!

C'est brutal comme un jazz, cacophonique comme un orchestre indigène, enfantin comme un boniment de bateleur. Par cela même, sans doute, cela plaît infiniment à la population, à son âme à la fois compliquée et ingénue, barbare et puérile. A rangs pressés, elle accourt à ces « movies » sans en discerner l'écœurante platitude et les falsifications naïves. Elle rit et applaudit à des histoires sans suite et des farces sans esprit; et ses propres *cameramen* à leur tour se mettent à l'œuvre et lui présentent des « movies » purement chinois.

En des salles à l'entrée majestueuse et clinquante comme le fronton d'une pagode, elle peut admirer la *Chanson du pêcheur*, film local; en d'autres, au portail néo-égyptien comme le Grand, le Métropole, le Nanking, l'Ambassador, contempler les merveilles importées par l'oncle Sam. Et presque chaque mois, pour satisfaire à ses désirs, s'élève soit une cathédrale fastueuse, soit un humble temple consacré au dieu moderne qui apparaît ici comme une sorte d'émanation bouddhique : le dieu-ciné.

Deuxième trait américain : les buildings. Le Bund est l'orgueil de Shanghaï. Il aligne au long des quais une série de bâtisses disparates : Asiatic Petroleum, Shanghaï Club, Union Building, Hong-Kong Bank, Sassoon-House, etc... étalées comme un collier de perles avec un orgueil de parvenu. Perles d'un orient un peu grossier, mais d'une valeur en carats considérable. Panneaux réclames accaparant les regards de l'arrivant dès le débarcadère et masquant le prosaïsme de l'arrière et des coulisses. Citadelles hautaines du business et de la banque, gardées par deux lions de bronze, symboliques, attendant leur proie, leur proie d'or, elles contemplent indifférentes les flots humains battant leurs remparts, tandis qu'à une encablure à peine elles reposent leurs regards satisfaits sur les stationnaires étrangers amarrés aux bouées du Whangpoo.

Aux heures de marée shanghaïenne, c'est-à-dire midi et

quatre heures, marquant la sortie des bureaux, les herses des citadelles s'abaissent; et leurs garnisons d'employés : téléphonistes, sténographes, dactylos de toutes nuances et de toutes races, se déversent dans la foule indigène, dans les rickshaws vagabonds et les motorcars alignés par centaines au long des quais; et elles disparaissent happées, englouties par la rue, telles les escarbilles d'un paquebot par l'eau de l'Océan.

Shanghaï, c'est la synthèse de la Chine, la Chine paradoxale, cacophonique, prodigieuse, éternellement jeune malgré son désarroi, sa décrépitude et son anachronisme; la Chine confiante en son immense pouvoir statique, pour digérer la crise présente, comme elle a digéré l'un après l'autre, les conquérants, les peuples, les idées, les religions, les arts.

La crise! Elle ne paraît pas, de prime abord, avoir raison de l'hystérique activité régnant partout. L'industrie du bâtiment est en plein essor et Shanghaï continue à pousser comme une *mushroom city* au temps du *boom* ou de la ruée vers l'or. Dans les rues, grouillantes de larves humaines comme dans les terrains vagues semés de détritus et de tombes à claire-voie, se dressent des chantiers de construction; et des grues énormes enfoncent à 60 ou 80 mètres dans la glaise les pilotis géants importés des Philippines, ou bien entassent des pyramides de tuiles, de sacs de ciment et de briques rouges et noires.

En 1922, le North China Building avec ses dix étages s'enorgueillissait d'être « the highest between London and Tokio », Il est maintenant jeté en bas de son piédestal par trente. quarante concurrents. Aujourd'hui, le skyscraper de la Joint Saving Society tient le sceptre. Le 10 décembre 1934, le maire Wu Tch Chen ouvrit, avec une clef d'or, sa porte de bronze donnant accès à ses vingt-deux étages, à sa tour de guet pour la Fire Brigade et ses jardins suspendus au-dessus du Race-Course. Demain, un autre lui ravira son titre.

A Bubbling Well, le Medhurst, sorte d'orgue gigantesque, offre des « appartements de luxe » et un *sun-room* à 50 mètres du sol, donnant aux belles Slaves ou Anglo-Saxonnes la faculté d'obtenir sur place la pigmentation teinture d'iode qu'on s'en va acheter très cher sur les plages de Tsing-Tao et de Peitaho.

D'autres, tel le Sassoon House, orgueil du Bund, est agencé

pour bureaux. C'est l'ordinaire cité boutique, donnant au businessman, pressé par définition, la faculté de trouver tout sur place dans le minimum de temps. Ruche aux alvéoles innombrables s'ouvrant sur des corridors indéfinis où, sans changer d'étage, on peut passer un contrat d'assurance ou un ordre de bourse, rédiger un contrat de publicité ou consulter un radiologue, se faire plomber une molaire ou acheter des pastilles pectorales; acheter ou vendre du sucre, des instruments de chirurgie, de la soie, des lainages, des curios, des moteurs, des dynamos, des chapeaux de femme, etc...

Troisième trait américain : le cosmopolitisme. En décembre 1934, la succursale de l'Armée du Salut (Embankment Building) venait en aide à quatre cent soixante-deux sans-travail appartenant à quarante nationalités différentes; six mois avant, le docteur Aekhin champion d'échecs, avait la satisfaction de se mesurer avec les représentants de dix-huit pays; et tous les jours, on peut lire dans les annonces de presse : Allemand « energetic » demandant une situation quelconque; Écossais « experienced » dans l'Import et l'Export; Esthonien expert-agriculteur; Anglais électricien; Néo-Zélandais conducteur de travaux publics; Philippin contremaître; Letton ingénieur, etc... Dans le Settlement, il existe un corps de volontaires, sous les ordres d'un colonel et comprenant vingt compagnies formées d'autant de peuples distincts : anglais, américain, écossais, philippin, juif, portugais, russe, japonais, chinois, etc., l'armée des vingt nations comme celle qui franchit le Niémen en 1812.

Enfin, aux devantures des boutiques, s'étalent les produits importés du monde entier. Le Japon est là, présent à tous les coins de rue, avec ses lainages, ses soieries, ses perles de culture, ses langoustes, sa ferblanterie, ses objets de caoutchouc, ses laques et ses jouets; de même, l'Amérique avec ses dépôts de gazoline, ses garages, ses boîtes de conserve et ses cigarettes; l'Angleterre avec ses tailleurs, ses tissus, ses articles de sports et ses chemisiers; les Philippines avec leurs mangues et leurs chapeaux de paille; les Hawaï avec leurs ananas; l'U. R. S. S. avec ses produits agricoles et ses boîtes d'allumettes; l'Alaska avec ses saumons; l'Australie avec son beurre; Hong-Kong avec ses petits pois.

Quatrième trait yankee : les lieux de plaisirs, cabarets et boîtes de nuit, tant de fois décrits. Le Shanghaï Club possède un titre envié et enviable : le bar « the biggest in the world »; la North Szechouen Road, le soir venu, peut se parer de la même couronne. C'est le lupanar le plus grand du monde avec une variété de courtisanes comme n'en connut jamais Suburre aux époques les plus florissantes de l'orgie latine, avec des jaunes et des blanches, des Slaves et des Anglo-Saxonnes, des Coréennes et des Malaises, des Chinoises et des Indoues, des métisses de toutes nuances, des Eurasiennes de toutes catégories, les sangs mêlés et les épaves du Pacifique. Tout ce monde dansant et buvant aux sons d'orchestres philippins ou de pianos mécaniques, avec des indigènes en robe, des étrangers de quarante pays, marins surtout, géants blonds aux pantalons à pied d'éléphant, au bonnet de nurse posé sur des faces de plus en plus rubicondes à mesure que l'heure avance sous l'effet des whisky frelatés jusqu'à ce que « lubréfiés, frits, cuits à l'étuvée, bouillis » ils se laissent emmener après avoir cassé quelques trognes ou quelques verres par les patrouilleurs armés de matraques en caoutchouc blanc.

Un peu partout, des établissements dits « supérieurs » : Vienna, Venus, Great Eastern, Majestic, Delmonte, Casanova, Santa Anna, etc., où le puritanisme anglo-saxon impose l'art de Terpsichore comme paravent à l'ordinaire prostitution; des salles où 60 à 80 taxi-girls accomplissent de neuf heures à quatre heures un travail de nuit exténuant, le tour de chevaux de bois perpétuel à dix, vingt cents, un dollar, suivant la générosité du client.

Parmi elles, des Russes, belles mais tristes, aux yeux de chien battu et traqué, traqué depuis trois lustres; des Américaines à l'entrain factice, fruits secs d'Hollywood, ou chômeuses en rupture de machine à écrire; des Macaïstes, fruits bizarres des amours de Portugais avec des Cantonaises ou des Malabares; des Eurasiennes; des Valaques et des Chinoises, de plus en plus de Chinoises, gamines la plupart — à vingt ans on joue ici presque les duègnes au théâtre de Cythère — donnant à leur salle l'allure de bals d'enfants où l'on s'amuse à des futilités, à la poursuite de ballons et au lancement de serpentins. Des robes collantes moulent leurs

corps de poupées et la jupe échancrée à la hanche laisse apparaître des jambes et chevilles délicates; mais les figures trop larges, épanouies sur des cols trop serrés évoquent parfois le poussah miniature à la tête fixée dans une quille de bois.

Signe des temps, des orchestres de fiers Yankees, sous la conduite de nègres hilares, président à ces ébats de Jaunes, tandis qu'insensible aux rumeurs des saxophones, le contrôleur chinois trône à son pupitre, calculant sans trêve sur son boulier le doit et avoir des taxi-girls, blasé de ces fleurs extrême-orientales, comme un pacha de ses esclaves, comme un confiseur de ses chocolats, interrompant à peine sa besogne pour jeter un regard vers le plafond où les volutes des Gold flake, Three castles, Chesterfield, courent en nuages orange parmi les lanternes en papier transparent, les ombres des pagodons, des cigognes et des pêcheurs à la ligne.

Enfin, cinquième trait américain : le rapt et la contrebande, le kidnappage et les gangsters. Shanghaï, comme tout métis, a pris, sans en excepter un seul, les défauts de ses ascendants, en omettant leurs qualités, et elle superpose aux tares de la vieille Chine les vices de la jeune Amérique. L'enlèvement contre rançon est devenu une industrie nationale, comme la contrebande de l'opium et là-bas celle de l'alcool au beau temps de la prohibition.

Mais, les kidnappers ont ici beau jeu, grâce à l'incroyable passivité de leurs victimes. Ravisseurs sans risques, ils triomphent sans gloire. A Nanking Road, dans le brouhaha d'une foule incroyablement dense, il leur suffit de placer un browning de carton chargé de cigarettes sous le nez d'un riche compradore, pour l'emmener fort civilement dans une limousine bien close et de là dans une arrière-boutique, un bungalow discret, où, à loisir, on discutera des jours, des mois entiers, les conditions de son élargissement; et jamais, la victime ou ses proches ne se plaindront, car ils le savent, les ravisseurs dépêchent sans pitié dans les domaines de Bouddha les auteurs de dénonciations.

L'un après l'autre, les hauts et puissants seigneurs de la soie et du thé, les rois de la banque, des jambons fumés ou des ailerons de requins connaissent les affres de ces enlèvements. Ils s'en vengent en faisant kidnapper à leur tour les

amis bien rentés ou les parents en veine d'héritage; ou bien ils prennent à gages des gardes du corps, solides cosaques armés jusqu'aux dents, chargés de les protéger et surtout d'« encaisser » les balles; ils font construire aux angles de leurs bungalows, des blockhaus armés de mitrailleuses; et munissent leurs autos blindées d'un interrupteur secret, de manière, le cas échéant, à caler le moteur en face d'un poste de police.

Cette insécurité n'existait pas jadis. C'est le fruit amer du conflit mondial, de la carence des Blancs, du manque d'autorité de leurs polices, de la faiblesse de leurs moyens de répression.

Aussi, les riches qui, ici plus qu'en aucun lieu du monde, aimeraient à paraître, dissimulent leurs biens. Ils allaient autrefois, portant des robes somptueuses, des chevalières endiamantées, des calottes cerclées de rubis, et les jours de fête, promenaient sur le « Bund » dans des calèches neuves, leurs femmes emmitouflées de fourrures rares. Ils revêtent maintenant des lévites crasseuses, font bombance rideaux baissés, n'étalent aucun bijou et au lieu d'acheter chaque semestre une limousine neuve pour éclipser celle du voisin prennent démocratiquement un taxi vert. Quant à leurs capitaux, ils les enfouissent dans les banques où ils somnolent durant que le commerce est dans le marasme et que l'industrie chemine au ralenti.

Les kidnappers shanghaïens ont d'autres cordes à leur arc. Les mêmes bandes qui organisent les enlèvement trafiquent de l'opium et de ses dérivés, morphine et pilules rouges. Il y a des rois de la drogue, puissants, respectés, ayant pignon sur rue, équipes de spadassins et assommeurs à gages; vivant de l'opium et du jeu, sans souci des réglementations un peu simplistes édictées à leur sujet; en relations suivies avec les puissants du jour; s'autorisant de complicités multiples pour approvisionner la ville en pâte à fumer et poudre blanche sous l'aile des bureaux dits « de répression », chargés de vendre officiellement le fruit défendu.

Curieux trafic, avec des péripéties à la chinoise et des drames à la Edgar Poë, avec des armées d'acteurs, machinistes, metteurs en scène : généraux, strongmen, intermédiaires, collecteurs, feuilles à gages, profiteurs de tous ordres, jouant des gongs et de la crécelle pour couvrir les cris des

patients, des coolies fusillés à Woosung pour avoir gobé des pilules rouges et donner le change à Genève où l'on félicite avec candeur la Chine des mesures prises pour mettre fin à un commerce qui ne fut jamais plus prospère.

« Allo! Harry! Happy Christmas. Allo! Johnnie... same to you! » Aux approches de la Noël, ces appels constants entre Chinois américanisés achèvent ou prétendent achever la ressemblance de Shanghaï avec les cités de l'oncle Sam. Puritanisme encore, car la plupart du temps ceux qui célèbrent ainsi la naissance du Christ demeurent fidèles aux concepts de Bouddha, comme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des boutiquiers qui procèdent à de vastes « Christmas Sales » en l'honneur d'un Dieu auquel ils ne croient pas.

Mais, dans ce cadre où chacun semble s'ingénier à lui composer l'atmosphère de sa propre patrie, l'Américain immigré comme l'Anglais ne se départit pas de ses préjugés pour les « coloured people ». Certes, il fréquente volontiers l'élite indigène, mais, à part ses missionnaires, il ne vit point dans l'intimité de la population locale; il ne l'admet point dans ses clubs; il ne s'affiche pas avec ses élégantes. Ce serait de très mauvais ton. Aux bords de l'avenue Pétain, il possède un coin bien à lui avec une Université style Far West, une église enfouie sous les rosiers, des bungalows aux volets verts, parmi de vastes pelouses ceinturées de palissades composant un vrai décor de Far West où manquent seulement les cow-boys. Il échappe là au milieu ambiant, joue au golf, au tennis, au bridge, monte des poneys, écoute la radio, vogue en house-boats, participe aux régates, fréquente les bals et les movies, mais toujours avec les siens; bref, vit à Shanghaï d'une vie spécifiquement américaine, et réussit ce tour de force, au bout de vingt ans d'être aussi ignorant de la Chine que s'il n'avait jamais quitté Philadelphie ou Boston.

II

SHANGHAÏ L'INTERNATIONALE

Shanghaï, reine du Pacifique, n'a pas qu'un seul visage, le visage d'une ville chinoise cherchant à copier San Francisco

et Los Angeles. Il n'y a pas une Shanghaï. Il y a des Shanghaï comme il existe des Chines et des Indes; car, l'Asie, dirait-on, ne peut rien enfanter que de démesuré et de monstrueux.

Cité mal tracée, avec ses boulevards en colimaçon épousant le tracé d'anciennes criques ou de sentiers pour piétons, elle pose ses buildings au petit bonheur, les laissant se tourner le dos à leur gré pour exposer leurs façades au midi, générateur de brises fraîches l'été et de lumière l'hiver.

Et puis, à côté de ces bâtisses sans caractère, dressées parmi tant de quartiers déplaisants, ici et là, des trésors cachés, des demeures avec jardins, évoquant Bagatelle, la science faisant suite au dancing, la bienfaisance succédant au tripot, bref des surprises comme en recèlent les cités musulmanes.

Quittant Nanking Road, ses gramophones, ses foules limoneuses et ses bannières criardes, on tombe dans Bubbling Well, astiqué comme un bouton de horse-guard, calme comme une sous-préfecture. Bubbling-Well, le quartier de la fontaine bouillonnante, si spécifiquement anglais que les courtauds des boutiques chinoises eux-mêmes, gagnés par l'ambiance, apparaissent graves d'allure et soignés dans leur tenue.

Il commence au Race-Course. Ellipse de gazon bordée de magasins et de skyscrapers et inaliénable, malgré le prix fabuleux du terrain, car elle reste la propriété de la collectivité étrangère installée à Shanghaï. Classique hippodrome que tout Anglais transporte sous son bras dans les lieux où il s'établit à demeure; avec son bâtiment à horloge, son paddock et ses boxes reproduits en série des Indes au Canada et de la Nouvelle-Zélande au Kilimandjaro.

On y court peu; mais, les jours de « great event », tout Shanghaï y vient et les administrations donnent congé à leur personnel. Le reste du temps, c'est le « play ground », le champ de manœuvres des troupes anglo-saxonnes.

Au son d'une musique jouant les mêmes airs qu'à Waterloo et précédés d'un tambour-major empanaché, les gars de l'East Lancashire ou de l'Argyll and Sutherland Highlanders y défilent le jour de « Trooping the Colours »; et, sous les plis de leurs bannières effilochées flottant au vent du Yang-Tsé comme elles flottaient au vent de Gibraltar en 1755, ils passent devant les tribunes, la jambe tendue, le pas rythmé, raidis

de toute leur âme, convaincus de l'importance de leur geste, sérieux comme tout à l'heure ils joueront au cricket, ou se donneront des coups de poing, encadrés de serre-files dodus et rubiconds bien nourris et bien abreuvés. Ils paradent encore pour l'anniversaire de Sa Majesté, et, dans le décor des gratte-ciel et des avions tournoyants sur leurs têtes, ils tirent des salves au signal « feu de joie » prononcé en français avec un accent inimitable, évoquant la guerre de Cent ans et la conquête normande.

Même archaïsme délicat dans les « barracks » et surtout dans les mess, où le culte pour la tradition semble d'autant plus dévotement suivi qu'on est plus loin de la patrie bien-aimée.

Dans ces sanctuaires, rien qui rappelle le bourdonnant Shanghaï. Les serveurs eux-mêmes sont Anglais, le visage glabre et luisant comme la parure de leurs livrées. L'Asie est au dehors, on entend à peine le bruissement de ses masses humaines. On s'y sent à l'abri comme dans un phare perdu au milieu de flots agités.

Les « Marines » américains, eux aussi, paradent sur le Race Course. Gaillards tout en muscles, mais nonchalants, marchant au pas tant bien que mal, leurs baïonnettes plus ou moins alignées, ils défilent au son d'énormes saxophones jouant des airs nasillards, à des commandements poussés parfois d'une voix mal assurée et manquant un peu de conviction. Le contraste avec les détachements anglais est saisissant. Visiblement les unités de l'oncle Sam sont elles-mêmes leurs propres aïeules et n'ont pas comme celles de John Bull les titres de noblesse de longues traditions.

Et les Nippons, venus nombreux assister aux évolutions de leurs adversaires éventuels, paraissent satisfaits du laisser aller dans la tenue et du manque de minutie dans les mouvements; et songeant sans doute aux batailles futures, leurs visages éclairés d'un sourire plus conventionnel encore que de coutume, ils semblent dire : « Nous valons mieux qu'eux et le leur prouverons. »

Bubbling Well et le Race Course, c'est la griffe la plus visible d'Albion sur Shanghaï. Mais le Lion britannique a posé d'autres empreintes, les mêmes que l'on retrouve aux abords de ses innombrables tanières.

Il y a le Consulat général avec ses pelouses et bâtiments vieillots gardant une allure de gentilhommière 1840, oubliée au milieu des gratte-ciel. Il y a les bungalows aux tuiles rouges et volets verts, égarés au long des routes Extra Settlement. Il y a les journaux calqués sur le *Times*; le Country Club calqué sur les cercles de Londres; les parcs calqués sur les jardins de la Métropole.

Enfin, le « golf » d'Hungjiao, à quelques kilomètres dans l'Ouest, porte la même estampille. Au printemps c'est un des plus beaux du monde, avec son gazon d'un vert inimitable comme celui des vitraux, ses haies de fusains, ses saules, ses viornes et ses trembles composant une oasis dans toute l'acception du terme, une oasis de coquetterie et d'ordre dans l'immense banlieue où les criques, les mares putrides, les petits champs semés de cercueils alternent avec les villages sordides, bordés de cuves au contenu odorant.

Sous la pluie fine et tenace d'avril, satisfaits comme s'ils trouvaient là un nouvel élément du pays natal, les « Britons » manient leurs clubs, la pipe à la bouche et les manches retroussées. Derrière eux, les porteurs chinois, recroquevillés sous leurs ombrelles huilées ressemblent en leurs manteaux de paille et leurs chapeaux coniques à des Robinsons; et l'Union Jack arborée à l'entrée apparaît comme le vrai symbole du génie d'Albion, de sa ténacité et de ses bienfaits en terre étrangère.

Après l'empreinte anglaise, l'empreinte nippone, plus fraîche, mais aussi plus nette, marquée à l'Ouest de North Szechouen Road par les ruines calcinées de Chapeï, et à Woosung par des bâtiments éventrés, un kiosque au toit en accordéon, servant de perchoir à un dragon de fer-blanc, qui darde vers le ciel ses regards courroucés; des plâtras et colonnes de faux marbre, étalés sur le sol parmi des herbes folles et des fleurs amaranthe que viennent cueillir des caravanes de Yankees avides de souvenirs.

A côté même de Chapeï, un quartier, celui d'Hongkew, spécifiquement nippon, avec des boutiques minuscules, des bazars, des maraîchers, des fleuristes; des mousmés allant et venant, leur enfant sur le dos, dans un cliquetis de semelles de bois, des mamans Chrysanthème accoutrées à l'européenne,

portant lunettes et chapeaux de villageoise endimanchée; de solides marins du Mikado au buste lourd et aux jambes arquées; des commerçants en kimono, assis sur le pas de leurs portes, dans des fauteuils de rotin.

Çà et là, des restaurants populaires dispensant pour quelques cents, du riz, du poisson et de la sauce de soya; des établissements d'un rang supérieur servant à initier l'étranger aux délices de la cuisine nippone.

Portes à coulisse, cloisons de papier, nattes, kakemonos, etc. rien ne manque au décor habituel des banquets nippons; rien, ni le chauffage rudimentaire dans la froideur des soirs d'hiver, ni les babouches de paille pour les convives en échange de leurs souliers chauds; ni les musiciennes, jouant sur des guitares monocordes des airs nostalgiques; ni les danseuses à l'éventail secouant l'assistance de rires homériques, quand elles plongent leur frimousse dans un bol de farine ou s'amusent à attraper un chiffon de soie multicolore figurant un papillon.

Petits plats, servis dans de petits bols sur de petites tables par des mousmés minuscules. Tout est à l'unisson. On éprouve la même impression qu'au Japon au sortir de la Chine géante, celle de se trouver transplanté brusquement au royaume de Lilliput.

A Shanghaï, vraie porte cochère du continent asiatique, le Japon se plaît à étaler son modernisme, l'évolution de ses mœurs mondaines comme de son industrie, de son commerce, de sa marine et de son armée.

En ce domaine aussi, il veut être « à la page », et ses maîtresses de maison savent présenter avec aisance le thé et les petits fours, au contraire des Chinoises qui, malgré une bonne grâce infinie, apparaissent empruntées dans ces fonctions, claudiquant sur la chaussée du progrès comme si elles avaient encore les pieds bandés.

Une réception nippone n'est pas encore une réception anglaise, américaine ou française. Mais elle tend à s'en rapprocher. On n'y respire pas une atmosphère occidentale, bien entendu, mais on ne se sent plus tout à fait en Asie.

On y constate également le succès des tentatives japonaises dans un autre ordre d'idées : l'eugénisme. Peut-être

Tokio — il en est bien capable — choisit-il ses représentants mondains comme il choisit ses matelots pour les exhiber au dehors et donner à l'étranger une idée avantageuse de l'esthétique nouvelle acquise par les fils des Samouraïs.

Quoi qu'il en soit, on constate chez les jeunes les résultats des sports pratiqués dès l'enfance d'une manière intensive et méthodique, comme d'une alimentation scientifiquement dosée et se rapprochant de celle des peuples blancs; alimentation où la viande, le pain, le sucre, jouent maintenant un rôle jusqu'ici dévolu au riz et au poisson séché. A l'aise dans leurs vêtements, beaucoup étalent une carrure athlétique bien différente du type classique au buste lourd et aux jambes en cerceaux; mieux, même, les traits se modifient, les yeux paraissent moins bridés, le nez plus aquilin, le teint plus clair.

Le Japon, qui vraiment ne doute de rien, transformera-t-il sa race alors qu'ailleurs on se borne à améliorer celle des chevaux, des mulets, des volailles ou des mérinos? On le dirait à voir à Shanghaï ses nationaux des nouvelles classes.

Son emprise sur la ville ne se limite pas au seul faubourg d'Hongkew; un peu partout, il étale ses boutiques, ses grands bazars, où, par l'effet de savantes machinations sans doute, il sait éluder les conséquences d'un très sévère tarif douanier et présente nombre d'articles à des prix d'un invraisemblable bon marché; et, dans le quartier industriel, son activité silencieuse aboutit au rachat progressif des filatures, laissées dans le marasme par leurs directeurs chinois. Il emploie déjà 63 000 ouvriers qui manœuvrent 1 800 000 broches contre 1 750 000 dans les manufactures indigènes qui emploient un personnel presque triple (156 000).

Enfin, au débouché de la populeuse North Szechouen Road, il se bâtit un quartier neuf dont la stricte ordonnance et les bâtiments sévères évoquent le nouveau Tokio; offrant au promeneur surpris le spectacle de l'ordre et de la discipline succédant brusquement au laisser aller et à la confusion.

A quelques pas sur la gauche, en face de la Japanese School, un building en ciment armé à trois étages formant pignon, attire l'attention. Avec ses fenêtres étroites s'ouvrant comme des sabords, son saillant arrondi comme une poupe, son mât immense muni d'un étendard pareil à un pavillon de nef

médiévale, son fusilier marin montant la faction sur la terrasse comme sur un tillac, il évoque un navire à triple pont, peint en gris. A hauteur de la flottaison, de larges panneaux de fer entrebâillés laissent apercevoir les chenilles de petits tanks.

C'est la caserne-forteresse bâtie par le Japon à l'emplacement même des combats de 1932, à deux pas de la gare du Nord, le centre vital de Shanghaï et de ses communications ferroviaires avec Nankin au contact de la ville future et de l'hôtel de ville de Kiangwan. Si les événements de Chapeï se reproduisent, le pays du Soleil Levant ne sera pas pris au dépourvu. Il dispose là d'un point d'appui solide où il a, dit-on, englouti des tonnes et des tonnes de ciment pour le mettre à l'épreuve des bombes et obus et servir de plateforme à des pièces d'artillerie lourde.

Quand il éleva ce bastion, il eut bien à subir les attaques de la presse, et se vit accusé, une fois de plus, de violer les droits souverains du pays. Mais comme à l'habitude aussi il laissa passer l'orage, appuyé sur la garde de son sabre; et maintenant nul ne s'avise de lui contester le seul droit indiscutable de nos jours : celui du fait accompli.

Bien mieux, çà et là, d'autres fortins nippons camouflés en écoles, universités ou manufactures, se sont discrètement élevés; et pendant que les Occidentaux imprudents, diminuent leurs forces d'occupation, le Japon augmente ses effectifs pour être en mesure d'agir « in case of emergency ».

Le Shanghaï Science Institute dresse, route Ghisi, en territoire français, sa façade de castel moyenâgeux, massif et trapu, son donjon et ses vérandas aux baies ogivales défendues par une balustrade ornée de barbelés.

Sous la direction d'un minuscule et charmant vieillard, dont le sourire perpétuel eût amusé Saint-Simon, on étudie là les variations du magnétisme en Chine, les phénomènes de gravité, les astéroïdes, l'ancienne astronomie, les minéraux rares, la distribution du radium, les roches basaltiques d'Extrême-Orient, les brachiopodes de Corée, les ammonites de Nouméa, les vibrions cholériques, etc.; et, dans un décor amène et insoupçonné, comme en recèlent tant de demeures, les étudiants peuvent se reposer de leurs travaux arides en jouant au golf sur de vastes pelouses où, les jours de réception, des mousmés

promènent sous le soleil, les soies rubis et améthyste de leurs kimonos et obis dans un décor de saules pleureurs, de lacs artificiels et de camphriers tordus.

Mais la science et le bucolisme servent ici, dit-on, de masque ou de paravent, de paravent japonais, à des desseins d'un autre ordre. D'après la légende locale, l'Institut serait aménagé, lui aussi, en fort moderne et sur les terrasses dominant la crique de Zikawei et le quartier officiel chinois, des mitrailleuses et des pièces d'artillerie, entreposées en quelque discret sous-sol, peuvent prendre position en quelques heures grâce aux solides assises de ciment aménagées pour leur servir de support.

A ses traits japonais, britannique, américain, Shanghaï l'internationale ajoute enfin un visage russe, avenue Joffre. On goûte un peu là, quand on vient à pied du Bund, la sensation du naufragé abordant à une rive hospitalière; car brusquement le flot des Jaunes, où l'on s'est senti perdu et ballotté, durant une heure, s'arrête au seuil d'un quartier nettement occidental; et avec joie, au lieu de figures énigmatiques, on découvre comme une multitude de visages amis; le langage moscovite, même si on ne le comprend point, apparaît familier et doux.

On y croise de vieux officiers courtois et révérencieux, dans leurs habits râpés; des Slaves fringantes et des familles entières flânant à pied dans le seul quartier de Shanghaï où il soit loisible de se promener en contemplant les étalages; boutiques de libraires, où le tsar Nicolas en grand uniforme semble narguer les employés soviétiques; magasins de nouveautés exposant les derniers modèles de Paris; fleuristes exhibant les œillets et les roses à l'admirable carnation shanghaïenne; boutiques de bijoutiers, de fourreurs, de confiseurs; maisons de thé et restaurants avec leurs serveuses évoquant les auberges du Constantinople d'après guerre.

Les réfugiés de Vladivostok, Harbin et Khabarovsk ont fondé cette colonie après la prise de ces villes par les Rouges, en même temps que leurs compatriotes de Kiev et d'Odessa fondaient la Pera pittoresque d'après guerre. Possédant moins de bijoux, fourrures et ressources, d'un milieu social moins élevé que ceux du Bosphore, les Russes de Sibérie connurent

des tribulations moins romantiques mais aussi émouvantes et acceptèrent, pour vivre, les tâches les plus ingrates en présence de l'Asie surprise, achevant de faire perdre à la race blanche, caste conquérante, race d'hommes supérieurs, le peu de « face » laissé par ses guerres intestines, son appel à l'intervention des Jaunes, la prise de Tsingtao par les Japonais, l'expulsion des Allemands de Shanghaï en 1919, les appels adressés à l'intervention de la Chine contre les Puissances centrales.

A la stupeur générale, on vit les fiers Moscovites s'atteler au timon d'un rickshaw, mendier dans les rues, s'embaucher au service d'indigènes comme chauffeur, groom, concierge, garde du corps, on vit leurs femmes ou leurs filles servir les coolies dans les boutiques, leur chausser les pieds, accepter leurs rendez-vous, peupler les music-halls et lupanars.

Trois lustres ont passé. Les lois de l'adaptation ont fait leur œuvre. La colonie russe de Shanghaï n'a pas encore trouvé son assiette mais elle s'organise et peu à peu bâtit son nid, autour de l'église à coupoles, rue Bourgeat, centre de ralliement, aux abords duquel se pressent les demeures des fugitifs, comme se pressaient les demeures des villageois autour du clocher médiéval.

A toutes ces Shanghaï au caractère plus ou moins accusé, îlots et faubourgs portant l'estampille de colonies étrangères, on pourrait en ajouter d'autres; car la ville héberge 48 peuples différents et à côté de ses groupements importants, de ses 20 000 Japonais, 7 000 Anglais, 10 000 Russes, 4 000 Américains, elle compte des petites communautés plus ou moins homogènes éparpillées aux abords de leurs consulats, de leurs écoles ou de leurs églises; 1 600 Allemands, 1 500 Portugais, 2 000 Hindous sujets britanniques, 1 000 Annamites sujets français, etc..., tenant tous à marquer plus ou moins leur esprit national ou particulariste, leur fidélité à la patrie grande ou petite, éloignée ou proche; et les membres du Commonwealth eux-mêmes affichent des sentiments analogues, qu'ils soient Écossais, Irlandais, Canadiens, Australiens ou Néo-Zélandais, en resserrant leurs liens, en composant des compagnies spéciales dans le « Volunteer Corps », en se réunissant pour les fêtes du Christmas à l'occasion desquelles ceux du continent

austral s'envoient leurs vœux en langue maori : *Maeremai te Aotea Roa.*

Enfin, minuscules par le nombre, mais puissants par leurs richesses, les grands Juifs de Bagdad habitant des palais comme le Marble Hall, Great Western Road, fastueux comme les hôtels Rothschild à Paris ou à Londres, des propriétés immenses, tel le parc Hardoon, au cœur de la cité en un lieu où le mètre de terrain vaut par endroits le même prix que sur la place de l'Opéra.

III

SHANGHAÏ LA FRANÇAISE

Seule des puissances possédant des intérêts dans l'emporium de la Chine, la France détient à Shanghaï une concession particulière. Petite par l'étendue (un millier d'hectares) mais importante par le chiffre de ses habitants (500 000) et l'aspect cyclopéen de ses buildings, c'est de loin la plus grande ville française d'outre-mer. Auprès d'elle, Saïgon fait figure de pauvrette; la rue Catinat avec ses minuscules bâtisses n'égale pas le vingtième de l'avenue Joffre.

Comment conserve-t-on ce joyau si envié, alors que tant de rivaux ont jeté les leurs en pâture au minotaure chinois, impressionnés par ses crocs en plâtre et ses écailles en fer-blanc? Comment ne l'a-t-on pas fondu dans le creuset commun du Settlement international où, comme dans un kolkhose, chacun travaillant en principe pour le bien général s'efforce surtout de tirer la couverture à soi? Les circonstances et l'initiative de quelques hommes de valeur ont accompli ce miracle, en un temps où le télégraphe ne fonctionnait pas encore, et où le « pas d'incidents » n'était pas considéré en tous pays, sauf le Japon, comme le criterium du bon agent et la maxime impérieuse du fonctionnaire en mal d'avancement.

De la sorte — et fait unique sans doute dans l'histoire — la France garde ici une colonie de fait sinon de droit, tandis qu'Albion a renoncé à la sienne, abandonnant pratiquement ses droits.

L'an 29 du règne de Tao Koang, le 14e jour de la 3e lune — 6 avril 1849 — le mandarin Ling, possesseur de 5 grades et mentionné 8 fois pour actions méritoires, homologuait l'autorisation obtenue par M. de Lagrenée le 24 octobre 1844 et remettait à M. de Montigny, premier consul français de Shanghaï, la charte définitive du nouveau territoire.

C'était à cette époque, comme le Settlement son voisin, un chaos de vase peuplé de huttes et de tombes, à côté duquel l'amiral Jurien de la Gravière estimait la Camargue pittoresque; et sans doute, l'Empereur signant son rescrit dut trouver expédient d'accorder quelques parcelles de ces lieux désolés aux diables étrangers en souhaitant les voir disparaître vite sous l'effet de leurs miasmes empestés.

Trente ans plus tard, touchés par la baguette de la fée occidentale, ces marécages servent déjà d'assises à une ville importante comme le roc sauvage de Hong-Kong occupé à la même époque. Les Chinois y accourent de toutes parts, heureux de s'embaucher au service de l'Occidental et de mettre leurs biens à l'abri de son pavillon.

La révolte des Taïpings survient, premier balbutiement du nationalisme dans l'antique terre des Hans. 300 000 fugitifs cherchent refuge dans les concessions. Il faut, en 1854, envoyer un corps expéditionnaire sous les ordres de l'amiral Daguerre et organiser, en compagnie des Anglais et des Américains, de nombreuses colonnes de répression contre les rebelles et leur quartier général de Zikawei.

Dix ans de troubles. En 1860, le général Cousin Montauban, en route sur Pékin, fait de Shanghaï son gîte d'étapes. 7 000 hommes y campent; et le colonel Dorn, premier commandant d'armes, établit son P. C. au jardin de la Cité, reliant Zikawei au Bund par un réseau de fortifications, appuyé de deux batteries, qui sert de base au système de défense actuel.

Dans la banlieue et très loin dans le sud, les combats se poursuivent. Le 17 mai 1862, l'amiral Protet tombe sous les murs de Nantao, et au cours de cette lutte ignorée, bien d'autres soldats et marins succombent, comme en témoignent les nombreuses tombes éparses dans les cimetières de Pahsienjao et de Lokawei, le Païlou ou Mausolée, élevé à la mémoire

du capitaine d'artillerie Tardif de Moidrey et d'une quarantaine d'hommes sur la route de Hangtchéou à Hweichow.

En 1864 le calme se rétablit; les troupes se rembarquent. Il reste seulement une compagnie de « Zéphyrs » chez les Pères de Zikawei et 50 marins à la maison de thé. La concession comprend 460 Européens dont 259 Français et 60 000 indigènes. De nouveaux quartiers s'élèvent et des hommes de goût à l'administration municipale amorcent des percées heureuses qui s'appelleront plus tard l'avenue Joffre et l'avenue Pétain. Au contraire, dans le Settlement plus prospère et bien plus peuplé (100 000 habitants dont 5 000 Européens) on se borne à élargir à 25 pieds ou 9 mètres les sentiers tortueux utilisés par les coolies; traçant la déplorable esquisse du grand quartier de Nanking Road avec ses rues en colimaçon.

La révolte des Boxers en 1900 le débarquement de nombreuses troupes « bound for Peking » comme leurs aînés de 1860. Le maréchal de Waldersee passe en revue sur le Bund des régiments de 20 nations et dans le parc de Koukaza s'édifient les baraquements du corps français.

Quelques remous en 1912 et 1913 lors des deux révolutions chinoises, au moment où le docteur Sun Yat Sen fait de Shanghaï son quartier général; des émeutiers cherchent à s'emparer du télégraphe, mais des marins débarquent et le calme se rétablit, à peine troublé par les événements de 1914 à 1918.

Une ère d'agitation continue s'ouvre, par contre, quelques années plus tard, quand la faiblesse occidentale s'avère aux yeux de l'Asie surprise, après la rupture du « front » blanc et l'arrivée d'agitateurs russes.

Dans les derniers mois de 1924, l'état d'alerte devient permanent; et le 30 mai 1925, la bagarre sanglante du poste de police de Louza sert de prétexte au déclenchement d'une violente agitation xénophobe.

Il faut en hâte amener à nouveau des troupes, britanniques, américaines, japonaises, italiennes, hollandaises, espagnoles, annamites, quand le mouvement nationaliste déclenché à Canton poursuit victorieusement vers le nord sa marche, marquée par les sauvages massacres de Nankin en 1927.

La Concession comme le Settlement sont convertis en camps retranchés, avec barbelés, blockhaus, et couvre-feu pendant

que les Chinois se battent dans les faubourgs de Chapeï et de Nangtao.

L'orage se dissipe en 1928. Les troupes se rembarquent et par un processus désormais invariable, elles reviennent quatre ans plus tard au moment des hostilités sino-japonaises de janvier 1932 et repartent en 1935 quand le ciel semble redevenu clair.

Ces contre-temps n'empêchent pas la Concession de grandir. Elle compte aujourd'hui 500 000 habitants dont 1 400 Français, 2 500 Anglais, 1 600 Américains, 7 000 Russes, 600 Allemands, etc... — Elle possède 100 kilomètres de voies macadamisées, 27 kilomètres de rails, une Université, un collège, plusieurs écoles, etc... — Son budget atteint 55 millions et sa caisse de bienfaisance lui assure en outre des revenus annuels s'élevant à plus de 10 millions. Comme le Settlement, elle connaît les heures moroses de la dépression, mais comme le vaisseau du désert elle peut vivre de longues années sur sa bosse, sur les réserves amassées pendant la période fortunée du boom où sa population augmentait de 25 p. 100 par an.

L'aspect de ses rues populeuses ne diffère pas de celui des artères animées de Nanking et North Szechouen Roads.

Là aussi, les gratte-ciel poussent en plein milieu des hongs et des galetas où grouille une marmaille d'une saleté à faire frémir un Kabyle; et aux fenêtres graisseuses des traiteurs, les quartiers de viande, les canards laqués, les jambons et les poissons séchés saupoudrés de poussière servent de balançoires à des grappes de mouches. La rue chinoise est partout pareille à elle-même. Les églises des chrétiens telle Saint-Joseph sont moins hautes que le premier building venu, et les pagodons se dissimulent presque honteux entre deux échoppes avec leurs bouddhas dorés et leurs baguettes d'encens.

Au long du port où accostent les vapeurs de la Butterfield and C°, la foule étale ses flots calmes et jaunes comme ceux du Whampôô. Par l'effet d'une loi comparable à celle des vases communicants, elle emplit les boutiques, établissements publics, cinémas, ne laissant aucune place vide sans s'y engouffrer. Au Grand Monde par exemple, immense Luna Park où pour 20 cents on peut passer sa journée à grignoter des graines de pastèques et à somnoler sur les

bancs de trente théâtres jouant simultanément des pièces interminables dans tous les jargons de la Chine, elle inonde les jardins et les cinq étages du building.

Indifférente au jeu des acteurs, au vacarme des gongs et des crécelles, elle secoue rarement son mutisme et son indolence au spectacle d'une grosse farce et s'en va promener son oisiveté devant les ours, les tigres et les cigognes de la ménagerie, attirée surtout par les tourniquets analogues à ceux de nos foires. Tourniquets anodins d'apparence où l'on gagne des cigarettes ou des bougies, mais où des conventions secrètes assurent aux initiés le moyen de satisfaire leur passion favorite et de gagner ou perdre des dollars sans contrevenir aux règlements de police.

Le jeu! Tenter de l'extirper, comme l'opium, de la terre chinoise, c'est vouloir assécher le Pacifique. Le gouvernement de Nankin a beau déclencher le mouvement de rénovation appelé « nouvelle vie » et traquer les tripots et fumeries, il ne peut se faire illusion sur le résultat de ses mesures tapageuses. Comme les buveurs blancs au temps de la prohibition américaine, derrière le voile tendu par la prudence, le bluff ou le pharisaïsme, joueurs et fumeurs jaunes se donnent à cœur joie à leur « hobby ».

Des bureaux officiels, appelés avec humour bureaux de désintoxication, vendent d'ailleurs officiellement la drogue interdite. On se contente pour la forme et la « face » de faire fusiller de temps à autre dans les fossés de Woosung quelque coolie porteur de poudre blanche ou de pilules rouges. Quant au jeu, des douzaines de champs de course, tombolas, loteries gouvernementales, assurent aux masses la faculté de s'y adonner quotidiennement et dans la concession française deux établissements à paris ouverts connaissent un succès flatteur : le Canidrome et l'Haï Alaï.

Mais la Concession française présente heureusement d'autres spectacles et d'autres sites. Comme dans la zone internationale sa voisine, il y a nombre d'asiles discrets où l'on pense, où l'on travaille, où l'on se penche sur le sort des déshérités.

Une visite à l'Université l'« Aurore », après l'inspection des boîtes, fait apparaître Shanghaï sous un jour ignoré de trop de touristes qui jugent la Métropole asiatique d'après ses

« Vénus Bars » comme ils jugent Paris d'après le Moulin Rouge.

La vue de bâtiments corrects, où cinq cents élèves sous la direction des Pères Jésuites s'initient aux sciences, aux droits et à la médecine, présente le contraste habituel et souriant des lieux où règne l'Occidental avec le milieu extérieur où prédomine la Chine avec ses boutiques maussades, ses ruelles fétides et ses terrains vagues où les entreprises de blanchissage font sécher leur linge.

Contigu à l'Université, un très vaste hôpital, Sainte-Marie, équipé à la moderne avec clinique, dispensaires, salles de radiologie, laboratoires, pavillons d'isolement, etc... Les œuvres charitables servant de dépendances naturelles aux œuvres scientifiques et synthétisant les bienfaits parfois tant discutés de la civilisation moderne en pays d'Orient.

A l'« Aurore », la bibliothèque aux cinquante mille volumes français et chinois attire l'attention du visiteur.

Il admire aussi les incomparables collections zoologiques, recueillies depuis un siècle par les missionnaires de l'intérieur, et aussi, le Musée Heude, avec ses bouddhas Tang pareils aux saints des cathédrales.

Chez les élèves, la pédagogie unie à la religion et à la pratique de la langue française ont, d'une manière indiscutable, édulcoré les préjugés de l'Oriental et créé ce courant de sympathie, ce travail d'apprivoisement que Rome sut si bien faire naître et pratiquer au sein de cent peuples divers.

Sauf ici et dans quelques autres lieux trop rares, au sein de la Concession, occupée depuis bientôt cent ans, le français fait figure de langue morte. En pleine avenue Joffre, de timides enseignes à l'exemple de Salon Renomé (*sic*) proclament seules parmi des centaines d'écriteaux chinois, anglais et russes, notre suzeraineté sur une parcelle de terre que le sophisme des traités interdit d'appeler colonie comme Hong-Kong; et en ces rues étrangères où, si rarement, montent les syllabes de notre parler natal, c'est un vrai réconfort d'entendre les matins d'été, les chants de la garnison en marche, les strophes de la Table Ronde alternant avec les sonneries du clairon parmi les onomatopées nasillardes des marchands ambulants et les cris moroses des oiseaux asiatiques.

Le commerce suit le drapeau, dit le proverbe britannique. Il emboîte également le pas à l'idiome si l'on en juge par l'hégémonie économique qui accompagne ici l'hégémonie linguistique des Anglo-Saxons. Dans notre propre domaine, à l'ombre de notre drapeau, c'est un déluge de marchandises anglaises ou américaines qui inondent le marché à tous les emplacements laissés libres par la concurrence nippone. Nos marchandises demeurent à peu près introuvables dans la plupart des magasins; et nos vins, grevés d'une taxe inimaginable de 200 dollars par barrique et de six dollars par bouteille de champagne, ne se vendent que par quantités infimes, comme nos produits de luxe, soies, parfumerie, orfèvrerie sur lesquels le service des douanes semble s'être particulièrement acharné. Des lainages aux avions et des produits pharmaceutiques à la papeterie, John Bull et l'oncle Sam ne laissent presque rien à gratter au coq gaulois dans son propre poulailler et notre négoce pour toute la Chine atteint le chiffre infime de 1,75 p. 100 aux imports contre 5 p. 100 aux exports.

Le fait d'avoir étudié à Oxford ou Harvard conduit naturellement à réserver bon accueil aux courtiers d'une nation dont on parle couramment la langue, surtout si l'on ajoute à cette prédisposition le culte instinctif du Chinois envers ceux qui l'ont élevé ou instruit.

Sachons donc rendre hommage à tous les modestes propagateurs de notre idiome, auxiliaires discrets de notre économie dans cette cité de 500 000 habitants, émergeant tel un atoll timide dans l'océan Pacifique de la culture anglo-saxonne; aux directeurs, professeurs, rédacteurs de nos Établissements d'enseignement, de nos œuvres religieuses ou laïques : l'Aurore, le Collège municipal, l'Institut franco-chinois, *le Journal de Shanghaï*, l'Alliance, etc... Vrais madrépores nationaux au nombre desquels on compte encore les Pères de Zikawei, ces bénédictins studieux du XXe siècle.

Zikawei! Sous des platanes centenaires alignés au long d'une crique malodorante, à l'extrémité ouest de la Concession, on croise des prêtres, marchant à pas feutrés, et lisant leur bréviaire. Allée discrète et reposante, évoquant la place publique d'une cité de province qui s'éteint.

A côté, un grand bourg de Chinois christianisés où, comme

à « l'Aurore », le contact permanent avec les Pères a modifié le caractère et la mentalité de l'indigène. La xénophobie est visiblement atténuée et les sentiments dont on fait montre envers l'étranger de passage n'ont pas cette pointe d'aigreur si sensible en d'autres faubourgs et boulevard des Deux-Républiques par exemple.

Zikawei. Bourg fondé par l'ancêtre Paul Zi au temps où le Père Mathieu Ricci et les Jésuites formèrent le projet de convertir la Chine entière au catholicisme. Plan ambitieux arrêté dans son exécution par les menées souterraines de rivaux rigoristes et jaloux et aussi par la profonde indifférence du caractère céleste envers tout concept spirituel, tout mouvement d'idées quel qu'il soit.

Le pays fut presque conquis au christianisme une première fois par les Nestoriens au VIIe siècle. Il en reste seulement comme témoin la stèle de Sinan Fou. Il fut presque conquis au communisme au temps de Borodine et de Galen *alias* Bluecher; il en reste les îlots rouges du Kiangsi et du Szechouen. Ainsi va la Chine, rebelle au fond à tout apostolat, d'après les meilleurs juges comme le Père Huc.

Les Jésuites, déçus dans leur espoir, doivent se contenter de fonder une station astronomique à Pékin, et en 1879 ils quittent la capitale du nord pour Shanghaï, amenant avec eux leurs télescopes et théodolites et bâtissant peu à peu l'observatoire actuel en lui adjoignant des écoles, des orphelinats et des ouvroirs.

Plus encore qu'à l'Aurore, c'est ici le royaume de la précision et de l'ordre succédant brusquement au laisser-aller du dehors; et l'on éprouve quelque surprise à voir des indigènes tout pareils à ceux de l'extérieur, en robe de soie, calotte noire et chaussures de feutre, manœuvrer des ballons-sondes, compulser des évaporomètres, des oscillographes, des anémo-cinémographes ou chercher sur des cadres tournants la direction des mers orageuses.

Pareille occupation apparaît un anachronisme pour les fils du Ciel en leur tenue légendaire. Mais, nous sommes bien au pays des réalités. Les descendants de l'ancêtre Zi, absorbés dans les travaux techniques les plus ardus de la science contemporaine, mettent à suivre les palpitations de l'écorce terrestre

ou à observer les spectres de l'ozone l'attention studieuse de leurs aînés à ciseler des billes d'agate ou à modeler les traits d'une kouanine; et leur patience orientale trouve ample domaine à s'exercer quant, aux approches des orages, il leur faut répondre aux questions incessantes des capitaines anxieux...

« Il est signalé à 120 milles au nord des Bonins! D'une intensité moyenne... il paraît se diriger sur Hong-Kong... il oblique vers Yeso! »

Il... c'est-à-dire le typhon, jadis terreur des steamers comme des jonques, aujourd'hui décelé dès sa formation et suivi, minute par minute dans sa course par les Pères, tel un dix-cors par des limiers au flair sans défaut.

Et si le nom de l'observatoire demeure peu connu en France, il n'est pas un capitaine au long cours, un pilote ou un soutier qui l'ignore en Extrême-Orient.

La Concession française de Shanghaï abrite bien d'autres feux de vestale entretenus par des mains pieuses, feux pâlissants dont on découvrira peut-être l'avantage et l'éclat quand ils auront cessé de briller; tels ceux que l'indifférence du public laissa consumer au Canada et aux Indes avec Montcalm et Dupleix.

Notre prestige! — car c'est lui qui est d'abord en cause — s'affirme pourtant ici d'une manière éloquente. Car, sur cette parcelle de dix kilomètres carrés, habite toute la Chine, la Chine gouvernementale du Kuo-Min-Tang. Elle est là au complet. Il suffit de consulter un livre d'adresses. Tout le monde des ministres, des ambassadeurs, des généraux; tous ceux dont les noms paraissent quotidiennement dans les télégrammes, les agences, les comptes rendus de Genève, les extraits de la presse extrême-orientale, possèdent un appartement, un pied-à-terre, un bungalow dans les quartiers ouest, dans les rues coquettes et paisibles qui avoisinent les avenues Joffre et Pétain.

Le généralissime Tchang Kai Shek demeure 9 route Francis-Garnier; le maréchal Tchang Sue Liang, 2 rue Molière; le ministre de la Guerre Ho Ying Ching, 1634 avenue Joffre; le ministre de l'Intérieur Huang Fu, 170 route Ghisi; le ministre des Finances Kung, 383 route Siéyès; le président du Gouvernement national Lin Shen, 332 route du Père-Robert; le

Président du Conseil économique Ti Vi Soong, 145 route Ghisi; le président du Yuan exécutif Wang Ching Wei, 744 rue Bourgeat; le maire de Shanghaï Wu Teh Chen, 464 avenue Haïg; le président du Yuan judiciaire Chintsang, 107 route Grouchy; le secrétaire général du Yuan exécutif Chu Min, 1408 avenue du Roi Albert; le commandant du corps d'armée du Greater Shanghaï, Yang Fu, 63 route Vallon; la veuve du fondateur du Kuo-Min-Tang, madame Sun Yat Sen, 29 rue Molière et *tutti quanti*...

Chacun s'est donné le mot pour abriter ici sa famille, ses biens, ses amours en cas de troubles toujours à prévoir dans l'immense pays des Hans et s'assurer, quoi qu'il advienne, une retraite paisible, en attendant la fin de l'orage.

Résultat qui fait grand honneur à nos mérites et à la réputation de notre garnison mais qui, en toute équité, devrait impliquer une contre-partie : un peu de bon vouloir de la part de Nankin, quand il est question des lourdes taxes grevant nos produits nationaux et des négociations avec l'Indochine. Donnant, donnant. Le Chinois, commerçant inné, est très accessible aux arguments de cet ordre et il ne serait point malséant, à l'occasion, de rappeler d'une manière discrète les services rendus par nos stationnaires et troupes d'occupation entretenus à grands frais, quand la guerre se déchaîne contre les privilèges étrangers.

Trade! le mot d'ordre donné par Albion à ses agents d'outre-mer et observé avec tant de ponctualité et de bonheur aux époques fortunées, doit aussi nous servir de maxime et nous inciter à mettre plus à profit les inestimables avantages de notre présence dans le gigantesque emporium de l'Extrême-Orient. La politique locale est chose secondaire et il serait expédient parfois de savoir oser et de ne point élever le « pas d'incidents » à la hauteur d'une institution, suivant une critique qui ne nous est point particulière.

Bref, il reste à tirer parti davantage d'une œuvre à bien des égards remarquables, à compléter aussi pour le bon renom de notre esthétique la besogne esquissée du point de vue urbain par les pionniers de la Shanghaï française, à mettre en harmonie l'élégance et l'asphaltage des beaux quartiers avec ceux de Bubbling Well par exemple.

L'admirable avenue Pétain et ses artères transversales, route Ghisi, Siéyès, Cohen, avec leurs villas coquettes, se trouvent trop souvent déparées par des immeubles surgissant au petit bonheur, tournant le dos au trottoir pour présenter leur façade au midi; pis encore par de minables agglomérations chinoises.

A certains égards si bien conçue et si parfaitement tracée, la plus grande ville française d'outre-mer a besoin de prendre un peu modèle sur les fraîches cités marocaines touchées par l'étincelle d'un génie créateur, ayant le goût de l'urbanisme, l'instinct administratif et le sens de l'édilité, pour prendre la place qui doit lui revenir avec le concours de l'incomparable main-d'œuvre chinoise et des immenses capitaux dormant inemployés dans ses établissements de crédit.

IV

SHANGHAÏ LA CHINOISE

Shanghaï la Chinoise, c'est pourtant le seul titre qui convienne à la cinquième cité du monde, au « Paris de l'Orient », au « New-York de l'Occident ». Sous des dehors européens ou américains, l'élite, la classe dirigeante vit et pense comme les centaines de générations qui l'ont précédée, absorbée, reprise en un tournemain par l'esprit ancestral, le dragon symbolique, au premier contact de la terre natale, oubliant tout ce qu'elle avait appris durant des mois, des années, des lustres en terre étrangère.

Si elle prend ses repas à l'ancienne mode, elle se distrait aussi comme au bon vieux temps dans ses théâtres qui se ressemblent les uns les autres comme le restaurant Hung Tai Lung ressemble à ses congénères.

Dans une vaste salle pareille à celles d'Occident, avec parterres, balcons et baignoires, 3 000 spectateurs, de six heures à minuit, grignotent des graines de pastèques, boivent du thé, mangent des bananes, des kakis, des mandarines et sucent des berlingots, sans trop se soucier de la pièce aux péripéties interminables et du tapage infernal mene par un orchestre de gongs, de tambourins et de cymbales.

On joue un drame historique, à grand succès, évoquant la lutte d'une dynastie nationale contre les envahisseurs du nord; d'où, allusions à la situation actuelle dans le Mandchoukuo et clameurs patriotiques. Protagonistes : une belle princesse d'humeur guerrière, Jeanne d'Arc chinoise, en l'espèce l'acteur Mei Lan Fang et des généraux barbus, au regard sourcilleux, armés d'énormes sabres qui servent à trancher la tête des traîtres. Tous les quarts d'heure, les décors changent sans qu'il soit besoin d'éteindre l'électricité. Les machinistes font mouvoir les poulies et les toiles avec le concours de leurs épouses qui, paisiblement, à l'avant-scène, allaitent le dernier né. Aux tentes d'un camp succède un paysage marin et deux jonques en baudruche à la proue en tête de dragon s'avancent l'une contre l'autre sur les épaules de coolies, suivies de figurants à la file indienne qui tombent à terre sous les traits de l'adversaire, puis se relèvent incontinent, tandis que, derrière, un pilote muni d'un aviron rame dans l'air éperdument.

Combat naval aux péripéties burlesques, qui synthétise les goûts intellectuels de la population, en opposition complète avec nos idées, nos mœurs et nos nerfs surtout... car le barbare blanc, même entraîné, ne peut tenir plus d'une heure dans le vacarme de l'orchestre déchaîné.

Avec la crasse romantique des rues, des boutiques et des coolies, ce théâtre est un des restes les plus nets de l'ancienne couleur locale délavée à grande eau depuis la Révolution par les équipes du Kuo-Min-Tang.

Çà et là encore quelques traces. Des enterrements ou mariages : avec chaises à porteur vermillon et or, parasols, chapeaux pointus, robes vert pomme ou bleu azur, bonzes en chasubles, calèches antédiluviennes, etc... Mais, dans le décor de gratte-ciel, de magasins d'autos et de pompes à essence, le défilé revêt un caractère de carnaval niçois, accentué par la musique jouant la marche de Chopin à une cadence guillerette. On préfère de plus en plus se marier ou se faire enterrer à la moderne.

La couleur locale! c'est elle la grande responsable des erreurs commises par les étrangers et les Chinois eux-mêmes en observant ce qui se passe dans l'ex-Empire du Milieu.

En la voyant quasi effacée de Shanghaï, la cité modèle, la cité guide, ils se font illusion sur la réalité des réformes accomplies. Moins qu'ailleurs ici l'habit ne fait le moine; la forme change, le fond demeure, comme un vase Soong que l'on peindrait en chromo, mais comme cette forme même revêt pour l'habitant une importance rituelle, le fait pour lui d'abandonner ses coutumes extérieures sans modifier sa mentalité et ses mœurs intimes l'empêche de retrouver un équilibre perdu depuis la Révolution.

L'Art, le vrai baromètre enregistreur d'une époque, précise ce désarroi. L'Art chinois moderne? où le trouver dans les vitrines et magasins de rues interminables? On semble y faire tout en série, à la chaîne, à la yankee, sans avoir ni tempérament ni moyens. Partout : soies criardes, bouddas ventrus et laques sans joie évoquant les étalages forains du jour de l'an à Paris. A Péking-Road, sorte de faubourg Saint-Antoine, des salles à manger ou chambres à coucher en faux noyer, en faux pitchpin, platement copiées sur les derniers spécimens de Chicago ou de Berlin; des lits rutilants de faux or comme les nouvelles pagodes. Ailleurs, des chromos pleurards, des gravures sur soie où le bleu de Prusse et le rouge vermillon mêlent leurs gammes exaspérées; des pendules en bois, en simili bronze, simili marbre, simili nickel, étonnantes par leur nombre et leurs bigarrures. Des pièces d'argenterie ou de métal blanc, pareilles à des panoplies de cuirassiers. Des bibelots comme les pêcheurs à la ligne au torse décharné, reproduits à des milliers d'exemplaires chaque jour, comme les poissons d'agate, les chevaux en cornaline, les éléphants de cristal, les crapauds en stuc et les singes en lapis-lazuli.

Où sont les délicates kouanines qu'un amoureux collectionneur a rassemblées ici dans des armoires de fer? Les artistes de jadis mettaient une vie à en modeler deux ou trois exemplaires. Ils leur donnaient une souplesse dans le mouvement, une sérénité dans l'expression, rappelant leurs sœurs du Parthénon; et maintenant leur ivoire, matière autrefois vivante, patinée par les siècles et les mains amoureuses des mandarins, renaît, dit-on, irradiant des flammes secrètes comme la houille irradie des flammes véritables. Ou sont les

vases Soong harmonieux comme les amphores de l'Attique, les peintures Ming, candides comme des primitifs?

Il y a bien çà et là, à Bubbling Well et à Broadway, des tapis aimables, des broderies délicates et des passementeries aux tons discrets; mais presque tout est tissé sur des modèles occidentaux et l'on cherche en vain un dessin original parmi tant de points de Venise, d'Alençon, des Canaries ou de Bruxelles, copiés d'ailleurs avec un soin parfait et d'un bon marché fabuleux grâce à la main-d'œuvre locale et sa merveilleuse aptitude aux travaux de patience.

Dans les magasins Sincere ou Wing On, où, de cinq à sept, les élégantes en fourrures et en « permanentes » promènent leur taille svelte et leur sourire mystérieux, à peu d'exceptions près, tout vient de l'étranger ou demeure rigoureusement calqué sur ses produits. C'est la laideur universelle, monotone et envahissante; et les vendeuses, fraîches émoulues du village natal, timides dans ce brouhaha, les épaules effacées, comme si elles portaient le poids de siècles de gynécée, débitent comme leurs sœurs d'Occident, des cartes postales et des pellicules photographiques, des soieries et des cotonnades, des pull-overs et des gants, des chaussettes et de la ferblanterie; des articles de bazar surtout, avec des jouets fabriqués sur place à bon compte, des chemins de fer « Transpacifique », des bonshommes de cellulo en robe ou pyjama, des cuisines miniatures avec canard laqué minuscule.

Dans ce capharnaüm, pas trace de produits vraiment locaux sauf aux rayons de la vaisselle et de l'épicerie où, parmi d'innombrables conserves importées de Californie ou d'Australie, les poissons séchés et les ailerons de requin se décèlent de loin par leur senteur spécifique. Partout, les articles indigènes succombent devant les imports anglais, américains, allemands et faute de mieux on les reproduit d'ailleurs à très bon compte, la qualité seule laissant souvent à désirer.

En cette ville, restée chinoise par toutes ses fibres, la seule note originale demeure au fond la plèbe, l'océan de coolies submergeant tout, les docks et les chaussées, les boutiques et les restaurants, les bouges et les buildings.

Main-d'œuvre prodigieuse, d'un coût si faible que la machine,

ailleurs toute-puissante, baisse pavillon dans les quartiers industriels eux-mêmes, où, l'outillage strictement indispensable mis à part, tout se fait à bras d'hommes, comme à l'intérieur les travaux agricoles dans l'immensité des campagnes.

Du reste, groupés en associations, tous ces humbles pratiquent, sans grandes phrases et sans calculs, l'entr'aide mutuelle et défendent jalousement leurs droits vis-à-vis de leurs employeurs comme des corporations rivales; et s'il arrive aux dockers du Hopeh de décharger un navire dans la zone réservée à ceux du Hounan, les couteaux sortent, le Whangpoo ajoute à sa pâture quotidienne quelques cadavres supplémentaires; et si par hasard la police a vent de l'affaire, elle obtient du chef de la « guilde » des réponses de ce genre : « Nous avons seuls le droit de travailler ici, car mon grand-père au temps de Tao Kuang, s'est jeté dans une jarre d'eau bouillante pour assurer à perpétuité à ses frères le privilège de travailler sur ce quai. »

Sur la chaussée même, malgré la concurrence chaque année plus intense des autos, camions, tramways, le rickshaw ou pousse tient bon, lui aussi, insupportable au conducteur comme au piéton; chroniquement, le conseil municipal du Settlement cherche à s'en débarrasser. Chaque fois, il hésite à jeter non pas à la rue — ils y sont déjà en permanence — mais à la voirie les 40 000 infortunés, vraies bêtes de somme, qui avec leur 22 500 véhicules font vivre une population de 200 000 personnes.

Leurs souffrances sont visibles, palpables chaque jour sous le dur climat shanghaïen caniculaire l'été, pluvieux au printemps, glacial en hiver, incertain toujours. Elles émeuvent le cœur compatissant du monde anglo-saxon et constituent pour les journaux en mal de copie un thème providentiel.

Quand une nouvelle enquête s'ouvre sur leur compte, elle découvre un monde insoupçonné d'abus et de trafics. La compagnie loue à ces galériens leur gagne-pain — ou plutôt leur gagne-riz — un dollar environ par jour; et comme chaque véhicule coûte 80 dollars et dure trente mois, elle réalise de ce fait des bénéfices à donner le vertige aux actionnaires infortunés du monde actuel.

Sur l'eau, le moteur omnipotent est également tenu en

échec. Le coolie-batelier fait pendant au coolie-pousse. Les jonques aux ailes de chauve-souris, les barcasses chargées à couler, les bateaux de « fleurs » aux traînées odorantes, les sampans pareils à des gondoles, tapissent par myriades le moindre bras de rivière, glissant sans bruit à la voile, à la perche, au « yulo », ou immobiles le long des berges, habités à l'année par des familles entières qui vivent et se reproduisent comme de vrais oiseaux aquatiques.

La plèbe locale offre le spectacle de ses infortunes et de sa lutte pour l'existence, dans les concessions comme dans les quartiers chinois proprement dits; car dans cette singulière Métropole, les pauvres comme les riches préfèrent l'administration de l'étranger à celle de leurs concitoyens.

Cependant, si l'on veut avoir de cette plèbe une vision plus dantesque encore, il suffit de traverser le boulevard des Deux-Républiques et de pénétrer dans l'ancienne cité. Peu de visages plaisants. Défilé sans fin de figures mornes, aux yeux sans flamme. Le peuple donne ici le spectacle d'une race dégénérée avec des myriades de types prognathes, aux oreilles décollées, aux dents déchaussées. Des maritornes sans nombre au nez aplati, aux pommettes rougeaudes. Pas une femme sur dix mille méritant les pseudonymes imaginés par les poètes locaux : Pétale de jasmin, Nuage rose ou Zéphyr embaumé. Celles-là, on les rencontre dans la société, dans les music-halls, les dancings, dans le sud, à Canton, Hongkong surtout; mais ici dans ce bas peuple, chez tous ces humbles, rien que des disgraciées et des malvenues. De-ci de-là, une vieille trottinant sur ses pieds estropiés comme un oiseau boiteux, une intellectuelle portant des livres et affublée de lunettes dont elle n'a pas besoin pour s'enlaidir; une mère de famille tapie comme une mère gigogne avec sa progéniture dans le même rickshaw; un magot ventru digérant avec béatitude ses nids d'hirondelles; un ex-mandarin aux traits fins portant l'impériale et la mouche second Empire; et comme toujours, des bébés sortant de terre comme des rats ou les légions de Pompée; des bébés par grappes au seuil de chaque boutique, sur les épaules des papas, ou dans les bras de fillettes à peine plus âgées qu'eux; des bébés au crâne luisant et aux yeux de porcelet : seul article que la Chine moderne pro-

duise en série vraiment industrielle et sur un modèle uniforme alors que pour le plus grand dam de son commerce elle ne parvient pas à faire de même avec ses soies.

Foule silencieuse allant pressée comme vont les moutons ou les criquets, s'écartant sans mot dire au passage des fardeaux encombrants, charpentes ou cercueils; indifférente à tout, ignorant les éclats de voix et les altercations faubouriennes, gardant sous ses haillons une tenue de mendiant hidalgo; la clochette d'un diseur de bonne aventure rompant seule le bruissement de ses semelles feutrées.

Bordant la chaussée, des échoppes pareilles à des cabanes foraines, avec de la quincaillerie, des pots de fleurs, des articles de papier. Surtout, comme dans les concessions, des victuailles sans nombre étalées candidement pour appâter les passants et les mouches : jambons, saucisses, gâteaux aux oignons, boulettes de viande, ragoûts à l'huile de soya, crabes gris marinés dans du vin, sèches bouillies, bêches de mer, pattes de canard à la graisse de porc, œufs de poisson frits, poissons faisandés et vermicelles gélatineux.

Manger! pour le Chinois endurant et travailleur c'est comme pour le nègre et le primitif un acte quasi sacerdotal. On vante sa sobriété. Elle est réelle, si l'on considère le peu de rôle joué par l'alcool dans son alimentation. Elle apparaît factice quand on voit les coolies s'arrêter à tout moment devant un restaurant comme ailleurs on fait halte devant un estaminet, et engloutir une bolée de riz dans un décor de fourneaux fumants et de rôtisserie médiévale.

Il le faut bien, quand on accomplit durant douze heures par jour des besognes de forçat. La quantité remplace la qualité, voilà tout.

Ainsi, les 3 500 000 habitants de Shanghaï vivent à peu de détails près la même vie que leurs ancêtres, et dans la cité en particulier les conditions d'existence demeurent toutes semblables à ce qu'on les trouve dans les villes et bourgades les plus reculées de l'intérieur. Qui a vu Nantao a vu Canton, Hankéou, Tchongking et Tchen Tou.

Féru de progrès comme un vrai gouvernement révolutionnaire, le Kuo-Min-Tang a rêvé de changer tout cela et de bâtir à l'embouchure du Whangpoo une Shanghaï strictement indi-

gène, éclipsant par sa munificence et son modernisme la Shanghaï des étrangers.

Cité cyclopéenne avec des docks et des wharfs dernier modèle, supprimant les dangereux accostages de Yangtsépoo road, avec des avenues larges comme les Champs-Élysées, bordées de buildings sans échoppes et sans bouges, une gare donnant la réplique à celle de Chicago, un quartier de résidence orné de jardins rappelant ceux de Babylone et un pont à Nantao rappelant celui de Brooklyn.

Bref, un ensemble homogène qui serait peuplé vers l'an 1950 de 10 millions d'âmes et ferait apparaître mesquine et désuète la cité d'aujourd'hui avec ses rues tortueuses, ses skyscrapers posés au hasard et ses oasis de villas disséminées dans la jungle des boutiques malpropres.

Anticipation apocalyptique que les efforts conjugués des étrangers et des Chinois eussent peut-être réalisée, car avec cette union tout semble possible, si l'orgueil d'Albion n'avait en 1932 fait échec au projet des Nippons quand ils proposèrent de transformer Shanghaï en port international avec vaste hinterland s'étendant jusqu'à Minghong.

La ville que mille raisons inciteraient à se développer vers le nord, vers Woosung, où le trafic serait infiniment facilité, refuse de se plier aux suggestions du Kuo-Min-Tang. Le drapeau au soleil d'argent apparaît une garantie insuffisante aux capitalistes soupçonneux et aux commerçants avisés. Ils leur préfèrent, malgré le nationalisme régnant, les gages offerts par les pavillons japonais, américains, anglais et français.

C'est du côté du Ponant, que Shanghaï s'étire, obéissant à la mystérieuse attraction générale. C'est là que s'investissent quelques-uns des immenses capitaux en sommeil dans les 120 banques de la cité.

Les hommes politiques eux-mêmes donnent l'exemple, en continuant à acheter des propriétés dans les concessions étrangères et jamais dans la zone du Greater Shanghaï dont l'hôtel de ville pareil au mausolée d'un empereur, à une cathédrale sans maisons, somnole solitaire sous un ciel doux et triste.

Aux alentours, des villages, des criques, des bois de bambou, des rizières, des champs de coton, des paysans courbés sur la glaise comme ceux de La Bruyère ; et aussi des tombeaux, tou-

jours des tombeaux, bordés de paille ou captifs sous des tumulus entre quatre cyprès à moitié chauves. La vie et la mort toujours confondues. L'arome des bateaux de « fleurs » alternant avec celui des cercueils éventrés. La Chine, boudda au sourire énigmatique, digérant doucement le progrès moderne, comme elle a digéré tant de conquérants. La Chine immuable avec ses buffles ruminant dans la vase, ses jonques aux voiles dorées par le crépuscule, glissant sereines sur la moire du Yangtsé, ses décors transparents faisant songer à d'autres planètes; la Chine confucéenne et matérialiste, se moquant du temps comme du reste, symbolisée par la sentinelle bayant devant les forts éventrés de Woosung, ses couples d'amoureux assis des heures entières devant l'Océan sans échanger une syllabe, ses masures délabrées aux tuiles grises éparses sur le riz en herbe, comme des dominos abandonnés avec insouciance sur le tapis vert du destin.

ROGER LABONNE

LE TESTAMENT DE SIEGFRIED

OU

LE RÊVE DE M. ALFRED ROSENBERG

QUO VADIS, GERMANIA?

Il ne faut jamais prendre tout à fait au sérieux les louanges prodiguées aux auteurs dans les petites notices de librairie qui aident au lancement d'un ouvrage et dont il serait aisé de réunir, de nos jours, une collection aussi copieuse que divertissante. Mais le *Mythe du XXe siècle*, par M. Alfred Rosenberg, n'a plus besoin d'être lancé; l'heureux éditeur de Münich en a déjà tiré plus de trois cent mille exemplaires. Nous pouvons bien douter que M. Rosenberg ait produit une œuvre immortelle, mais sans pouvoir nier qu'il traîne à sa suite un million de lecteurs allemands, pour le moins. Ce million d'amateurs dociles n'est point négligeable. La petite réclame de librairie nous renseigne sur ce qui les enchante :

Le *Mythe* est un tableau grandiose de la psychologie des races. Avec une plénitude subjuguante, il nous procure des notions fondamentales sur l'histoire de l'humanité, la philosophie religieuse et culturelle, et nous enseigne une nouvelle histoire du monde. Rosenberg, dans son ouvrage nourri d'une science surprenante, se révèle penseur génial, voyant inspiré. Le regard infaillible de ses yeux clairs se tourne vers le passé pour percer le brouillard des millénaires, puis se reporte en avant et trace la seule route droite de l'avenir. Le *Mythe du XXe siècle* est le Mythe du Sang qui, sous le signe de la Croix gammée, déchaîne la Révolution raciste mondiale : c'est l'éveil de l'Ame des Races, triomphant, après un long sommeil, du Chaos des Races.

L'éditeur, qui pense à tout, a deviné que nous serions bien aises de contempler les traits du penseur génial, du voyant inspiré; il nous offre deux portraits de M. Rosenberg. D'abord, un Rosenberg tout jeune, rêveur, presque candide et comme étonné par l'approche de son grand destin. Puis un Rosenberg plus mûr et plus lourd, plus volumineux, plus définitif. C'est un Monsieur bien vêtu, bien peigné, au visage glabre, aux lèvres minces et tourmentées. Nez large et sinueux, dont la pointe semble un peu molle. Front têtu, méditatif, chargé de soucis. Lorsqu'il a posé chez le photographe, M. Rosenberg a dû soigner tout particulièrement « le regard infaillible de ses yeux clairs ».

Je songe à un autre livre, aujourd'hui bien oublié, mais dont la vogue, au début du siècle, ne fut pas moins éblouissante, le *Quo Vadis?* de Sienkiewicz. Ce fade roman chrétien de l'auteur polonais eut du moins le mérite de ne point prêcher aux hommes des paroles de haine et de violence, mais de paix et d'amour. Les fanatiques pamphlets antijuifs et antichrétiens de M. Alfred Rosenberg bénéficieront sans doute, en Allemagne, d'une renommée moins éphémère. Pour l'instant, ils contribuent à répandre de la clarté sur des tendances qui, sans eux, seraient restées plus mystérieuses.

LES AMITIÉS DE MUNICH

Gobineau (dont la critique allemande s'est abusivement réclamée au début de l'ère raciste) fut un Français. H.-S. Chamberlain, véritable créateur du Racisme, un Anglais de naissance. Hitler, un Autrichien. M. Rosenberg a commencé par être un Russe. Il naquit sujet du Tsar, en 1893, à Reval, dans les vieilles provinces baltiques arrachées jadis à la Suède par Pierre le Grand. Son père dirigeait la succursale d'une maison de commerce allemande. A quinze ans, l'enfant entend parler d'un livre qui fait fureur en Allemagne, *Die Grundlagen des XIX^en^ Jahrhunderts*, par H.-S. Chamberlain[1]; il se le procure et le dévore. Révélation brusque et décisive : le jeune

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1935, *Houston Stewart Chamberlain, ou le Configurateur de la Race*, par Robert Dreyfus.

Rosenberg va puiser dans ce livre cette foi « aryenne », germanique, qui alimentera désormais toute sa carrière.

La guerre mondiale le surprend à Riga, où il suit des cours d'architecture. Dispensé d'incorporation dans l'armée russe, il échappe au risque d'avoir à porter les armes contre sa patrie d'élection, l'Allemagne. En 1917, à Moscou, il voit la Révolution. Un régiment de cavalerie entre dans la ville, commandé par un soldat qui monte son cheval sans selle ni étriers. Bien entendu, le jeune Rosenberg rend les juifs responsables de tout ce hideux désordre. Ensuite il assiste, en Crimée, à l'explosion du bolchevisme. Soudain, une nouvelle le réconforte : l'armée allemande envahit la Russie, elle occupe déjà l'île d'Œsel! Il brûle de lui faire fête et demande son passeport pour Reval. L'officier russe chargé du visa lui pose cette question gênante : « Vous avez envie de rejoindre vos compatriotes? » Le prudent jeune homme se tait. L'officier russe soupire : « Ah! si je pouvais en faire autant... » Et il délivre le passeport.

Voici Rosenberg dans sa ville natale. Les Allemands se font attendre, ils ont suspendu leur marche. Que faire? Rosenberg décide de retourner à Moscou, obtient son diplôme d'architecte, puis revient à Reval en quatre jours; voyage difficile, bien qu'il ait en poche un excellent passeport bolchevik. O joie! il arrive en même temps que les chasseurs de Hanovre et se présente à la Kommandantur pour s'engager comme volontaire. On le repousse, comme Russe. Alors il se résigne à enseigner pacifiquement l'art du dessin au gymnase Gustave-Adolphe, et se demande avec anxiété quel sera plus tard son sort obscur.

***

Arrive l'automne de 1918. L'armistice éclate. Le 30 novembre, Alfred Rosenberg part pour Berlin; il accompagne son cher pasteur Traugott Hahn, grand propagandiste du germanisme en pays balte, l'éducateur religieux de son enfance. Tous deux voyagent avec des troupes revenant du front. Fusils et canons sont parés aux vieilles couleurs impériales, mais, à Berlin, l'ambiance devient révolutionnaire. Les soldats

errent à l'aventure. Rosenberg souffre de les voir fraterniser avec des démagogues qui leur promettent « la paix, la liberté, et du pain ». Il se dégage vite du chaos berlinois, pour se rendre à Münich, dont il a meilleure opinion. Là, c'est encore pire. Sous la dictature communiste de Kurt Eisner, la capitale de la Bavière appartient aux aventuriers, aux déclamateurs de carrefours. Une folle anarchie règne. Parmi tant d'agitateurs insensés, le malheur des juifs allemands voulut qu'il y eût une poignée de fils d'Israël, prétexte excellent pour les accabler tous. Rosenberg va voir une amie de sa femme, lui déclare qu'il faut éclairer l'Allemagne sur le bolchevisme et la juiverie. Elle l'envoie trouver Dietrich Eckart, journaliste et poète, ennemi forcené des capitalistes, des intellectuels et des juifs. Tous deux parcourent en auto les faubourgs ouvriers, distribuent par centaines de milliers d'exemplaires la feuille volante rédigée par Eckart.

A Münich, M. Rosenberg commença son apprentissage de tribun. Par une belle soirée d'avril 1919, il fit ses débuts d'orateur de plein air. La police rouge veillait, il faillit être arrêté, mais se déroba. A la brasserie *Zum Deutschen Reich*, il fut présenté à Adolf Hitler, et quelques instants d'entretien suffirent pour l'enchaîner à ce chef fascinant. Imaginons en France, vers le déclin du Second Empire, tel étudiant ému d'approcher Gambetta dans un café du Quartier latin; l'envoûtement fut pareil, le dévouement devint aussi fort. Lorsqu'un clan politique s'agrège, les affinités de doctrines sont peut-être moins décisives que l'élan vers certains hommes. Comme notre IIIe République, le IIIe Reich a pris son essor dans les tavernes.

Hitler, dans *Mein Kampf*, évoque cette aurore miraculeuse. Parmi ces premiers militants, il y eut Julius Streicher qui, à Nüremberg, vient de saluer l'anéantissement « légal » des juifs de ce cri féroce et sommaire : « Enfin, ça y est!... » Il y eut aussi le capitaine Roehm, au destin funèbre. M. Rosenberg se distingua dans la dramatique journée du 9 novembre 1923, où le sang coula dans Münich, où tombèrent les seize « héros nazis » dont le Führer vient d'inaugurer le monument expiatoire. En 1921, le parti s'était rendu acquéreur d'une petite gazette hebdomadaire, le *Voelkische Beobachter*, devenu depuis son quotidien à gros tirage. Eckart et Rosenberg furent

nommés rédacteurs en chef. Eckart tomba malade, Rosenberg resta seul. Son ascension se poursuivit avec l'installation du clan au pouvoir. Élu député au Reichstag de 1930, il avait publié son *Mythe du XXe siècle* avec un retentissement prodigieux. En 1933, Hitler, lors de son avènement, essaya d'en faire un diplomate et l'envoya négocier à Londres, où M. Rosenberg réussit moins bien : son premier soin fut d'aller déposer une couronne sur la tombe du Soldat inconnu, ce qui ne parut point de bon goût à tous les Anglais; la couronne disparut mystérieusement. Hitler le rappela et, par une lettre rendue publique, le sacra philosophe officiel du national-socialisme, puis l'institua grand maître de l'éducation de la jeunesse allemande.

A Rome, vers le même moment (février 1934), le *Mythe du XXe siècle* fut mis à l'index, ce qui eut pour effet de porter au paroxysme la véhémence anticléricale de M. Rosenberg. En mars 1935, il a répliqué, par un vif pamphlet, *Aux Obscurantistes de notre temps*. Parmi les vedettes du national-socialisme, M. Rosenberg ne brille pas au dehors du même éclat que M. Gœbbels ou le général Gœring; il écrit beaucoup, mais se montre rarement. Ainsi qu'il était naturel, il a pris la parole au Congrès de Nüremberg, qui a couronné l'activité antijuive. Mais, depuis quelque temps, les hautes autorités du Reich hésitent, semble-t-il, à s'engager à fond, à sa suite, dans une lutte sans merci contre les Églises chrétiennes : la partie serait beaucoup plus grosse et, venant si vite après les persécutions contre les juifs, elle risquerait de ruiner la réputation de l'hitlérisme à l'étranger. Vraisemblablement, on cherchera plutôt un compromis, des accommodements. Sous réserve de l'incertitude qui plane encore sur l'efficacité plus ou moins complète des excitations de M. Rosenberg[1], il reste

1. Ces excitations ne sont point sans portée. Dans les *Études* du 20 octobre 1935, M. Robert d'Harcourt a reproduit cette inscription crayonnée en bleu sur les murs intérieurs d'une église de village, dans le Würtemberg : « Lisez le *Mythe du XXe siècle*, et vous verrez que les curés n'ont que des mensonges à la bouche. Vive Rosenberg! » — M. d'Harcourt relate aussi le drame de ces deux jeunes gens de Münster, coupables d'avoir échangé au café ce propos sur la procession catholique qu'ils venaient de voir : « Voilà une bonne réponse à Rosenberg. » Enlevé le lendemain matin dans son lit par la *Gestapo*, l'un de ces jeunes gens, un musicien, a disparu depuis. Son père ignore s'il est vivant, ou si la police l'a tué.

instructif de regarder de près l'ouvrage de cet influent serviteur du Racisme orthodoxe.

ENTRE DEUX ÉPOQUES

Si l'amour-propre du philosophe ne l'emportait sur la piété du disciple, M. Rosenberg eût proclamé lui-même, en tête de son livre, tout ce qu'il doit à H.-S. Chamberlain; il a préféré disperser ses rappels louangeurs au cours des chapitres, suffisamment pour se garer contre le reproche de plagiat ou d'ingratitude, mais aussi de manière à préserver son propre renom de « penseur génial » et de « voyant inspiré ». N'empêche que le *Mythe du XXe siècle* n'apprendra rien de neuf, au sujet de l'idéologie raciste, à quiconque a lu les *Grundlagen*. Mais sur le terrain des applications pratiques, de l'exploitation contemporaine des dogmes essentiels (magnificence du Germain, infamie du Juif, action délétère du « christianisme négatif » des Églises, etc.), l'élève a réalisé un bond gigantesque en avant de son maître, et ce bond correspond à l'écart entre deux époques.

Entre les *Grundlagen* et le *Mythe*, il s'est écoulé plus de trente ans, plus du double du *grande mortalis ævi spatium* de Tacite, et, pendant cette période tragique, l'impérialisme pangermanique a failli subir un choc mortel. Après l'armistice de 1918, l'Allemagne, partie pour la conquête du monde, se réveilla vaincue et moralement écartelée. Comment expliquer pareille débâcle? L'orgueil allemand n'hésita pas à l'attribuer aux trahisons de l'arrière. Les responsables, c'étaient les juifs, les marxistes, les catholiques, l'Empereur lui-même. Envers Guillaume II, M. Rosenberg reste implacable : « En déclarant qu'il voulait épargner une guerre civile à son peuple et en passant la frontière, il a dissous l'unité de la dynastie et du peuple; il a détruit la notion de l'État dynastique, comme les milieux nationalistes allemands conscients commencent peu à peu à le comprendre. » Sa fuite a permis à la trahison de se perpétuer, et elle s'est appelée la République de Weimar. Le juif Rathenau, le catholique Erzberger ont payé de leur vie le crime d'avoir tenté d'installer la démocratie et le pacifisme en Allemagne. Par chance, leur règne fut éphémère.

Dans les sombres conciliabules de Münich, de jeunes guerriers alors désarmés, aujourd'hui triomphants, se concertaient sur les méthodes d'action et de pensée propres à régénérer la force allemande, à lui rendre son antique aptitude à la suprématie mondiale par l'esprit et par la violence.

A Paris, le 2 août 1914, j'ai entendu un savetier de mon quartier murmurer pensivement cette parole de rêve : « Qui sait? après cette guerre, la vie sera peut-être plus douce!... » Le président Wilson partagea plus tard la chimère de ce savetier. La Société des Nations ressuscita les nobles espoirs de l'abbé de Saint-Pierre et leur conféra, en les codifiant, une sorte de majesté administrative. Deux mondes venaient de s'affronter et, contre toutes les prévisions d'outre-Rhin, les adorateurs de la paix parurent l'avoir emporté sur les conquérants.

Les jeunes fauves de Münich ne crurent point l'idylle éternelle. Toutefois, ils reconnurent que les nations liguées contre leur pays représentaient sur terre un faisceau de croyances apparemment fort utopiques, mais très agissantes, et ils redoutèrent que cette foi amollissante, si elle réussissait à s'imposer au siècle, ne fît craquer les murailles du vieux Temple où s'étaient isolés les fiers dieux germaniques. Pour eux, le scandale de l'époque était d'avoir vu pareilles billevesées s'infiltrer en Allemagne et contaminer l'âme allemande. Et ce mal n'était point d'hier! Le petit groupe de Münich, nullement entaché d'esprit conformiste, osa s'affranchir de tout respect de commande envers le plus glorieux passé de l'Allemagne; il fit remonter le péché originel aux fastes de l'époque impériale : le pangermanisme d'avant-guerre s'était aveuglément maintenu sur le seul plan politique, diplomatique et militaire; il avait ignoré le plan religieux, métaphysique.

L'auteur du *Mythe* rappelle qu'en 1870 l'Allemagne eut le privilège de posséder deux surhommes, Bismarck et Moltke. Mais, plus tard, Bismarck commit la faute de s'acoquiner avec les gens de finance, la bourgeoisie libérale, le centre catholique. Hitler, dans *Mein Kampf*, concède que ce grand politique, s'il se flattait de pratiquer « l'art des possibles », savait l'ajuster à de hautes entreprises, mais déplore que, sous ses médiocres successeurs, son art génial eût dégénéré en vulgaire

opportunisme. L'idéal allemand périclita. Après la guerre, un affairiste infatué, Stinnes, osa propager ce « non-sens », que seule l'Économique relèverait l'Allemagne : « Comme si la Nation et l'État devaient leur perpétuité à l'Économique, et non pas aux éternelles valeurs idéales ! » Tous ces gens-là, décrète Hitler avec dégoût, ont manqué d'une *Weltanschauung*, d'une philosophie de l'histoire et de l'avenir du Monde. Hitler leur fait grief d'avoir méconnu les conceptions d'un H.-S. Chamberlain : ils furent incapables d'y rien comprendre et d'en mesurer le dessein exaltant.

Étant écolier à Reval, M. Rosenberg avait voué son âme et sa vie à l'auteur des *Grundlagen*. Hitler et lui communiaient en H.-S. Chamberlain. Il n'est point téméraire de conjecturer que, dans leurs libres entretiens de Münich, les deux nouveaux amis s'accordèrent éperdument dans leur dévotion identique. Tous deux plaçaient le fuligineux Anglais transfuge au niveau des sommités de la pensée allemande : au rang du mystique Eckehart, le moine-chevalier; de Luther, de Gœthe, de Schopenhauer, de Nietzsche, de Wagner; enfin de l'étrange Paul de Lagarde, souvent invoqué par H.-S. Chamberlain lui-même et qui, malgré son pseudonyme français (son vrai nom fut Bœtticher), leur apparut comme un merveilleux précurseur de l'épopée raciste. Détail curieux, ni Hitler dans *Mein Kampf*, ni Rosenberg dans le *Mythe*, ne font état de l'influence de Gobineau. H.-S. Chamberlain est leur Rédempteur, leur Prophète; ils seront les réalisateurs, les apôtres, appelés à faire resplendir sur toute la terre la Vérité nordique. Leur exemple frappera tous les peuples de stupeur et, grâce à la contagion du succès, chassera partout à coups de fouet les vieilles balivernes humanitaires. Alors tous les peuples, convertis et subjugués, s'inclineront devant la légitime maîtrise de l'Allemagne enfin purifiée et même purificatrice, selon la Promesse de H.-S. Chamberlain.

LE MYTHE DU SANG

Pour bien délimiter l'offensive menée par M. Rosenberg, il n'est pas indifférent de noter son repli stratégique sur une position à l'abri des flèches que de sévères ethnographes lui déco-

cheraient à plaisir, s'il s'obstinait à prétendre que l'Allemand moderne est le fils immaculé de « l'Aryen » de la légende hindoue ou même, plus modestement, du Germain de Tacite. Il y a beau temps que Gobineau écrivit : « Les Allemands ne sont pas d'essence germanique », et H.-S. Chamberlain confesse qu'*Aryen* et *Sémite* ne sont que des « concepts artificiels commodes ». M. Rosenberg reconnaît sans vergogne qu' « aucun peuple d'Europe n'est raciquement homogène, l'Allemagne non plus », mais que le peuple allemand « rassemble cinq races, offrant les types les plus variés ». Rien de tout cela n'est fait pour l'embarrasser le moins du monde.

Ne lui faisons point dire des sottises qu'il n'a pas dites. M. Rosenberg, qui est un esprit fort, paraît très loin de croire à ces revenants : les « Aryens ». Tout au long des 700 pages du *Mythe*, je ne me souviens pas de les avoir rencontrés plus de cinq ou six fois, tandis qu'ils inondent le *Mein Kampf* de l'autodidacte Hitler. Certes, ce mot d' « Aryens » a fait fortune, c'est un talisman qui n'est pas à dédaigner, mais il suffit de l'invoquer dans les discours de propagande et les textes législatifs où il vaut mieux simplifier les articles de foi raciste à l'usage des foules ignorantes. Au contraire, dans le *Mythe*, ouvrage destiné au public cultivé, M. Rosenberg juge plus expédient de se conformer à la devise bien autrement subtile et imperturbable de H.-S. Chamberlain : « *S'il était prouvé qu'il n'y eut jamais de race aryenne dans le passé, nous voulons qu'il y en ait une dans l'avenir.* » M. Rosenberg tire de cette maxime le conseil pratique qu'elle comporte : « *Vivre un Mythe, créer un Type.* »

Ainsi transfiguré, l' « Aryanisme » se met ingénieusement hors de portée des atteintes de la critique historique; il se change en astre lumineux, en symbole futuriste et stimulateur. De même que l'Étoile polaire guide les pas du voyageur à la recherche du Nord, de même cette nouvelle constellation du firmament germanique doit rallier la marche sacrée des peuples qui ont eu le privilège de naître sous les signes du Zodiaque nordique. A la manière des théosophes, M. Rosenberg ne perd jamais de vue les contingences terrestres; il se propose de les assujettir à ses formules mystérieuses. Son « Mythe du Sang » devient l'instrument magique par la vertu duquel

notre démiurge entreprend de renforcer la puissance interne et les capacités d'expansion de son pays.

***

« Un temps viendra, prophétise l'auteur du *Mythe*, où les peuples vénéreront leurs plus grands rêveurs comme les plus grands hommes d'action. » En conséquence, il rêve. Mais il entend choisir et gouverner son rêve. Car il veut un rêve sublime, mais il en connaît aussi de malfaisants et dont le pouvoir séducteur est terrible. Tel, « le rêve monstrueusement fort d'Ignace de Loyola, dont le souffle annihile les âmes et pèse aujourd'hui encore sur toute notre civilisation ». Tel, « le rêve du Juif, haineux, sans honneur » : l'Allemagne avait imprudemment essayé de le vivre, « et c'est ce qui a engendré la catastrophe allemande ». De cette catastrophe, le Juif est ainsi tenu pour responsable, inutile de chercher ailleurs (du moins pour l'instant, car « la trahison du centre catholique » sera dénoncée à son tour). Par bonheur, le 30 janvier 1933, avec l'avènement de Hitler, l'ère libératrice s'est ouverte. Depuis cette date miraculeuse[1], capitale pour l'avenir du monde, l'Allemagne a enfin commencé de « rêver son propre rêve ». Quel rêve?

Le même que vécurent jadis les Wikings nordiques. M. Rosenberg les admire entre tous les hommes : « Certes, ils ont pillé comme tous les autres guerriers, mais ils rêvaient d'Honneur et d'État, de dominer et de créer. » Leur noble héritage s'est dissipé au cours des âges; le peuple allemand l'avait égaré, oublié. Au point qu'un Paul de Lagarde, mort en 1891, ne s'y était point trompé. Malgré la superbe armature qui cachait alors tant de lézardes, il écrivit avec audace : « Nous souffrons de la nécessité d'avoir à refaire, en 1878, ce que nous aurions dû faire en 878. Un État allemand n'a jamais encore existé. » Rien de plus conforme à la thèse du *Mythe*, fixant au 30 janvier 1933 la naissance du premier État populaire alle-

1. Le lecteur s'étonnera peut-être de rencontrer ce rappel des événements de 1933 dans l'analyse d'un ouvrage publié en 1930. Mais, grâce aux tirages successifs du *Mythe*, M. Rosenberg a pu le tenir à jour, et nous suivons ici un exemplaire du 303e mille, conforme à l'édition de 1934.

mand. M. Rosenberg cite avec admiration, reprend encore à son compte d'autres aphorismes de son prophétique devancier :

Il n'existe pour les hommes qu'une seule faute, ne pas être eux-mêmes. — La conception religieuse du christianisme est fausse. La religion est un lien personnel avec Dieu, du présent absolu. Une religion nationale est nécessaire pour chaque nation. La religion universelle, au singulier, et les religions nationales au pluriel, voilà le programme des deux adversaires. — Catholicisme, protestantisme, judaïsme, naturalisme, doivent vider le terrain devant une *Weltanschauung* nouvelle, de façon qu'on n'y pense plus, comme on ne pense plus aux lampes nocturnes, quand le soleil du matin a lui sur les montagnes : sinon, l'unité de l'Allemagne deviendra plus douteuse chaque jour. — Le grand avenir, que j'annonce et que je réclame, est encore loin de nous...

Plus chanceux que Paul de Lagarde, M. Rosenberg frôle ce grand avenir, devenu pour lui et ses amis « du présent absolu »; il connaît même ce triomphe, d'avoir réussi à nommer la « religion nationale » convenant aux Nordiques : « Ce nouveau et pourtant vieux Mythe du Sang » (*Blutmythus*), qui honore dans le Sang « ce qu'il y a de plus noble dans l'Homme. »

Ce mythe est si vieux que M. Rosenberg le fait remonter à Odin, « miroir éternel des forces primordiales de l'Homme nordique », mais il a repris la fraîcheur de sa jeunesse, car sa résurrection ne s'est esquissée que vers 1918, épanouie qu'en 1933. Auparavant, Odin avait subi une éclipse de cinq mille ans. Dans l'intervalle, d'autres symboles avaient prévalu : le Crucifix, puis, de notre temps, le Drapeau rouge... Les vieux « contre-symboles » tombèrent, on abattit même le drapeau noir-blanc-rouge, victorieux sur tant de champs de bataille : « Les ennemis de l'Allemagne ont su ce qu'ils faisaient. » Mais aujourd'hui un nouveau symbole s'élève et « lutte contre tous les autres : la Croix Gammée (*Hakenkreuz*) ». Ses fidèles « pensent à l'honneur du peuple, à l'espace de vie, à la liberté nationale et à la justice sociale, à l'unité de race et à l'abondance qui fait revivre. La noire Croix gammée règne dès maintenant sans conteste, *comme symbole de la Vérité organique germanique* ».

Vérité, Mensonge, mots suspects d' « universalisme ». M. Rosenberg redoute ces mots ensorcelants; il capte leurs

sources, bouleverse leur sens élémentaire, loue Gœthe d'avoir dit : « Ce qui est fructueux (*fruchtbar*), cela seul est vrai! » (Gœthe a-t-il vraiment dit cela, ou s'il l'a fait dire par un de ses personnages, et lequel? Je confesse mon ignorance.) Et M. Rosenberg de commenter Gœthe en jargon d'école, pour s'élever lui-même à une théorie encore plus osée sur le caractère « organique » du mensonge et de la vérité. Cette théorie le mène à décider que « l'erreur et même le « péché » peuvent être *vrais* au plus haut degré, s'ils font fructifier celui qui se trompe au regard de la raison, de l'intuition, de la volonté, s'ils accroissent sa force créatrice ». Pragmatisme si inquiétant que l'auteur du *Mythe* sent aussitôt qu'il lui faut rassurer le simple d'esprit : « Un imbécile pourrait en conclure que le mensonge reçoit par là carte blanche. Nullement. » Et comment cela? Parce que « le mensonge n'est pas seulement un péché de la volonté, mais un péché *organique* ». En conséquence, « alors que le mensonge est la mort de l'Homme nordique, il constitue l'élément vital de la juiverie; sous une forme paradoxale : le mensonge permanent est la vérité « organique » de la contre-race juive ». Autrement dit, le Nordique authentique ne peut jamais mentir, tandis qu'un juif ment nécessairement toujours. C'est ce qu'il fallait démontrer, comme disent les mathématiciens. A quoi bon disputer, s'indigner, ou même sourire? Cette transcendante jonglerie, qui consiste à identifier les notions les plus disparates, telles que le vrai et l'utile, l'instinct et la raison, ne vaudrait guère d'être signalée, si le métaphysicien du *Mythe* n'occupait aujourd'hui les fonctions d'éducateur officiel de la jeunesse d'outre-Rhin.

L'EMPIRE QUI VIENT

Détachons du *Mythe* ces « fructueuses vérités », appelées à guider le peuple allemand,

Tel qu'en lui-même enfin l'Éternité le change,

et tel que M. Rosenberg le convie à se régénérer :

Le XXe siècle devra former un nouveau type d'hommes, un type allemand. — L'essence de la révolution mondiale actuelle réside dans

l'éveil des types raciaux. Non seulement en Europe, mais sur tout le globe terrestre. Chaque âme a sa race, chaque race a son âme. — La vieille Église syro-juive-orientale se détrône d'elle-même. Sa dogmatique primitive ne correspondait pas aux lois psychiques constructives de l'Occident nordique, et elle a essayé de chasser les idées fondamentales de la race nordique, — Honneur, Liberté, Devoir, — ou de les rendre tributaires. L'Église romaine et l'Église protestante professent un *christianisme négatif* qui s'oppose aux forces organiques des peuples de race nordique et doit leur faire place en se renversant dans le sens du *christianisme germanique*. — Le vieux nationalisme est mort, le 9 novembre 1918, quand ses piliers et représentants ont fui devant quelques pelotons de déserteurs et d'échappés de prison. — Le vieux socialisme tombe en putréfaction. Le marxisme pourrit dans les vastes plaines de Russie et sur les chaises des conférences de Genève et de Paris et de Locarno et de la Haye. — Tout un monde vient de craquer. L'âme nordique ressuscite son action centrée sur le sentiment de l'Honneur[1]. Et elle agit, pleine de mystère, comme au temps d'Odin, d'Othon le Grand, de Maître Eckehart, de Bach, de Frédéric l'Unique. Une ère nouvelle s'ouvre pour la mystique allemande. Le Mythe du Sang et le Mythe de l'Ame libre s'éveillent à une nouvelle vie consciente.

***

Pour des gens aussi résolus à restaurer le culte d'Odin en créant un « type nordique », il est clair que le sort des fils d'Israël, si unis à la patrie moderne qu'ils pussent eux-mêmes se sentir, devait se régler aussitôt que le clan de Münich en aurait le pouvoir. Dans l'esprit de ces novateurs, la « question juive » se trouvait mûrie et tranchée d'avance par les livres de H.-S. Chamberlain, de Hitler et de Rosenberg. Dès 1930, l'auteur du *Mythe* esquissait le programme des lois de Nüremberg :

Les mariages entre Allemands et Juifs sont à interdire, aussi longtemps, bien entendu, que des Juifs oseront encore vivre sur le sol allemand. (Que les Juifs doivent perdre leurs droits de citoyens et être assujettis à un nouveau droit, cela va de soi.) Les rapports sexuels, le viol, etc., entre Allemands et Juifs seront punis, suivant la gravité

1. Si l'on s'attache à dépister, dans les origines du Racisme allemand, certaines déformations de l'aristocratisme de Gobineau, on en retrouvera les traces les moins contestables dans *Ottar Jarl, pirate norvégien*, livre à peu près inintelligible si on ne l'interprète pas comme une histoire symbolique de l'*Honneur* « La vertu commandée par cette foi singulière, écrit Gobineau, n'était pas toujours en concordance avec les principes chrétiens ». (Voir notre essai sur *la Vie et les Prophéties du comte de Gobineau*, chap. x.)

du cas, de confiscations, de bannissement, de travaux forcés ou de mort.

C'est court, mais cela dit tout.

***

Dix ans ont passé, depuis que Hitler, dans *Mein Kampf*, recommandait à ses compagnons de ne point se laisser détourner de leur tâche antijuive par une lutte intempestive contre les Églises chrétiennes : « Aussi longtemps, précisait-il, que la religion ne se sera pas rendue étrangère au peuple, en minant la morale de notre race. » Dans le *Mythe*, M. Rosenberg juge le moment venu d'établir que le christianisme mine la morale nordique et de projeter une lumière brutale sur les abîmes séparant le Racisme d'une religion universelle qui s'offre à sauver toutes les âmes, à évangéliser toutes les races. Mais des millions d'Allemands protestants et catholiques se révolteraient sans doute, s'il leur proposait trop crûment d'adorer Wotan, et il s'en défend comme d'une calomnie, préférant infuser une forte dose de « wotanisme » dans la substance du christianisme réservé par ses soins à la postérité d'Odin. A cet effet, il adopte le paradoxe biographique de H.-S. Chamberlain contestant les origines juives du Nazaréen, lance à grand fracas l'épithète de « Christ héroïque », un peu trop tombée en désuétude depuis qu'elle fut inventée par l'auteur des *Grundlagen*, puis dépasse son propre maître en conseillant d'enlever partout, dans les églises et sur les places des villages, « le Crucifix symbolisant la leçon de l'Agneau sacrifié, image qui tend à terrasser toutes les forces du cœur, à rendre *humble* », pour lui substituer « la leçon de l'Esprit de Feu, du Héros au sens le plus haut », s'incarnant dans les statues élevées à la gloire du *Feldgrau* allemand.

Il n'est point surprenant que cette tumultueuse volonté de métamorphoser le christianisme, propagée par le chef du Département culturel du Reich, ait livré l'Allemagne aux déchirements d'ordre religieux dont une importante étude de M. Edmond Vermeil a récemment approfondi, ici même, le développement et les perspectives[1]. Dans sa réplique *Aux*

1. *La crise religieuse en Allemagne*, par M. Edmond Vermeil (*Revue de Paris* du 15 décembre 1935).

Obscurantistes de notre temps, M. Rosenberg assure pourtant que, loin d'avoir voulu déchaîner un nouveau « Kulturkampf », il ne se serait proposé « que de combattre *politiquement* pour les résolutions nécessaires du Peuple ». Ainsi limitée, l'offensive contre les Églises ne se rattacherait plus qu'au jacobinisme rajeuni de l'État allemand totalitaire, et tel serait le sens exclusif du conflit religieux dont la presse quotidienne nous apporte les « communiqués » encore incertains.

En réalité, politique et théologie racistes se confondent sous un double aspect, car le régime national-socialiste poursuit, à la fois, l'unité absolue du IIIe Reich et la création du nouveau type d' « Homme allemand », affranchi de cette débilitante morale chrétienne que l'auteur du *Mythe* apparente aux niaiseries du socialisme humanitaire, voire du communisme. Voilà pourquoi, sur les débris du « christianisme négatif » des vieilles Églises, M. Rosenberg et ses sectateurs aspirent à dresser le « christianisme germanique » de « l'Église allemande », seule digne de prêcher la foi nordique. L'auteur du *Mythe* porte le plein de son effort contre l'Église catholique, mais son élan l'entraîne à prendre aussi position contre l'Église évangélique. Il écrit : « Les vainqueurs de 1918 furent la ploutocratie et l'Église romaine »; il insiste furieusement sur « la trahison du centre catholique pendant la guerre », sur le rôle odieux de ces pacifistes catholiques qui osèrent calomnier la conduite des armées allemandes en Belgique et s'associer ainsi à la propagande française; il s'indigne de la résistance opposée par le Vatican à la loi de stérilisation, de sa complaisance pour les mariages mixtes. Mais les synodes protestants ne lui donnent guère plus de satisfaction, et cela n'est point pour le surprendre : il avait prévu que « l'Église évangélique se comporterait, vis-à-vis du nouveau sentiment religieux, comme l'Église de Rome, ancrée dans son dogmatisme, vis-à-vis de la Réformation ».

La Réformation nouvelle devra donc englober les deux confessions devenues pareillement malsaines et, pour l'accomplir, M. Rosenberg compte sur un double schisme, grâce auquel « les anciens éléments catholiques et luthériens » se réuniront au profit de « l'Église allemande ». Alors les vieux contes de l'Edda, récités d'abord sans mystère, puis interprétés comme

symboles, viendront remplacer « les histoires de souteneurs (*Zuhälter*) et de marchands de bestiaux de l'Ancien Testament ». Sagas germaniques et scandinaves étoufferont alors « le rêve de la Haine et du moribond Messianisme », allumeront « le rêve de l'Honneur et de la Liberté ». Oui, les antiques Sagas et autres poèmes héroïques, « depuis Odin jusqu'à Walther von der Vogelweide », le vieux barde de Thuringe, déjà vanté dans les *Grundlagen* de H.-S. Chamberlain, où il se pourrait bien que le savant M. Rosenberg eût, comme nous, appris son nom.

Revenons sur terre.

***

Voilà le peuple allemand protégé contre les maudites influences qui le menèrent à la catastrophe. Délivré à jamais des juifs, se dégageant peu à peu du christianisme, il va reprendre son élan, sous l'inspiration de son propre génie. Et voilà aussi M. Rosenberg ramené vers les plates régions de la Politique et de l'Économique où, à première vue, des esprits superficiels pourraient être tentés de croire à l'incompétence d'Odin. Mais M. Rosenberg ne renonce pas si aisément à son rêve mythologique; il promène sur l'époque, sur les problèmes du jour, « le regard infaillible de ses yeux clairs » :

> Notre chute reproduit le mythe de l'Edda qui, sous le signe du devenir mondial actuel, prend une grandeur mythique surhumaine. Lorsque l'Honneur et le Droit et la Volonté de Puissance volèrent en éclats, une race de dieux s'est effondrée en 1914 dans un terrible brasier rouge de sang. La tâche de l'avenir sera de rassembler de nouveau ces trois grandeurs sous le signe du premier État populaire allemand.

En vérité, assez souvent, M. Rosenberg perd pied dans sa tentative lyrique, mais c'est beaucoup qu'il réussisse quelquefois à relier aux symboles nordiques la structure du IIIe Reich. Par exemple, lorsqu'il explique que le secret du vote n'est pas germanique (*ungermanisch*), « parce qu'il sape le sentiment de la responsabilité », tandis qu'un lecteur livré à ses seules lumières aurait simplement cru ce secret peu recommandable sous un régime de dictature. Ou encore, lorsque, abordant (dans le sillage de H.-S. Chamberlain) la philosophie du Droit, il se

rallie tout net à ce vieil adage hindou : « Le droit est ce que les hommes aryens tiennent pour droit. » Et surtout, lorsqu'il démontre que la cellule première de l'État n'est point la Famille, mais la Horde. La Horde guerrière.

En conséquence, pour achever la Révolution de 1933, le IIIe Reich devra rester la création continue du clan ou, si l'on préfère, de la Horde qui l'a fondé et qui ajustera ses ordres aux aptitudes naturelles du peuple allemand, afin d'aider ce peuple « à supporter joyeusement, pendant une dizaine d'années, la rude discipline nécessaire pour s'élever à l'idée de l'Honneur, — la leçon nationale, — qui ne tolère auprès d'elle aucune force équivalente, ni l'amour chrétien, ni l'humanité franc-maçonne, ni la philosophie romaine ». Tout pour le Peuple, mais non par le Peuple. Plus d'Empereur. Point de République. « Seule la vieille idée germanique du Roi garde encore sa splendeur mythique. » Mais l'auteur raille les rois à la mode d'avant-guerre : « L'Allemagne en a assez de cette pompe d'opérette. Les 23 dynasties sont détruites, jamais plus elles ne reviendront, sinon l'Allemagne retomberait dans un terrible conflit intérieur. Nous voulons un Roi qui soit un homme comme nous, et pourtant le type incarné du Héros. » M. Rosenberg, nouvel Antoine, offre-t-il la couronne à César-Hitler, qui la repousse?

Dans l'entourage du Führer, l'adorateur d'Odin prend soudain figure d'homme de gauche, et même d'extrême-gauche. Rien de commun entre lui et la réaction dynastique, capitaliste. Il n'est pas plus tendre pour la grande propriété terrienne que pour les puissances d'argent. Écoutez-le cracher son mépris aux patriotes d'avant-guerre : « Le vieux nationalisme fut souvent impur; il servait de gaine aux intérêts privés des agrariens, des grands industriels, plus tard aussi de la finance capitaliste. On a dit que le patriotisme était le dernier refuge des grands escrocs; bien souvent, on aurait pu le prouver. » Pour déshonorer le marxisme, il le nomme « une breloque de la ploutocratie »; pour condamner le communisme, il lui reproche de détruire les valeurs nationales qui conduisent au « socialisme pur » (*echter Sozialismus*). Purifier le socialisme, voilà le rôle du national-socialisme : « Loin qu'il y ait *combat*, il y a *équation* entre Nationalisme pur et

Socialisme pur, double création dont l'Allemagne est redevable à Hitler. »

Tout comme le marxisme impur, ce « socialisme pur » municipalisera les usines d'électricité, les transports électriques, etc., et M. Rosenberg cite comme « un modèle de mesure socialiste » l'étatisation des chemins de fer. Mais ce socialisme sera nationaliste, et non plus universaliste. Une nouvelle noblesse sera créée. Paysanne et guerrière, elle remplacera l'ancienne noblesse, dont les membres devront reprendre des noms bourgeois, s'ils ne se distinguent pas eux-mêmes au service de l'Allemagne. Ainsi triomphera le vrai socialisme :

> Aujourd'hui, où tous les ennemis de l'Allemagne attentent à son honneur, ils lui ont aussi volé l'espace. C'est pourquoi le combat métaphysique, qui a pour fin suprême de s'opposer à l'oppression des plus intimes valeurs de caractère, signifie aussi la lutte pour l'espace de vie. L'un renforce l'autre et lui donne sa trempe d'acier. AVEC LE GLAIVE ET LA CHARRUE POUR L'HONNEUR ET LA LIBERTÉ, voilà nécessairement le cri de bataille d'une génération qui veut ériger un nouveau Reich et recherche des mesures fructueuses pour son commerce et son effort. Ce cri est nationaliste. ET SOCIALISTE!

Le IIIe Reich veut « de l'espace pour les millions d'Allemands qui viennent », en vue d'édifier « une paix véritable » sur les ruines du traité de Versailles. C'est pourquoi l'auteur du *Mythe* examine les possibilités d'entente avec d'autres peuples, et il commence par la France.

***

Vue par M. Rosenberg, la France a terminé son rôle historique. Peu importe si des gouvernements cléricaux ou « stupidement libre-penseurs » s'y succèdent : la force créatrice manque. Ce peuple a perdu le meilleur de lui-même avec les Huguenots, puis avec les nobles émigrés qui se réfugièrent en Allemagne. Ceux-là furent de vrais Nordiques, apparentés au sang allemand « par une harmonie fraternelle ». Ces précieuses réserves françaises n'étaient pas encore tout à fait épuisées vers la fin du XIXe siècle, et M. Rosenberg note gravement qu'« aux bals de la Marine, un spectateur fit cette surprenante

découverte, que tous les officiers étaient blonds[1]! » Rien de l'ancienne France ne survit dans la vie française actuelle, livrée aux « démocrates à tête ronde », tandis que l'Allemagne combat « pour le Héros nordique contre les merciers démocrates, pour la race européenne et sa liberté ». Mais voici ce qui afflige et tourmente surtout M. Rosenberg. En plein Parlement français, un ministre de la Guerre a osé dire[2] que les Français sont un peuple de cent millions d'âmes, « disposant d'une armée unique », non point d'une armée blanche et d'une armée noire. En proclamant ainsi l'égalité des noirs, la politique française commet un crime aussi grave que l'émancipation des juifs, et il importe de juguler « l'influence française », qui représente « un péril de premier rang pour toute l'Europe ». M. Rosenberg n'aime pas du tout ce peuple de cent millions d'âmes, cette « armée unique ».

Il affirme que tous les États d'Europe sont des créations de l'Homme nordique, lequel s'est vu « amoindri ou exterminé par l'alcool, la guerre mondiale et le marxisme ». Donc, pour sauver l'Europe et la race blanche, il faut « fortifier les sources de vigueur nordique : Allemagne, Scandinavie et Finlande, Angleterre »; empêcher la France, « déjà complètement mulâtrisée dans le midi », de devenir « une marche des Africains ». Une France clairvoyante saurait s'assainir d'elle-même : elle renoncerait, « par nécessité biologique naturelle », à dominer en Europe; elle « laisserait tomber » (*sic*) ses alliés de la Petite Entente; elle « se séparerait des nègres et des juifs »; elle se contenterait de la frontière « conditionnée par sa population ». Cette France-là pourrait « vivre sa culture, sans que l'Allemagne l'en empêche », et même devenir « un facteur toujours plus fort de politique européenne ». Mais la France aura-t-elle cette sagesse? C'est la « grande question », qui laisse M. Rosenberg rêveur.

Plus respectueux de l'Angleterre, malgré ses fautes, il lui conseille de se lier étroitement avec l'Espagne et l'Italie. Dans la Méditerranée, Gibraltar a perdu de son importance, « en raison des flottes aériennes », mais la Grande-Bretagne

1. M. Rosenberg nomme ce remarquable observateur : Stackelberg, *Ein Leben im baltischen Kampfe*, Münich 1927.
2. M. Maginot.

ne saurait tolérer que la France règne en face, au Maroc. L'alliance méditerranéenne (Londres-Madrid-Rome) sera contrôlée par l'Italie, qui devra s'annexer « la Corse, Tunis, Tripoli et quelques îles ». D'autre part, le bloc allemand, allié de l'Angleterre (Berlin-Londres-Oslo-Stockholm-Helsingfors), protégera l'Europe contre le bolchevisme russe et l'Inde contre l'Asiatisme. L'Europe centrale sera allemande.

Assurément, la France, exclue des deux grands systèmes d'alliances, cesserait ainsi d'être « un péril de premier rang » pour l'Europe et la race blanche.

Ces vues schématiques de l'auteur du *Mythe* sur le futur équilibre européen, tel qu'il l'envisageait en 1930, ressemblaient alors beaucoup aux vues exprimées en 1926, dans *Mein Kampf*, par le Führer lui-même. Ont-elles évolué et dans quelle mesure, depuis qu'en 1933 le parti a pris charge de l'Empire allemand? Cette question, — la plus grave de l'heure présente, — reste naturellement inaccessible au simple lecteur du *Mythe* de M. Rosenberg[1]. On peut seulement se demander ce qu'il adviendra de cet ouvrage et de sa prodigieuse fortune si, comme certains l'espèrent et l'annoncent, la volonté de paix, la nécessité de pratiquer « l'art des possibles », devaient finalement prévaloir dans les mouvantes conbinaisons de la haute politique du IIIe Reich. Que subsisterait-il en ce cas de la *Weltanschauung* raciste ou, du moins, de ses applications intégrales? Tout juste les lois de Nüremberg. Ce résultat cruel, mais restreint, ne deviendrait-t-il pas étrangement modeste, si on le compare à l'énorme machinerie métaphysique des disciples de H.-S. Chamberlain?

***

D'autres penseurs que M. Rosenberg auraient peut-être eu la simplicité de dire à leur peuple : « Notre nation s'est crue

1. Personnellement, M. Rosenberg semble bien n'avoir point bougé depuis 1930, ainsi qu'en témoigne sa curieuse interview de la *Niedersaechsische Zeitung* (reproduite dans *le Temps* du 26 novembre 1935). A propos de l'organisation de la paix, il y confirme sa conception de « grands groupements politiques et démographiques, *conditionnés par le sang et l'espace* », tels que l'Europe et l'Extrême-Orient ». Pour pénétrer le sens concret de cette formule voilée, il est indispensable d'avoir bien lu le *Mythe du XXe siècle*.

vaincue, mais il n'y eut là qu'une apparence. En réalité, nous sommes forts, ambitieux, valeureux, intrépides. Une coalition aujourd'hui disloquée nous avait désarmés; nous profiterons de son désarroi pour porter les énergies qui sont en nous au sommet de la puissance humaine, afin d'inspirer crainte et respect au monde. Voici notre programme. Nous vous jetons les juifs en pâture. Nous traquerons les traîtres cléricaux, serviteurs d'un Dieu qui nous est étranger. Nous méprisons la démocratie, source de faiblesse et de corruption infâme. Nous sommes patriotes, socialistes, autoritaires. Notre système politique a pour loi suprême le salut et la gloire du Peuple allemand, sous la tutelle d'un Maître assisté d'une oligarchie. Au dehors, nous agrandirons notre Empire encore mutilé, nous annexerons toutes les régions peuplées d'hommes parlant notre langue, apparentés à notre race et à notre culture. Nous en tirerons avantage pour la grandeur et la prospérité de notre État, qui ramènera l'abondance dans le pays. Le spectacle de notre appareil guerrier intimidera toutes les nations voisines au point que nous pourrions bien n'avoir même plus besoin de tirer le glaive : il nous suffira de recourir à la persuasion. »

Mais ce langage trop clair n'eût amené aucun peuple à l'état d'extase et d'obédience parfaite. L'Allemand est né métaphysicien, les symboles l'envoûtent; il fallait une *Weltanschauung* immense, un ténébreux conte de fées, emprunté de préférence à la mythologie du Rhin. M. Rosenberg, homme de plume et de propagande, s'est chargé de rajeunir et d'adapter le Testament de Siegfried.

ROBERT DREYFUS

L'HISTOIRE

La fille de Bayard. — Au temps de la Sainte-Alliance. — Le mari de la princesse Mathilde. — Nos anciennes provinces : Touraine et Bretagne.

« Bayard, chevalier sans peur mais non sans reproche », a dit Chateaubriand. Il faisait allusion à sa fille naturelle Jeanne Terrail. Si Bayard est indéniablement le père, quelle est la mère? Le problème a été volontairement esquivé par les contemporains. Le « Loyal serviteur » n'en souffle mot. Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1624, dans le supplément à la vie de Bayard du président Expilly paru à l'occasion du centenaire de sa mort, que mention est faite de la mère qui serait une noble lombarde, une Trecchi. M. Paul Ballaguy dans son *Bayard* (Payot) alertement préfacé par Jacques Bainville, reprend et discute toute la question. Dauphinois, comme le président Expilly dont l'ouvrage avait été publié à Grenoble, il a fouillé les archives grenobloises et mis au jour notamment de nombreux documents notariés.

Ce qui contribue à brouiller les pistes, c'est la volonté des descendants de Jeanne Terrail de masquer la tache originelle Brantôme admire la ressemblance avec Bayard de son petit-neveu Chatelard, ce prétendu petit-neveu était en réalité un petit-fils, à cette époque la famille n'avouait pas encore sa filiation directe.

Plus tard, la fiction devient impossible.

On cherche alors à démontrer qu'il y a eu légitime mariage;

on fabriquera même les preuves. C'est alors qu'apparaît la demoiselle Barbara de Trecchi. Mais l'académie delphinoise a reconnu depuis longtemps déjà la fausseté des pièces alléguées. Au contraire une lettre authentique d'un Trecchi en réponse à une demande de renseignements prouve clairement que ceux-ci ne connaissaient rien des soi-disant rapports entre les deux familles.

A défaut de Barbara, on pourrait penser à la dame de Frossasco, femme du majordome de la duchesse douairière Blanche de Savoie. Bayard qui fréquente la petite cour de Carignan affiche pour celle-ci un amour chevaleresque à la mode du temps.

M. Ballaguy émet l'hypothèse que la suivante servait simplement de couverture à sa maîtresse, jeu classique de la vie courtoise d'alors. Blanche de Montferrat, veuve à vingt ans du duc de Savoie, avait vingt-huit ans en 1500 à l'époque du tournoi de Carignan et de la conception de Jeanne. Elle connaissait de longue date Bayard qui avait été quatre ans page de son mari Charles Ier.

Charles VIII allant en Italie avait en vain cherché à séduire cette princesse dont tous les contemporains célèbrent à l'envi le charme. Or, Bayard reçu très chaleureusement à Carignan, après un entretien avec la duchesse prolongé jusqu'à minuit, annonce qu'il donne un tournoi dont le prix est un manchon (c'est-à-dire un bracelet) de sa dame (la dame de Frossasco) orné d'un rubis de 100 ducats. Ce riche bijou ne provient certes pas des coffres de Bayard ni de ceux de la dame de Frossasco. Ne sortirait-il pas de l'écrin ducal? Bayard est vainqueur; on festoie encore jusqu'à minuit. Les Français demeurent cinq ou six jours au château puis regagnent leur garnison assez proche.

Désormais, toutes les fois qu'il reviendra à la cour de Savoie, Bayard sera reçu comme s'il était de la famille, dit le Loyal Serviteur. Quand, vingt ans après, on rapporte sa dépouille en France, le duc Charles III lui accorde « autant d'honneur que si c'eût été son frère ».

Ludovic le More, puis Maximilien d'Autriche traitèrent Bayard prisonnier d'une façon tout à fait exceptionnelle; admiration pour un héros, peut-être, mais M. Ballaguy fait

remarquer que le duc de Milan est l'oncle de Blanche de Savoie, l'empereur son cousin par alliance.

Le cheval que Bayard monte à Ravenne et à Marignan s'appelle Carignan du nom de sa donatrice.

D'autre part, la petite Jeanne est sans cesse l'objet d'une protection occulte mais puissante : à la mort du père, on découvre à Grenoble une dot de mille deux cent écus d'or mystérieusement déposée; elle ne peut guère provenir du pauvre Bayard dont la générosité n'a jamais voulu rien thésauriser. Plus tard, la maison de Savoie prodiguera à ses descendants honneurs et bénéfices ecclésiastiques.

Quant à la dame de Frossasco et à son mari, ils réalisèrent une exceptionnelle carrière de cour et la duchesse se fera enterrer non loin de sa fidèle servante. Enfin, l'obstination de Bayard à ne se point marier est singulière et la réponse embarrassée de son pieux oncle l'évêque de Grenoble aux offres matrimoniales d'Anne de Bretagne semble révéler quelque obstacle secret, peut-être un mariage morganatique.

M. Ballaguy n'affirme pas, mais sa suggestion explique bien des choses. La mère de Jeanne Terrail n'est pas une jeune fille, car Bayard, homme d'honneur, l'aurait épousée; elle ne peut être une femme mariée car l'enfant aurait porté le nom de son père putatif, à moins d'un scandale dont nous n'avons aucune trace. Le silence et le mystère ne s'expliquent que dans le cas d'une veuve, et d'une veuve impossible à épouser vu sa naissance. Un mariage secret ne changerait rien à la situation du point de vue matériel. Et il expliquerait les égards dont Bayard est l'objet chaque fois qu'il est en rapport avec la famille de Savoie, égards qui dépassent ceux que justifierait sa seule qualité d'ancien page du duc et de chevalier admiré de tous. Certes la preuve de cette illustre liaison n'est pas faite et M. Ballaguy est un historien trop averti pour le prétendre, mais son hypothèse est plus qu'ingénieuse.

***

Il y a dans la vie de *Pozzo di Borgo* (Plon) par M. Pierre Ordioni, un côté corse, un côté insulaire qui est d'un intérêt puissant, mais en quelque sorte local. « Les tourments de l'âme,

dit Pozzo di Borgo, agitent les Corses plus que les hommes qui habitent un sol moins embrasé et moins accidenté par la nature ou que la civilisation a soumis à son joug ou à ses besoins. » Les Corses de l'époque révolutionnaire et impériale n'étaient Français que depuis vingt ans. Il n'y a pas à les juger comme des Français de l'Ile-de-France, de la Normandie ou de la Champagne. Ils ont l'esprit de famille, l'esprit de clan avant tout. Ils servent la France non comme une patrie au sens propre du mot car elle n'est pas la terre de leurs pères. « Ils n'en sortent pas, ils y entrent », suivant le mot très fort d'Albert Sorel. Ceux qui la servent, la servent loyalement, mais ils ne considèrent pas comme une trahison le fait de ne pas la servir. Leur patriotisme est corse. Bonaparte au début de sa carrière préfère le commandement de la garde nationale dans l'île à son grade dans un régiment de la métropole. Paoli n'est pas un ennemi de la France, c'est un nationaliste corse. Pozzo di Borgo a cru à une France monarchique, il ne veut pas d'une France révolutionnaire, il la combat sans félonie, car il ne lui a jamais prêté serment. Il ne veut pas davantage de l'Empire, il combat Napoléon sans manquer à la France pour laquelle il a des sympathies, mais à laquelle il estime ne rien devoir.

Ambassadeur de Russie à Paris pendant vingt ans, il sera pour Louis XVIII un précieux conseiller, un dévoué collaborateur de la politique française dans le cadre européen de la Sainte-Alliance. Le sous-titre de M. Ordioni le qualifie de « diplomate de l'Europe française ». Il est en effet ce qu'on appelle aujourd'hui un bon Européen. Il pense que la paix de l'Europe serait assurée par une alliance franco-russe; il se rend compte que le grand danger de guerre vient de la Prusse et que la surexcitation du principe des nationalités tournera à l'avantage de ceux qui sauront l'exploiter avec le moins de scrupules. Pozzo di Borgo est mort et enterré à Paris (1842), il a vécu assez pour voir le retour des cendres et prévoir le retour de l'Empire. C'était la faillite de ses idées, car son Europe française supposait la royauté légitime en France, non pas celle de la branche cadette, fourrière involontaire mais probable du second Empire.

Les Corses rappellent volontiers qu'ils n'ont jamais fourni d'esclaves à Rome. Ils ne supportaient pas la captivité. Le

sentiment de la liberté, de l'indépendance, de l'honneur les a toujours rendus rebelles à tout ce qui ressemble à un joug étranger. Les Pozzo di Borgo ont l'instinct individualiste aussi fort que les Bonaparte. C'est pourquoi ils ne s'entendent pas. Ce n'est pas la question française qui les sépare, c'est la question corse. Au début de la Révolution, les uns et les autres sont favorables aux idées nouvelles, les uns et les autres arborent la cocarde tricolore. Mais pour Pozzo di Borgo elle symbolise la royauté acceptée en Corse comme protectrice des libertés et des droits de l'île. Elle est accolée à la couronne des Bourbons, Pozzo di Borgo siège parmi les Feuillants à la Législative. Il a été admirateur et partisan de Mirabeau. Bonaparte au contraire est robespierriste, il fonde en Corse des filiales du club des Jacobins, il est expulsé comme déserteur de la cause autonomiste, il est un général de gauche sous la réaction thermidorienne.

Quand il devient premier consul et empereur, Pozzo di Borgo qui s'est réfugié en Angleterre juge avec une singulière perspicacité sa personne et son système de gouvernement. Dans une lettre magistrale au comte Lieven, lui aussi un grand Européen, il écrit une prophétie d'autant plus remarquable qu'elle date de 1806, au lendemain d'Austerlitz. « Rien n'est plus dangereux pour une nation qu'un homme possédant de grands talents et un grand pouvoir, lorsqu'il rapporte tout à sa personne. Son égoïsme altère souvent la justesse de son esprit; il s'impose la loi de tout finir, et comme la vie humaine n'est qu'un instant pour les calculs de l'ambition lorsqu'elle n'est pas dirigée par une grande âme, il précipite les mesures et ne laisse rien à la main sûre et lente du temps et aux combinaisons d'une constante sagesse. Un tel homme, loin d'édifier, détruit parce que, n'ayant ni de confiance ni d'amour dans l'avenir, il est indifférent sur ce qui arrive après lui. »

Il verra ses prévisions se réaliser en 1814. Il est déjà au service de la Russie, c'est lui qui conseillera au tsar Alexandre de marcher résolument sur Paris dans la campagne de France, ce qui, dit Napoléon dans le *Mémorial* « a décidé de la face et du sort du monde ». Il s'emploie avec le même succès à faire agréer la Restauration des Bourbons par les puissances qui n'y étaient pas favorables, puis à hâter la libération du terri-

toire français occupé par les troupes de la Sainte-Alliance.

Sur le concours qu'il prête à Richelieu dans toute cette partie de son œuvre, un hasard heureux nous apporte à l'instant même le témoignage de la marquise de Montcalm, sœur de Richelieu[1], dont les Mémoires viennent d'être publiés et excellemment préfacés par M. Charléty : *Mon Journal pendant le Premier ministère de mon frère* (Grasset). Cette grande dame, toute dévouée aux Bourbons et encore plus à son frère, a le salon politique le plus intéressant de Paris. Malgré sa santé précaire, elle reçoit tout ce qui compte en France et même en Europe. Autour de sa chaise longue se rencontrent Pozzo di Borgo, Capo d'Istria, le comte Apponyi. La comtesse de Boigne qui est mauvaise langue l'accuse d'avoir trop bonne opinion de ses mérites, mais il est vrai qu'elle en a, qu'elle est de bon conseil, qu'elle n'aime pas les opinions préconçues ni les discussions stériles, qu'elle répare avec gentillesse les accès d'humeur auxquels ses souffrances l'entraînent parfois et que son jugement sévère sur Chateaubriand n'est pas sans psychologie. « Poussé par un orgueil actif que rien ne saurait arrêter, il veut à toute force être persécuté dans la crainte d'être un seul instant oublié. » Chateaubriand avait demandé un ministère, elle n'avait pu lui obtenir que l'Instruction publique sans le titre de ministre et sans entrée au Conseil, ce qu'il avait considéré comme au-dessous de lui.

De Pozzo di Borgo elle trace, après leur première entrevue, ce portrait qui a la valeur d'un instantané (23 mars 1815). « Sa figure est belle et singulièrement expressive, ses manières sont tout à fait méridionales, le mélange de bonhomie, de chaleur, d'esprit et de vivacité qui s'y rencontre offre un mélange original et l'excès de la dernière de ces qualités (que l'on pourrait appeler défaut) lui procure des détracteurs et nuit quelquefois à la mesure de ses discours; il parle beaucoup et avec un accent très prononcé; je n'ai vu à personne autant de facilité, des expressions aussi pittoresques et piquantes. »

Les hommes et les choses de cette période n'ont jamais été autant étudiés. Nous sommes inondés de lumières. Talleyrand depuis Lacour-Gayet ne quitte pas les devantures de libraires.

1. Des extraits des Mémoires de la marquise de Montcalm et la préface de M. Charléty ont paru dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre 1934.

M. de Saint-Aulaire vient à peine de publier son élégant volume (Dunod) qu'un autre diplomate, M. Émile Dard, nous donne un *Napoléon et Talleyrand* (Plon) d'une remarquable valeur, sans parler du *Talleyrand homme d'État* de M. Franz Blei (Payot). Les hommes d'alors emportés par un cyclone où les traditions, les principes, les lois ordinaires de la morale politique étaient comme la feuille desséchée du poète Arnault, ne peuvent être jugés sans nuances. Il n'était pas toujours facile de connaître où était le devoir, surtout le devoir primordial. On a reproché à Talleyrand d'avoir prêté serment à tous les gouvernements; son excuse d'avoir été fidèle à la France à travers toutes les crises n'est pas sans valeur. Ce qui gâte son affaire, c'est que ses variations ne sont pas gratuites.

Les sentiments nationaux n'avaient pas encore le caractère exclusif, sinon agressif, qu'on leur a vu depuis. Il y avait une Europe, on avait tout au moins l'idée qu'il y avait des intérêts communs à toute l'Europe. Cette Europe, même après Waterloo, avait conservé son armature intellectuelle française. Elle était restée sur ce point l'Europe du XVIIIe siècle, celle où l'Académie de Berlin mettait au concours en 1783 le sujet fameux : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle. Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve? » C'est en pensant à cette époque où l'on connaissait « la douceur de vivre » que le prince de Ligne écrivait au prince d'Arenberg en lui annonçant qu'il va voir Talleyrand : « Il n'y a pas plus français au monde que lui, et vous et moi qui ne le sommes pas. »

***

Il ne faut pas trop s'étonner qu'un volume sur la princesse Mathilde nous arrive d'Allemagne : la *princesse Mathilde* par Joachim Kuhn, traduit par Jean Gabriel Guidau (Plon). La princesse Mathilde est née à Trieste (1820) en pays alors autrichien; son père, le roi Jérôme, porte le titre dissimulateur de prince de Montfort, que lui a conféré son beau-père le roi de Wurtemberg, du nom d'un château en ruines sur le lac de Constance. Elle a été élevée en grande partie à Florence et à

Rome où Madame Mère est un centre pour les Napoléons en exil. Cette première partie de sa vie est beaucoup mieux connue depuis que sont accessibles les archives de la famille royale de Wurtemberg très riches en dépêches, lettres, rapports et documents de toute nature sur la jeunesse et le mariage de la petite-fille du souverain. Son père est un homme charmant, mais léger, volage, toujours en train de coqueter, d'intriguer, de déménager, toujours perdu de dettes et toujours dépensier, même quand la mort de sa femme, en 1835, le prive de la pension que lui faisaient le roi de Wurtemberg et l'empereur de Russie.

On connaît les projets de mariage entre la princesse Mathilde et son cousin Louis, le futur Napoléon III. On connaît moins bien l'histoire de son mariage avec Demidoff. Sur ce point, M. Joachim Kuhn nous donne tous les détails qu'on peut désirer. Les Demidoff devaient leur fortune et leur rang à un ancêtre qui est le seul homme remarquable de la famille. C'était un forgeron de Toula auquel Pierre le Grand, en 1694, donne à réparer un pistolet en exprimant le regret qu'on n'en pût fabriquer de pareils en Russie. « Ce n'est pourtant pas bien malin », reprend l'artisan. Le tsar qui a la main leste le punit de cette présomption par un soufflet, après quoi il apprend que c'est ce bonhomme qui a fabriqué le pistolet en réparation et bien d'autres. Il l'invite à sa table, lui concède des terrains miniers pour l'encourager et bientôt l'actif personnage crée une fabrique d'armes qui permettra à Pierre le Grand de battre Charles XII. Il est anobli sous le nom de Demidoff, du nom de son père le paysan Demid. Il meurt en même temps que Pierre le Grand en 1725, laissant à son fils une fortune énorme due à des mines de fer, d'argent et de platine dans l'Oural.

La faveur d'Élisabeth comble le fils comme celle de Pierre avait comblé le père et, à la fin du siècle, Nicolas Demidoff, le chef de la maison, mène un train princier, voyage à l'étranger, s'installe à Paris sous le consulat, sauf à retourner en Russie quand la guerre éclate entre Napoléon et Alexandre. Après la chute de Napoléon, il revient à Paris, y perd sa femme à laquelle il érige un somptueux mausolée au Père Lachaise, éblouit Rome de son luxe et meurt à Florence en

1828, laissant deux fils dont le plus jeune, Anatole, est celui qui nous intéresse.

Il aime Paris et y soigne sa popularité. Il patronne le peintre Delaroche, se lie avec Jules Janin, alors tout puissant dans la presse, subvient aux recherches savantes de François Arago et de Jean-Baptiste Dumas, puis rentre en Russie après la révolution de Juillet pour ne pas se donner la réputation compromettante d'un libéral. Des fondations hospitalières à Saint-Pétersbourg le font nommer gentilhomme de la Chambre, puis assesseur collégial au ministère des Affaires étrangères, attaché à l'ambassade de Vienne. Il a droit à l'appellation « Votre Honneur », ce qui ne suffit pas à son ambition mondaine.

Le grand-duc de Toscane le fait comte de San Donato. Pour conquérir d'autres titres et d'autres décorations, il organise une exploration de la Crimée, encore mal connue, avec une douzaine de savants, de littérateurs et d'artistes, dont Janin et Raffet sont les vedettes. Un magnifique ouvrage en quatre volumes relate sous sa signature les résultats de cette étude et lui fait grand honneur. S'il n'en est pas l'auteur, il en est tout au moins le Mécène.

C'était beaucoup, ce n'était pas encore assez. La meilleure savonnette à vilain pour un parvenu de son envergure était un grand mariage. Janin qui est venu chez le roi Jérôme à Florence en juillet 38 est dithyrambique sur la princesse Mathilde et fait part à Demidoff de son impression, d'ailleurs transcrite dans une de ses lettres aux Débats (5 juillet 1838). Demidoff est séduit à son tour, et ne laisse pas indifférente la jeune princesse de dix-huit ans qui n'a pas la vocation du célibat. Il n'est d'ailleurs pas sans agréments extérieurs : il a le teint pâle, les yeux ardents, la chevelure romantique; il a beaucoup vu, il sait parler de ses voyages, il a eu des succès féminins en tous pays, il a même à Paris une liaison avec une femme du meilleur monde qui le gêne pour l'instant. Ce qui est mauvais chez lui, c'est le caractère, brutal, jaloux, égoïste, orgueilleux, que Mathilde ne voit pas et que son père ne veut pas trop voir parce qu'il y a là pour lui une occasion unique de payer ses dettes et de se remettre à flot.

Une dernière velléité de mariage entre Louis-Napoléon et

Mathilde avait peu de chances d'aboutir. Elle n'en a plus aucune après la tentative du prince à Boulogne (6 août 1840). La demande de Demidoff, présentée par la reine Julie, femme du roi Joseph, est du même mois et les préliminaires du contrat de mariage sont signés le 1er septembre. Mathilde est ravie, « heureuse, écrit-elle, au delà de toute expression ». Son père est moins enthousiaste, mais ses embarras d'argent sont dissipés, le contrat est avantageux pour sa fille et Demidoff est promu prince de San Donato par le grand-duc de Toscane. Le point noir c'est que Demidoff à qui ses millions ont tout aplani est de plus en plus persuadé que l'argent passe avant tout, donne droit à tout et permet de tout faire. Le mariage n'eut lieu que le 1er décembre par suite des retards causés par la question religieuse, Demidoff étant orthodoxe et ne pouvant renoncer à l'être sans mécontenter le tsar dont dépend toute sa fortune.

La lune de miel ne fut pas sans nuages. Demidoff ne sait pas se taire, ni se résigner à être le prince-consort d'une Altesse. Il est prié de quitter Rome où il s'est brouillé à la fois avec le chargé d'affaires de Russie et avec le cardinal-secrétaire d'État. D'autre part, il est invité à se rendre d'urgence en Russie, ce qui ne présageait rien de bon. Mathilde sauve la situation en l'accompagnant. Elle conquiert le tsar qui la traite en cousine et ne veut rien savoir de Demidoff. Demidoff est froissé, mais épargné, ce qui était beaucoup. Il en est de même en France. La princesse Malthide est la reine de la mode, ses réceptions font courir tout Paris, elle est bien vue à la cour, tourne un peu la tête au duc d'Orléans. Demidoff est le manque de tact en personne. Dans le salon de la duchesse Decazes où l'on raconte que Rachel s'est vendue au directeur de l'Opéra, Véron, pour deux cent mille francs, il s'exclame ironiquement : « Voyez la puissance de l'argent. » Tout le monde a compris que ce n'est pas à la tragédienne qu'il fait allusion. Quand Demidoff retourne à Pétersbourg, le tsar ignore de plus en plus le mari en étant de plus en plus aimable pour la femme, ce qui ne met pas d'huile dans les rouages.

C'est à San Donato, au cours d'un séjour dans l'hiver 1844-1845, que l'orage inévitable éclate. Demidoff se fâche parce que la princesse a fait faire son buste sans le lui dire par le

sculpteur Dupré et lui-même affiche une folle passion pour la jeune duchesse de Dino, Valentine de Sainte-Aldegonde, qui a épousé en 1839 le petit-neveu de Talleyrand. Dans un bal au château de San Donato, Mathilde se montre en Diane chasseresse vêtue en tout et pour tout d'une peau de tigre et d'un carquois. Demidoff a offert le bras à la duchesse de Dino. Les deux femmes échangent un regard sans aménité; la duchesse a un sourire moqueur, la princesse un mot méprisant, Demidoff lui envoie deux soufflets publics et retentissants. Ce n'est pas encore la rupture, c'est la fêlure.

Le roi Jérôme fait mendier par sa fille des subsides à son gendre, qui la montre à ses gens à genoux devant lui. Elle ne le pardonne ni à son père ni à son mari. La mésentente en commun dura encore plus d'un an. « Vous ne savez pas à quelle canaille vous êtes mariée », dit un jour le tsar à la princesse au cours d'un voyage en Italie. C'est seulement en 1846 que le tsar rappelle Demidoff à Pétersbourg pendant que la princesse se retire dans un couvent. Le tsar, de son autorité souveraine, prononce non la dissolution du mariage mais la séparation des époux, autorise Mathilde à séjourner à Paris et impose à son mari de lui servir la somme, énorme pour l'époque, de deux cent mille francs de pension, dont quarante mille pour son incorrigible père toujours besogneux et morganatiquement remarié. La princesse Mathilde devient maîtresse de ses destinées : elle sortait de la chronique pour entrer dans l'histoire du second Empire.

***

Les ouvrages d'histoire locale continuent à affluer et d'une qualité en progrès. Voici une *Histoire de Touraine* de M. Eugène Pépin (Boivin) qui ne dépare pas la collection des *Vieilles Provinces de France*. On a énormément écrit sur la Touraine, ses châteaux sont célèbres, une foule d'études particulières éclairent tous les points de détail. Chacun sait que la Touraine est « le Jardin de la France », la bonne humeur et la bonne chère en ont été célébrées par Rabelais, et, avec tout cela, nous n'avons aucune histoire particulière de la Touraine antérieure au XIXe siècle. Celle de Chalmel en trois volumes, parue en

1829, n'a aucun caractère scientifique; elle est de l'école narrative, qui raconte agréablement sans se soucier de la documentation. Celles qui ont suivi s'en tiennent à la même méthode, si l'on peut appeler méthode l'absence même de méthode. De sorte que nous étions hier en présence d'un ensemble de matériaux bien préparés non encore utilisés.

Nous sommes maintenant en possession d'un volume bref, facile à lire, puisé aux bonnes sources, où les événements se dégagent de la brume et où ressortent les caractéristiques d'une province très caractérisée. Dans des lettres patentes créant deux foires franches à Tours, François Ier rend hommage à la situation privilégiée de « la dite ville qui est assise au milieu de notre royaume, en pays accommodé tant de fleuves navigables descendant de droit et aisé cours à la mer océane ». On ne peut mieux dire. La Touraine doit sa vie confortable à son climat tempéré et sain, au sol fertile et facile à travailler, à ses vins optimistes et mousseux. Son charme accueillant frappait les innombrables pèlerins qu'attirait le tombeau du bienheureux Saint-Martin, d'autant plus visité qu'il est sur le chemin classique du sanctuaire prestigieux de Saint-Jacques de Compostelle.

Ce serait enfoncer une porte ouverte que de recommander la lecture de cette excellente esquisse, qui est à beaucoup d'égards originale, puisqu'elle s'appuie sur des recherches personnelles, et qui en même temps met bien en lumière la place de la vieille province dans notre histoire nationale. L'ancienne province n'est plus, officiellement, qu'une unité administrative de la France moderne, mais que de fois elle a joué un rôle décisif dans nos destinées! Saint Martin, les Plantagenets, Jeanne d'Arc ont passé là. Tours est une ville savante et artiste. Saint Grégoire de Tours est une lumière de l'époque mérovingienne. Alcuin fonde à Tours une admirable école de copistes qui est un foyer d'art et de science. La basilique de 1014 où repose la châsse du saint est un modèle jugé parfait et dont les parties principales ont duré jusqu'à la Révolution. « Il faut qu'il y ait, dit Camille Jullian, dans la situation et la nature de cette incomparable Touraine, des raisons de souveraineté, des causes de commandement,

puisque, à tant d'époques et si différentes, elle a donné le branle à une certaine vie de la France. »

La Bretagne est un plus gros morceau, et aussi excentrique que la Touraine est centrale. La Bretagne est greffée sur le tronc français, mais c'est une greffe qui s'écarte du tronc, où la sève n'arrive que par un détour. Les invasions germaniques n'ont pas pénétré dans la presqu'île, elle est du reste difficile à pénétrer, son relief est rébarbatif bien qu'il soit peu de chose en altitude absolue. On a pu dire très justement que « le relief s'y inscrit en creux beaucoup plus qu'en saillies ». La Bretagne est la ruine d'un massif nivelé par l'érosion; la circulation intérieure est gênée par des arêtes rocheuses modestes en soi, obstacle facilement vaincu en cas de besoin, mais qui fait verrou lorsqu'on n'a pas un puissant intérêt à le franchir. Les maîtres de la Bretagne sentent eux-mêmes que l'isolement les défend, et aussi qu'ils ont à se défendre contre cet isolement. Ce n'est pas par hasard que les deux capitales sont dans la Bretagne accessible, celle où l'on parle français et où l'on est en communication avec le continent. La capitale géographique serait Pontivy, s'il ne s'agissait que de vivre à part. Rennes et Nantes sont les capitales d'un duché qui tient à conserver le contact.

L'excellente *Histoire de Bretagne* de M. Auguste Dupouy (Boivin) avait coïncidé avec le quatrième centenaire (1932) de la réunion de la Bretagne à la France. Celle de M. Durtelle de Saint-Sauveur est plus considérable. Elle est formée de deux volumes, elle est étayée de notes et de références comme il convient à un spécialiste, professeur à l'Université de Rennes. Elle est éditée à Rennes (librairie Plihon) mais en vente à Paris (Plon). Elle s'adresse à un public plus restreint. C'est aussi le cas d'une monographie de M. Jacques Levron, archiviste de Maine-et-Loire, sur *Pierre Mauclerc*, arrière petit-fils de Louis le Gros et contemporain de Philippe-Auguste. Cadet de famille, Pierre de Dreux paraissait appelé à faire son chemin dans le clergé, mais il n'avait même pas l'ombre de vocation dont on se contentait pour un prince. Son surnom de Mauclerc indique qu'on le jugeait et qu'il se

jugeait incapable de faire un bon clerc, même au sens le plus complaisant du mot.

Il ne saurait être question de résumer des travaux qui ont demandé des années de travail et qui avouent n'avoir pas la prétention d'épuiser le sujet. La vieille Armorique est le pays du mystère à l'âge des origines, de la légende à l'époque de sa christianisation, de l'anarchie féodale jusqu'à l'époque où les ducs imposent l'obéissance à tous. A partir de ce moment, pendant trois siècles, l'autorité ducale maintient l'ordre intérieur, mais la Bretagne est entraînée dans les guerres entre la France et l'Angleterre et devient le théâtre ou l'objet de bien des compétitions. Quand elle est rattachée à la couronne sous François Ier, elle ne cesse pas d'exister. Elle défend avec ténacité et âpreté son originalité, ses libertés, ses franchises contre vents et marées jusqu'à la Révolution. Même depuis, si elle a perdu son organisation provinciale, elle a gardé conscience de son individualité. Comme dit M. Durtelle de Saint-Sauveur, « la Bretagne, qui avait survécu au duché, survit à la province ».

A. ALBERT-PETIT
Membre de l'Institut.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Malgré l'ombre déjà répandue sur ce fin visage, nul ne pensait, parmi ceux qui applaudissaient il y a quelques semaines le discours de Bainville à l'Académie, devoir si tôt déplorer sa mort. Le moment n'est guère, devant cette tombe si fraîchement ouverte, au mélancolique travail de la discussion critique. Mais quel autre hommage rendre à un écrivain, que d'essayer de le définir?

Dans les dernières années du XIXe siècle, il s'est ajouté aux royalistes de fidélité un nouveau groupe, alors composé de jeunes gens et qu'on pourrait appeler les royalistes de raison. L'appel à la monarchie était chez eux bien moins une tradition méditée qu'une conquête de raisonnement. L'*Action française* succédait à la *Gazette de France*. Ces nouveaux serviteurs n'abdiquaient rien de leur liberté critique. C'est même en son nom qu'ils se rassemblaient autour du principe monarchique. Qu'ils fussent parfaitement commodes et dociles, c'est une autre affaire. Mais ils étaient intelligents, ardents et courageux. Leur chef était un exemple de désintéressement et de fierté morale, et tous les partis reconnaissaient en lui un magnifique écrivain. La jeunesse suivit passionnément ces jeunes chefs.

Les années passaient. Le nouveau siècle commençait. Les conditions politiques, qui ne sont jamais bonnes, étaient infiniment plus troublées qu'elles ne le sont aujourd'hui. La France, seule grande république, n'était guère plus aimée de ses alliés que de ses ennemis. Les bienfaits d'une monarchie

héréditaire n'étaient niés par aucun des écrivains qui se piquaient de penser. L'esprit public tendait fortement vers l'ordre et la raison. On les voulait jusque dans les jardins. La génération qui grandissait alors croyait à la vertu de la tradition. De ce XIXe siècle qu'elle n'aimait pas, et dont elle était cependant toute pénétrée, elle avait appris la loi de l'évolution progressive, le bienfait de la continuité. Les yeux fixés sur l'histoire, elle attendait des morts le mot d'ordre de sa conduite. Si elle avait eu le temps d'accomplir son œuvre, elle aurait sans doute créé un style passionnément glacé, une discipline des lettres et des consciences, un ordre de l'esprit.

De ces jeunes écrivains qui cherchaient l'avenir dans le passé, Bainville a été le plus brillant, le plus souple, le plus heureux dans ses formules, le plus ingénieux en rapprochements. Appliquant ses principes à l'événement quotidien, il a été un journaliste d'une qualité supérieure. La belle tenue de son raisonnement le faisait passer pour objectif. C'est une étrange confusion des mots, puisqu'il jugeait au contraire la politique à la lumière de certaines maximes, ce qui est le propre de l'esprit de parti, ou, si l'on veut un mot plus relevé, de l'esprit de système. Il le faisait d'ailleurs d'une façon très intelligente et très haute.

Ses livres d'histoire sont pareillement des œuvres de parti. Ceux qui, pour le louer, disent le contraire ne l'ont jamais lu. Mais, sous cette lumière dirigée, la sincérité, l'intégrité de l'historien apparaissent non douteuses. Et d'autre part, singulière rencontre, ce parti que sert l'auteur se recommande de la raison, des lois naturelles, des nécessités historiques et des précédents créés par une longue sagesse. Il n'en faut pas plus pour donner à l'*Histoire de France*, telle que la voit Bainville, cet aspect monumental, équilibré, avec des masses bien liées et une architecture réglée par un plan.

Il y a deux façons d'envisager l'histoire. On peut chercher à mettre en valeur, dans les événements humains, ce qui est accidentel et individuel, propre à un temps et à un homme, ce qui aurait pu ne pas arriver et qui n'arrivera plus. On peut au contraire, sous le rideau des accidents innombrables, chercher le permanent; sous les caprices les lois; à travers l'homme d'un temps l'homme éternel. Cette seconde manière d'écrire l'his-

toire dépouille chaque siècle de ce qu'il a de particulier, pour ne retenir que ce qu'il a de commun avec tous les siècles. Tous les temps sont ramenés à un dénominateur commun. C'est à ce prix seulement qu'ils sont comparables, et qu'on en peut raisonner. De même qu'on ramène les températures à l'altitude zéro quand on veut discuter des climats, de même il faut bien réduire les hommes à un type commun si l'on veut déduire des lois politiques; car il n'y a pas de science du particulier. C'est seulement après cette opération que le passé devient ce que voulait Thucydide, Ktêma eis aei, un acquêt pour toujours. Ce que l'historien a perdu en pittoresque, il le regagne en autorité.

Ce nivellement des temps, pour les rendre comparables entre eux, c'est ce que Bainville fait sans cesse. Il y a là une tendance naturelle de son esprit autant qu'une méthode concertée. Écoutez-le parler du roi Louis le Gros et de la France du XIIe siècle : « En somme, le roi de France retenait de la féodalité ce qu'elle avait d'avantageux pour lui; c'était un article d'exportation. A l'intérieur, il s'appuyait sur la grande force morale du temps, l'Église, que sa tradition invinciblement romaine portait vers la monarchie, c'est-à-dire vers l'unité. Il s'appuyait aussi sur l'opinion publique, sur le peuple qui trouvait une protection dans son autorité. Ainsi la politique capétienne se précisait et se définissait. Elle fondait la nation et l'État. Avant tout cette politique était nationale et déjà le roi personnifiait la France. » Cet exposé est très intelligent, mais l'anticipation est évidente. Le roi de Bainville est hors du temps et il a déjà les idées des historiens futurs.

Le rapprochement des époques est encore pour l'historien un moyen de les comprendre. C'est la réduction de l'inconnu au connu. Il parle de la coalition qui se forma contre la France au temps de Philippe-Auguste : « Si nous pouvions reconstituer la pensée des Français en l'an 1214, nous trouverions sans doute un état d'esprit assez pareil à celui de nos guerres de libération. L'invasion produisait déjà l'effet électrique qu'on a vu par les volontaires de 1792 et par la mobilisation de 1914. » Quelquefois il trouve lui-même la comparaison risquée et il l'adoucit par une formule lénitive. Il démêle dans le règne de saint Louis une réaction religieuse qu'il

oppose au rationalisme de son grand-père. « *Toutes proportions gardées*, dit-il, c'est ainsi qu'après les encyclopédistes, le début du XIXe siècle verra le Génie du Christianisme et une renaissance religieuse. » Il montre le jeune roi, durant sa minorité, menacé par une Fronde, comme le sera Louis XIV quatre siècles plus tard. « La fidélité du bourgeois de Paris le sauve et elle sauva la France d'une rechute dans l'anarchie. Ce fut la première victoire de l'idée de légitimité, une idée qui avait déjà des négateurs. Ce fut aussi, *le mot a été employé et il n'a rien d'excessif*, la première restauration. »

Un autre caractère de cette histoire est d'être strictement politique. L'auteur n'est pas très sensible aux courants profonds. Ce qu'il dit par exemple de l'hérésie des Albigeois est notoirement insuffisant. « Qu'était l'hérésie albigeoise? Un mouvement politique. On y reconnaît ce qui apparaîtra dans le protestantisme : une manifestation de l'esprit révolutionnaire. » Double explication qui est singulièrement étriquée. On a bien souvent reproché, de côtés très divers, aux amis de M. Bainville de s'intéresser uniquement à l'aspect politique des choses. En ce qui concerne le manichéisme albigeois et la civilisation tout entière du Midi, comme en ce qui concerne tout le grand mouvement de réforme du XVIe siècle, cette phrase est un exemple frappant. De quelque façon qu'on étudie l'écrivain, on en revient toujours à cette même définition : qu'il est d'abord un homme politique, cultivé et de bonne foi, assurément, et qui fait de l'histoire. Il a cru certainement faire voir que le présent n'était qu'une suite et qu'un reflet du passé. En quoi il s'est fait illusion sur lui-même et sur son œuvre. En réalité, pour lui, c'est le passé qui est un reflet du présent.

Cette politique tirée du passé, ce passé tiré de la politique, contredisent assurément l'idée qu'on se fait de l'histoire en tant que tableau des aspects de l'humanité, mais non point en tant que leçon pour la conduite des États. C'est là l'histoire comme l'entend Bossuet, celle qui est nécessaire aux princes et n'est pas inutile aux autres hommes. Et qui sait après tout? Nous sommes scandalisés de la voir négliger les différences entre les temps au profit de ressemblances qui nous paraissent incertaines et forcées. Mais c'est peut-être cette ressemblance

au contraire qui est sa vérité profonde. Quand on voit combien peu l'humanité a changé on est amené à conclure que c'est dans sa permanence qu'il la faut étudier, et non pas dans son changement. C'est la réflexion que nous impose en fin de compte le livre de Bainville. Si nous interrogeons sa dernière page, elle nous donne avant tout le spectacle d'un pays stable. La France, conclut Bainville, « n'est pas sujette à ces affaissements ou à ces longues éclipses dont tant d'autres nations offrent le modèle. Sa structure sociale reste solide et bien équilibrée. Les classes moyennes, sa grande force, s'y reconstituent toujours en peu de temps. Après toutes ses convulsions... elle ne tarde pas à renaître à l'ordre et à l'autorité dont elle a le goût naturel et l'instinct ». Il me semble que ces lignes éclairent singulièrement l'historien. Évidemment Bainville qui, enfant, n'aimait pas l'histoire, est venu, comme Taine, lui demander des leçons. Et, par un merveilleux accord, la leçon qu'il en a reçue était déjà celle qu'il portait dans son esprit. L'histoire de France apprend au Français moyen à rester lui-même. Il s'y retrouve, et c'est pourquoi il a une tendance à la considérer moins dans sa diversité que dans sa suite. Y reconnaissant son propre caractère, il ne désire point la voir changer. Gardons les vertus qui ont construit la nation, pense-t-il. Et dans le passé, il lit avec confiance l'avenir.

***

Pierre de Nolhac qui s'en va comblé de jours était le dernier de ces humanistes qu'il a étudiés. Il ne séparait point la science de la beauté. Ses premiers travaux, à Rome, sont de ceux qui font l'honneur d'un grand érudit. Il a reconstitué à la Vaticane le fonds formé au commencement du XVIIe siècle par la bibliothèque de Fulvio Orsini. Mais la bibliothèque Orsini elle-même s'était enrichie d'une partie de la bibliothèque de Pétrarque. Et voilà Nolhac à la recherche de ce qu'on peut retrouver des livres ayant appartenu au poète. Pétrarque couvrait les marges de gloses. Fort d'une connaissance exacte des diverses écritures du poète, muni de tous les renseignements qui se trouvent dans ses lettres et dans les documents, Nolhac entreprend dans les bibliothèques d'Eu-

rope une immense enquête. Il examine plusieurs milliers de manuscrits antérieurs au xve siècle, en scrute les notes marginales, retrouve la plus grande partie de la précieuse bibliothèque. Et dans ces recherches, il a un jour un de ces bonheurs que le ciel donne quelquefois aux bons travailleurs. Il retrouve le manuscrit des poésies italiennes de Pétrarque, de ce *Canzoniere* qui est un des livres les plus célèbres du monde, puisqu'il avait déjà en 1887 plus de quatre cents éditions, et qui est assurément un des plus beaux poèmes qui aient jamais été composés de soupirs vrais ou faux.

> Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono
> Di quei sospiri ond' io nudriva il core
> In sul mio primo giovenile errore....

Et ce manuscrit n'était pas l'ouvrage d'un copiste vulgaire. Il avait été transcrit sous les yeux du poète, dans sa maison, par son secrétaire. Aux deux tiers, le secrétaire ayant quitté son maître, celui-ci avait achevé l'ouvrage de sa propre main. C'était une mise au net, un état définitif, le *canzoniere* tel que Pétrarque avait voulu qu'il fût. Et Nolhac avait la consolation, si douce aux érudits, de montrer que toutes les éditions antérieures ne valaient rien, et qu'il restituait, lui premier, le texte correct d'un grand chef-d'œuvre.

De ces travaux il fait en 1892 un livre délicieux, *Pétrarque et l'humanisme*. Désormais il aura comme compagnons de travail les plus beaux esprits du monde, Érasme, Ronsard. Puis viendra cette grande série de travaux sur Versailles, qui le rendra célèbre aux yeux du grand public. Ce château dont il est le conservateur, ces jardins qui lui doivent tant, il les voit peuplés de leurs fantômes. Il ressuscite la cour, les rois, les maîtresses, les reines. Il ranime les peintres. Ses biographies de Nattier, de Boucher, de La Tour, de Fragonard, d'Hubert Robert, de madame Vigée Le Brun, sont une magnifique contribution à l'histoire de l'art français. Il est lui-même portraitiste à sa façon : l'ouvrage qu'il a donné en 1933 et qu'il appelle avec une tendresse nostalgique la *Douceur de vivre* commence par un portrait de Louis XV, d'une finesse et d'une pénétration qu'on n'a point égalées. Il n'a point perdu de vue sa chère Italie; et c'est maintenant avec les artistes qu'il y

retourne. On l'a nommé en 1918 professeur associé à l'Université de Rome, et il a fait en mai et en juin, à l'Aula de la Sapienza, un cours sur ce sujet : « Ce que les peintres français ont appris de Rome. » C'est de ces leçons publiques, consacrées au double amour de sa vie, qu'il a tiré en 1934 son charmant livre, *les Peintres français en Italie.*

« Ce livre, dit la préface, témoigne de la constance avec laquelle j'ai aimé Rome et pratiqué sous toutes les formes son culte réconfortant. » C'est le même sentiment qui reparaît dans *le Rameau d'or*, ce recueil de vers paru en 1933.

Pour avoir tant de fois enrichi l'âme humaine,
A jamais l'Italie est sacrée à nos yeux :
Nous sommes de sa race ayant servi ses dieux
Et nourri nos esprits de la muse romaine.

C'est dans ces confidences du poète qu'il faut chercher l'homme lui-même. On le trouve à chaque page de ce petit livre à jamais précieux pour ceux qui aiment la médaille, le laurier et la source. Je n'en retiendrai ici que quatre vers. Le poète, le savant et l'artiste, dit Nolhac, c'est-à-dire tout ce qu'il fut lui-même...

Tels sont les rois secrets du siècle où nous passons;
Son rêve se nourrit de beauté; la science
Accroît à chaque instant son trésor de puissance,
Et son cœur douloureux se berce à nos chansons.

Puisse notre siècle avoir, aux yeux de la postérité, cette figure! Puisse-t-il avoir aimé la beauté et la science. Quant à écouter d'un cœur ému les chansons de ce petit homme aux gestes frileux, familier des plus grands poètes des siècles passés et leur représentant parmi nous, il n'y saurait manquer : cela, j'en suis sûr.

***

M. de Miomandre a commencé sa carrière, il y a une trentaine d'années, par un livre d'une fantaisie charmante : *Écrit sur de l'eau.* Les titres ne sont pas vains et ses écrits auront toujours cette fluidité, cette invention décorative et ce

rythme qui leur viennent de la mer. Dans la précieuse collection de nouvelles dirigée par M. Paul Morand, M. A. Miomandre nous donne aujourd'hui *le Cabinet chinois*. C'est une suite de trois contes, dont celui qui donne son titre au livre est le dernier. On y voit comment M. Sablunière, antiquaire à Tours, pour être venu à Paris et avoir réclamé à M. Barneville, jeune écrivain rédacteur de plusieurs journaux et amateur d'art chinois, une somme de trois mille cinq cents francs, se voit introduit au Frivole Théâtre, et ne tarde pas à devenir le directeur de cet établissement, ayant reconnu le talent de la diva qui y règne, mademoiselle Fabienne Molly...

Le premier conte du recueil s'appelle le *Dictateur*. C'est une aimable histoire : on y voit tout d'abord un jeune homme désargenté, et qui se demande ce qu'il fera de sa vie. Toute sa fortune est de sept francs cinquante. Le hasard l'amène chez le plus puissant financier de Paris et lui fait connaître la fille de ce financier, Régine Nyoscatus. Elle cherchait justement quelqu'un pour l'enlever. Pourquoi pas ce Calixte Tonnaucour? Les voilà partis en yacht pour la république de Veraguas. Un concours de circonstances fait Calixte dictateur, et Régine est sa femme. Mais la dictature ennuie Calixte. Au moment de remporter une grande victoire, il abdique. Non pas sitôt cependant, que son fidèle domestique ne lui ait rapporté une plume du très sauvage outoutaou, oiseau couleur d'émeraude. Cette plume porte-bonheur, c'est le signe que Calixte quittera l'État de Veraguas sans encombre. Il est attendu et aimé par une jeune personne dont l'état est de peindre sur des écrans ces pays merveilleux. Et la moralité de l'histoire, c'est qu'aucune réalité ne vaut le rêve peint sur les écrans.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

L'ENVERS ET L'ENDROIT DU MUSIC-HALL. — Il m'est arrivé de voir madame Colette dans toutes sortes de manifestations bien étrangères à l'art auquel elle s'est consacrée et qui a fait d'elle le premier écrivain féminin d'aujourd'hui.

Chaque temps a sa George Sand. Nous devrions faire amende honorable de tous les propos qui ont été tenus sur la petite-fille, du maréchal de Saxe, la bonne dame de Nohant, et lui reconnaître d'avoir soulevé les premiers orages sur la jeunesse de Musset, après l'avoir entraîné, soigné — et trahi — à Venise. Nous lui sommes redevables des *Confessions d'un Enfant du Siècle* et de l'Italie dont les *Comédies et Proverbes* sont hantés. Elle apaisa les angoisses de Chopin, à Majorque. Son ombre traverse quelques nocturnes. Nous lui devons les entretiens avec Delacroix, dans les *Mémoires de ma Vie.* Ses amitiés furent innombrables et illustres. Tant d'admirateurs ne se seraient pas trompés à la fois, depuis ceux du salon vert-amande de Delphine de Girardin, à ceux de l'atelier de Clésinger.

Dès avant la Guerre, le music-hall a environné notre « Sand-1936 », Colette, d'une audacieuse auréole. Elle avait devancé ce temps par certaines libertés prises avec des conventions sociales dont peu de gens ont cure, à présent.

A l'Exposition de la Photographie, au Pavillon de Marsan, nous voyons une Colette en faunesse. Elle est telle que d'après bas-reliefs et vestiges antiques on évoquait alors les figurantes des cortèges dont se faisaient suivre les demi-dieux, — à

l'*Olympia*. Svelte, gracieuse, juvénile, elle porte déjà les cheveux courts, tels que je les lui vois aujourd'hui. Les femmes exagéraient alors, cependant, l'épaisseur de leur chevelure, sur laquelle de grands chapeaux soulevés par une houle de bouclettes se dressaient en perdition.

La collaboratrice des *Claudine*, — alors, elle n'en était que la collaboratrice, est accroupie sur le sol, montrant des jambes dont elle avait bien raison d'être orgueilleuse.

En veston noir et coiffé de cet horrible haut de forme d'opéra, mais à bords plats, avec lequel il se fit peindre par Boldini (la toile fut quelque temps chez Robert de Montesquiou), Willy se dresse au-dessus de Colette, comme un Méphisto de cabaret montmartrois; c'est dans cet accoutrement qu'il fit sa publicité sur cartes-postales offertes à des milliers d'exemplaires chez les buralistes et les dépositaires de gares.

... J'ai vu Colette pêcher la crevette dans la Manche, avec une ardeur généreuse, un attirail d'indigène des îles Chausey, une frénésie joyeuse de fille de corsaire.

... Je l'ai vue faire la cuisine, récemment encore, dans la petite pièce laquée, propice, instrumentaire, que l'auteur des *Filles du Diable*, s'est fait aménager au premier étage de la fantaisiste et multiple maison de la rue Saint-James, à Neuilly, cette demeure qui est telle que des Tahitiens raconteraient Paris, aux antipodes de notre continent, à leurs frères et sœurs couronnés et cravatés de boas de fleurs.

Un autre soir, Colette avait promis de confectionner des truffes au champagne, chez la princesse Edmond de Polignac, dans un réduit aménagé en cuisine pour impromptus de la rue Cortambert. En jupe courte, sur laquelle elle avait tendu un tablier blanc, les pieds toujours nus dans des sandales, la rosette d'officier de la Légion d'honneur sur la poitrine, car elle n'était pas encore commandeur, — cette bourguignonne, qui « travaillait » ses truffes avec l'ardeur d'un manœuvrier, parlait en cuisinant, avec joie de vivre, lançait des images imprévues, dans un français qui avait des orients de perle rare.

... Je l'ai vue prendre des leçons de culture physique, dans le Midi, sur la terrasse des *Aspres* et porter le professeur Elie

Mercier, cet apôtre, mais qui pèse, sur le mollet de sa jambe repliée en arrière.

... Je l'ai vue jouer la comédie en province — et confectionner, aux Champs-Élysées, pour madame Pierre Laval, un « vin chaud », avec certain Beaujolais qui eût ranimé des rouliers exténués, sur les routes de l'Yonne.

... Je l'ai vue nager comme un marsouin, planter des fleurs, cajoler des chiens, baptiser une lionne, gluante encore du sang des premiers âges de la Création du Monde. Je l'ai entendue chanter, donner des conférences dans des salles imprévues; je l'ai vue se balancer sur un trapèze, jouer la pantomime, faire le marché parmi les paysannes à coiffes raides de l'Ille-et-Vilaine et les noires et rudes Cancalaises au parler brutal... Je l'ai vue, dans des salles obscures et recouvertes de toiles bises, faire patiemment et gaiement répéter *la Vagabonde* à des acteurs, — mais il est une occupation à laquelle jamais je ne l'ai surprise, c'est écrire!

Ce soir, je suis venu, avant qu'elle ne paraisse en scène, pendant l'entr'acte, frapper à la porte de la petite loge qu'on lui a réservée, à l'*A. B. C.*, rue Saint-Fiacre.

Elle entr'ouvre la porte elle-même, cheveux ébourriffés jambes nues, l'extrémité d'un *short* blanc, bien au-dessus des genoux, avec cette chair fraîche, cet air de félin jailli d'un corset de femme, — elle qui n'en a jamais porté. Elle me fait penser à une page de Zola, mais, surtout, à une page d'elle.

— Ne me regarde pas... Entre tout de même...Tiens, tu vas m'aider à mettre ma blouse... Tu vois, il y a une « puce », là...

Une *puce*? C'est-à-dire un bouton à pression minuscule.

— C'est joli, hein, cette étoffe écossaise... Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel! Ça me va?... Et mon smoking?

Elle me montre une sorte de veste de soie noire lamée, sur laquelle est fixée la rosette rouge flanquée de ces deux ailerons, argent et or, qui marquent le grade de commandeur dans la Légion d'honneur.

— Oh! tu vas voir passer en scène, avant moi, un perroquet, — me dit-elle, — un perroquet!... comme jamais tu n'en as vu, bien certainement.

Sur la table, des feuillets de papier bleu, pêle-mêle, avec des débuts de phrases inachevées.

— Je remanie tout ça, — me dit-elle. — Ici, tu sais, il faut aller vite. C'est un public curieux, difficile... Hier, ça m'a paru un peu long, entre le perroquet et les sœurs Schwarz!

Elle parle vite, tout en achevant de s'habiller, avec des doigts nerveux; puis, s'asseyant devant un miroir, dans lequel je l'aperçois violemment éclairée, elle prend un flacon épais dont le contenu est couleur de framboises mûres, y trempe un bâtonnet, à l'extrémité duquel un tampon d'ouate est roulé, et se badigeonne la langue, les gencives et l'intérieur des lèvres.

En accomplissant ce rite, sans doute indispensable, elle me fait *voir* quinze Toulouse-Lautrec, à la fois. Mais ce barbouillage semble devoir travestir les paroles que, tout à l'heure, Colette prononcera. Quelle saveur âcre et chimique les mots vont-ils prendre pour elle? Quelle habitude il faut des planches et des rampes pour passer ainsi sur cette amertume soudaine dont une langue ainsi fardée devient l'auxiliaire, le tremplin!

— ... Les dames qui se font pour la scène... de belles lèvres écarlates, entre lesquelles on aperçoit, tu sais,... une langue et des gencives pâles... Quelle horreur!

Tout en parlant et hachant ses phrases, elle manie avec une dextérité de laryngologiste le bâtonnet chargé de sa laque de garance.

Elle se tire la langue dans la glace.

Le travail est au point.

Mais j'ai déjà considéré sur la table, à plusieurs reprises, le texte ébauché, à travers les feuilles de papier céleste, les phrases commencées, qu'il faudra terminer, en paraissant les improviser devant le public.

Quelles pages nouvelles, diverses, sensibles, aiguës, Colette a écrites sur le music-hall! C'est de ce temps, qui lui paraît, comme tout ce qui est révolu, le meilleur, qu'elle va parler à l'auditoire compact de ce dimanche soir de music-hall du boulevard Poissonnière, après le numéro de l'extraordinaire perroquet d'un Marseillais; perroquet-Malibran qui vocalise, lance aussi des jurons et, certains soirs, se refuse à émettre un son.

Je vais regagner mon fauteuil et laisser *la Vagabonde*, dans

cette chambre étroite, qui sert aux vedettes de passage et, sans doute, aussi, quelque peu bureau de directeur, séparé par une dizaine de marches seulement de l'espèce de bar installé dans le réduit du concierge de la rue Saint-Fiacre, où se trouve l'entrée des artistes. Colette y respire, une fois encore, dans la fièvre et une angoisse, non sans douceur, retrouvées, des saveurs du passé.

Mais, comme cette étrange campagnarde, qui a pour *coltage* un huitième étage de l'immeuble *Marignan*, dans les Champs-Élysées, pense à tout, elle me dit, avant de refermer la porte et en ravalant des yeux cette sorte de placard, loge et bureau à la fois, et où elle se prépare à *trimer* comme un paria :

— Le terrain est si cher, par ici!

Le spectacle vient de recommencer. La salle est pleine à craquer, le public attentif et chaud. Il écoute, il regarde, mais on devine, à cette chaleur même, qu'il a besoin d'être « accroché », sans arrêt, retenu à la poigne. Il nous semblerait deviner derrière nous, après une marche dans le désert, l'haleine d'une troupe altérée. A quel entraînement ces artisans du théâtre ont dû se contraindre, sur des scènes lointaines, de hasard, en des villes nouvelles, pour concentrer en eux une résistance, une force susceptibles de recevoir le poids toujours variable de ce fluide exhalé par le public et ne pas en être accablés?

La plupart des gens ne viennent à ces spectacles, comme au cirque, d'instinct, que pour assister à des *rétablissements*. Que ce soient ceux d'athlètes qui réalisent quelque progrès sur leurs devanciers ou d'un chansonnier, comme Mauricet, qui a le don du mot juste, mais qui allonge des *swings*, lui aussi, le public attend toujours que le perroquet parle comme un orateur et un voyou, que l'un des athlètes se rompe une veine, ou qu'il réussisse — à quel prix! — ce qu'un autre n'avait pas osé concevoir avant lui.

C'est donc une gageure de vouloir introduire dans un défilé de phénomènes, une sensibilité de femme, à laquelle on n'accorde que douze minutes — et les a-t-elle? — pour s'exprimer, pour atteindre une fibre secrète chez à peu près tous ceux qui sont rassemblés là, et les remuer, leur évoquer un moment

d'eux-mêmes, les attendrir ou les faire pouffer. Cependant, voilà bien ce que réussit Colette, qui chante, pour terminer : *les Filles de Marseille,* une rengaine du vieux temps, qu'elle apprit de son père, dit-elle.

Mais je devine qu'elle serait aux anges d'esquisser l'évocation d'une de ces *gommeuses* de sa jeunesse : Lydia, par exemple, dont elle a parlé, et qui, canne à la main, monocle à l'œil, jupe courte, aux « dessous » mousseux, arpentaient la scène, coiffées d'immenses chapeaux, les épaules pleines, la gorge en offrande, chargées de bijoux, faux ou vrais et qui lançaient d'une voix hypnotique :

Je suis la marcheuse
A la démarche gracieuse....

Et comme, après la représentation, je dis à Colette que je l'ai trouvée bien inutilement intimidée :

— Mais, c'est ta faute, petit chameau, — s'écrie-t-elle, — si j'étais intimidée!.. La présence *connue* d'un ami dans la salle me démolit!.... Je ne voudrais que des ennemis, des pommes cuites, tu entends! — quelques carottes et des bottes de poireaux. Alors, je deviens magnifique...

« La prochaine fois, apporte des munitions!... »

***

Corot. — Cette exposition de Cent toiles de Corot, au Pavillon de l'Orangerie des Tuileries, évoque, sublimé, le temps des loisirs. J'y pénètre sous une averse de février qui glisse d'un ciel floconneux, en avance d'un mois et fait jaillir de terre une odeur de printemps mouillé. Cette sélection nous offre l'image d'un siècle — le dernier — où les ruines antiques glissent encore à l'éternité, sans craindre d'être trop brutalement réveillées par la lumière de ces projecteurs, qui exercent sur nous l'attrait (en somme peut-être assez vulgaire) de toute féerie, et qui est, probablement, un contresens affreux.

De 1830 à 1870, quel labeur pour Corot, quelle paisible traversée de la vie, dans une radieuse demi-misère d'homme sans besoins et qui ne réalise exactement que ce qu'il préfère au monde. Sur presque aucune de ses toiles, le temps dans lequel

il vit n'est marqué. Si nous le devinons à ses modèles, dans quelque forme de décolleté de robe, il croit, lui, nous le dissimuler. Il arrange, il drape, il fait courir quelques brindilles dans les cheveux, car il se refuse à nous peindre une de ses contemporaines et veut nous offrir... une muse.

Ainsi, lorsqu'il fait figurer l'ombre d'un arc-boutant sur une église, cette ombre nous paraît-elle éternelle. Comment expliquer? Ce n'est point celle de telle heure, de tel jour, de telle année. C'est l'ombre d'hier et de demain, de tous les printemps, les étés : liquide, séculaire et bleue.

Dans une de ces boutades où les plus grands esprits se plaisent d'abord à étonner leurs auditeurs, Victor Hugo s'écriait un jour : « Le XVIIIe siècle ne compte pas un seul grand poète. Si, — ajouta-t-il, après un silence calculé : — il y a Watteau! »

Nous pourrions ajouter le nom de Corot à celui des lyriques si variés et si nombreux du XIXe siècle. Il devient un très grand poète en effet, sur les cimaises de l'Orangerie, mais en ne cherchant, avec quelle modestie, qu'à demeurer bon peintre. Quelle simplicité dans le souci de ne rien omettre, mais de ne faire prédominer aucun détail. Tout est sur la toile, « simple et tranquille », — comme d'une prison de Verlaine. Cet homme robuste et tendre, solitaire et laborieux, s'est refusé tout plaisir, toute grâce, tout superflu qui dépouilleraient pour lui l'existence de cette monotonie dans laquelle il se complaît, — mais dans laquelle il sait bien se parfaire, aussi, chaque jour.

Les paysages d'Italie nous plaisent davantage. Nous y retrouvons, non seulement les premières villes, les premiers paysages, que nous ayons aimés, découverts, — et à vingt ans! — mais avec cette parure de nuances, de demi-teintes que dans notre imperfection nous ne pouvions supposer réalisables. Quelle main délicate a pu peindre sans fatigue ce que lui commandaient les yeux sur cette toile, l'une des plus parfaites de toutes : *le Forum*, à cette heure sensible où déjà s'apaise l'intensité du jour, où les colonnes, à demi baignées de soleil, se dressent de leur ombre azurée comme le rocher de Capri surgit de la mer.

Mais cette sorte de vie monotone, à laquelle Corot se condamne et que les sots pourront condamner, quelle virtuosité

elle permet à ce cœur sensible, à ce journalier divin qui sait l'art de créer l'invisible en ne peignant que ce qu'il voit — et rejoint les plus grands devanciers. Comme il sait évoquer Corrège, dans sa bacchante endormie ou sa baigneuse et, soudain, nous placer devant Rembrandt, dans l'ombre qui enveloppe le visage de cette femme de l'*Atelier*, du Musée de Lyon.

Parfois, il nous laisse deviner ses longues stations devant Poussin et Raphaël. Mais ces réminiscences, il ne les cherche point. Elles n'ont rien du pastiche, ce sont les rencontres heureuses de ceux qui se errent sur les sommets.

Longtemps, — je suis obligé de l'avouer, pour témoigner avec quelle sincérité je tente d'enchaîner des impressions et d'en suggérer, — ces bacchantes, ces modèles d'atelier, ces dames familières, je les ai trouvées laides et insuffisamment jeunes encore pour être peintes. A cet âge, on ne s'enthousiasme point pour les pénombres. Plus tard, j'ai reconnu mon erreur. Elles sont jeunes, mais ne fréquentent point les instituts de beauté, ces Coralies de 1840, ces filles retrouvées du Corrège, mais que la modestie de Corot retient de nous peindre à leur taille naturelle. Il craindrait de nous encombrer. Et puis, qui lui commanderait un « nu » ou même un « vêtu »! Je me souviens d'avoir entendu raconter par mon père, qui avait été rendre visite à M. Corot, alors sur la fin de sa vie et qui voulait qu'il emportât une toile, en souvenir de sa visite :

— Vous avez bien tort de refuser, — lui dit le peintre, en montrant les plinthes encombrées... — Je ne les vends pas!

Longtemps, je n'aimais guère les personnages de Corot; de toute sa production, je ne voulais garder que le bagage rapporté d'Italie. Ce qui se trouvait chez les marchands et que Trouillebert pastichait : les étangs de Ville-d'Avray, pour l'Amérique, qui compte 122 775 000 habitants dont 11 000 000 de nègres et 100 000 toiles signées de Corot, — me repoussait.

L'exposition des Tuileries a pour ainsi dire négligé cette période, que faisaient préférer les commerçants à des amateurs bâtés, parce que l'imitation en était facile. Les cent toiles présentées à l'Orangerie forment un ensemble dont l'admirable diversité et la cohésion donnent, à un moment où nous en avons tant besoin, un admirable enseignement

de ce que peut être un grand artiste français, — un peintre qui ne se révolte pas, ne cherche à mystifier personne ni à transporter la peinture dans un domaine qui n'est plus le sien.

***

« Ghost ». — Mrs. Reginald Fellowes qui était tombée gravement malade au début de décembre, presque à la veille de faire une conférence sur Jeanne d'Arc, aux *Ambassadeurs*, entre M. Caillaux, qui parla de Richelieu et Mgr Verdier qui fut le simple et merveilleux pionnier que l'on sait, l'*Honorable* et *Personnelle* Daisy Fellowes, dont la *Revue Hebdomadaire* publie cette semaine *le Roy est mort! Vive le Roy!* brillant paradoxe, dans lequel l'écrivain déplore la disparition du roi George V — mais celle aussi de ce personnage idyllique, dont l'Angleterre raffola vingt ans, et dont on peut dire qu'il fut mis au tombeau en même temps que son père : le prince de Galles. Cet homme mûr — quarante-deux ans — demeuré par un constant effort de la volonté, « l'adolescent en voyage », qui s'en allait offrir aux jeunes générations lointaines de l'Empire une image de la royauté, ayant la sveltesse et la vivacité de leur propre jeunesse, est à jamais enterré à Windsor, en effet.

Cette brillante et véridique improvisation d'une convalescente est une des plus jolies pages d'une femme beaucoup plus simple que ses contemporaines ne vous le diront, mais qui est comme le joaillier de ses propres jours — et ne gâche rien.

... Mrs. Daisy Fellowes, donc, qui n'était pas sortie depuis deux mois et qui depuis quinze jours pouvait se lever et s'étendre sur l'immense divan qui lui sert de bibliothèque et où elle vivait sous des couvertures de plumes d'autruche bises et brunes, dans une vague veste de convalescence faite de poils blancs tissés dans un tulle brun, un coquillage de laque rose et de brillants retenant ces fourrures arachnéennes, Mrs. Fellowes m'avait dit :

« Je veux aller, *dès le premier jour*, voir le film de René Clair. D'ailleurs, c'est bien simple, je pars samedi pour Cap-Martin... Et puis, je ne pourrais pas attendre, si je n'étais pas à la première représentation! »

Il tombait, pour notre expédition, ce qui est rare à Paris, une de ces fines pluies d'hiver qui gèlent en touchant le sol et empêchent de marcher, — un verglas subit, qui dévastait les trottoirs, et ralentissait la circulation des autos. Temps fâcheux pour une sortie de convalescence, et qui eût peut-être paralysé les projets d'une solide montagnarde. Mais une Parisienne, qu'on disait mourante trois semaines plus tôt et qui s'est fait confectionner des chaussures pour lesquelles le velours noir et la zibeline ont réalisé un chef-d'œuvre, dans lequel le pied paraît plus petit encore et si douillet! — une Parisienne s'en irait rejoindre au pôle l'amiral Byrd, si le cœur lui en disait..., et si elle savait être rentrée chez elle avant huit heures, afin de se préparer pour dîner, selon ses habitudes et son plaisir secret.

Des estafettes s'étaient échelonnées et se relayaient. Nous nous assîmes, enfin, au premier rang du balcon, dans les ténèbres : tranquilles, apaisés, — tout simples.

En décembre, le jour de mon départ, Londres allait donner la première de ce film de René Clair. On l'y représentait encore ces jours derniers, lorsque je suis retourné là-bas, pour assister (ou plutôt pour ne pas les voir) aux obsèques du roi George V. René Clair est le plus connu à l'étranger, le plus apprécié des maîtres du cinéma français. C'était un événement que ce film nouveau, dans *Leicester square*. A Paris, cet après-midi, pour la première représentation payante, la salle n'est pas remplie. Le Français, le Parisien se reconnaît bien là. S'il s'agissait d'une production étrangère, avec Maë West!... Enfin, mettons au compte de l'heure et à celui du verglas l'absence de cohue.

Évidemment, nous ne reconnaissons pas exactement dans ce film, ce que nous pourrions appeler la *manière René Clair*. La qualité demeure, mais la *manière* s'est anglo-saxonnisée.

René Clair, ce nom est pour nous synonyme d'audace, d'imprévu, de sentimentalité à fleur d'épiderme, de toutes sortes de grâces, comme aussi de violences ébauchées, demeurant entre le suave et la charge. En Angleterre, il n'a pas travaillé en toute liberté, il voulut amuser la Grande-Bretagne et les États-Unis. Et, dans tout ceci, nous avons

l'impression que René Clair n'a plus beaucoup pensé à nous.

Et nous le lui pardonnons vite, d'ailleurs, car son film nous amuse, bien que ne nous amusant pas de la façon dont nous imaginions nous amuser.

Il y a un art français — *made in France* — pour les Français, et qui plaît aux étrangers, mais il y a aussi l'art fait à l'étranger par des Français, qui n'est déjà plus le même. C'est de la mouture de cette production-là qu'est *Fantôme à vendre.* Mais il est, tout de même, tellement supérieur à ce qu'on donne à peu près partout, en même temps, que les restrictions qu'on y apporte ne sont motivées, précisément, que parce que le film n'est pas d'un de ces producteurs abondants qui démarquent, tour à tour, les pièces de théâtre jouées depuis un demi-siècle, dans une sauce uniforme, déplorable, nauséabonde et dans un crétinisme d'esprit à pleurer. Nous leur entendons dire : « Le public aime ça ! » Mais le public aime aussi autre chose de meilleur et qu'on pourrait lui offrir plus souvent.

René Clair possède le don d'accommoder, pour les spectatrices, des héros qui n'étaient pas précisément ce que, d'elles-mêmes, elles eussent appelé des *jolis garçons*, mais qu'elles trouvent... pire, grâce à lui, promptement. Cette fois, on a fourni à René Clair un ravissant mannequin de catalogue, mais qui ne sait point, de toute évidence, ce que c'est que jouer la comédie ni rien exprimer d'ailleurs que d'aimable, dans une totale insuffisance. Sa partenaire, une charmante jeune fille, est presque aussi dépourvue d'originalité. Avec deux protagonistes ainsi gracieusement lourds à porter, on conçoit que des scènes qui pourraient offrir quelque charme ne le procurent point.

Mais *Fantôme à vendre,* tout ceci dit, c'est, tout de même, un film de René Clair et bien délicatement plaisant dans tout le détail.

***

Croisade pour le vermillon. — Nos yeux demandent, — enfin ! — avec discrétion, certes, — ne parlons pas de ceux qui vont remettre l'andrinople à la mode, à l'instant, — nos yeux demandent la présence du rouge autour de nous, et une

tache qui soit ce que l'emploi des cuivres devient dans l'orchestre. Nous avons trop volontairement abandonné et condamné le rouge. Les maîtres de la peinture l'employaient dans une de ces touches donnant au tableau ce qu'on appelle parfois, je crois, une vibration qui ajoute à l'ensemble un relief que nous ne lui trouverions pas sans elle. De Brueghel à Corot, de Mantegna à Ricard, de Velasquez à Renoir, dans ses premiers portraits, ce vermillon paraît, sans qu'on l'y aperçoive tout de suite,... c'est précisément l'art de savoir où le placer.

Je voyais à Londres, récemment, — en dépit du deuil, dans les magasins élégants, des tricots rouges qui surgissaient comme pour percer ce vernis noir que des circonstances indépendantes des besoins ou des tendances du moment imposent. A Paris, même engouement, comme encore secret mais unanime, pour le vermillon.

Qui sait ce que le rouge, qui reparaît depuis un siècle et demi dans les manifestations populaires en mal d'enfantement de révolutions, contient de force secrète, agité à l'avant des cortèges, et jusqu'à quel point il devient responsable des violences auxquelles il sert de fanion?

Iwing, le grand tragédien anglais, portait sous le visage, soit un semblant de foulard, soit une simple tache de rouge vif, sans laquelle il n'aurait pu paraître en scène. Le hasard n'avait pas engendré cette habitude, elle résultait de l'enseignement fourni par l'expérience.

La guerre nous a laissé le souvenir du bleu, celui des uniformes, des femmes vêtues de bleu marine ou clair. Puis, comme après un édit qu'on n'aurait pu enfreindre, tout devint bientôt beige et brun, puis beige et rose, puis beige, puis rose; les harmonies chères à madame Marie Laurencin exercèrent une influence irrésistible sur la mode.

Les rideaux de velours de la nuance du rubis reparaissent dans certaines maisons, où l'on ne sait demeurer en arrière des innovations qui ne sont bien souvent que des retours fragmentaires au passé. Déjà, nous avions vu, rue de Grenelle, des fauteuils capitonnés, tendus de reps grenat, prendre la place d'un magnifique mobilier Régence, expédié à la campagne. La jeune génération, j'imagine, trouve fade ces nuances claires ou neutres dans lesquelles son enfance a vécu. A la fin

du XVIIIe siècle, la Révolution, le retour d'Égypte, le Directoire, drapèrent Paris de rouge, de ce *terra-cotta* pompéien des émules de David, au rouge vif de l'habit du premier Consul, par Ingres, et au jaune brillant qui ressuscitait des pharaons et de l'Inde sur les écharpes de madame Tallien, de Joséphine, de madame Récamier ou de madame Rivière (Musée du Louvre).

Une artiste dont l'influence s'est exercée depuis une quinzaine d'années, avec des recherches, des tentatives toujours renouvelées, madame Hélène Henry, qui a créé des étoffes d'ameublement adaptées aux meubles comme aux besoins présents, et qui, tout naturellement, avec un instinct rare de ce qui doit plaire pendant quelques saisons, sut manier les blancs, les gris, les beiges, les bruns, avec un tact infini, madame Hélène Henry expose chez Charpentier des étoffes, entre lesquelles domine aujourd'hui le vermillon.

Aussitôt après la guerre, le goût avait été influencé plus qu'on ne l'a dit par l'apparition d'un petit pastel de Manet, à l'interminable Vente Degas. Madame Manet, vêtue de gris et allongée sur un canapé capitonné de satin bleu. Que de décorateurs, on disait même alors : *ensembliers* (!) pastichèrent ce canapé bleu et s'imaginèrent, en fin de compte, l'avoir inventé.

Devant le canapé rouge de madame Hélène Henry et de M. René Drouet, exposé Galerie Charpentier, j'ai vu, par deux, le coude replié, le menton dans la main, Polymnies évoquées de l'antique, des dames qui rêvaient. Je les ai vues poser un pied rasséréné — après tant de blanc! — sur les tapis barrés de rouge de cette artisane audacieuse et sereine, Hélène Henry, dont j'ai parlé déjà, sous ses toits de la rue des Grands-Augustins, où elle a reconstitué les métiers de bois et de fils de chanvre dont le mouvement même produit un bruit harmonieux, qui n'a rien de celui d'un moteur!

Le tort des individus, qui ne sont que passagers, et qui évoluent de la naissance à la mort, c'est de vouloir imaginer que ce qui est à la mode, ce qui plaît pendant un temps, peut durer toujours.

Il existe au Musée du Louvre une toile d'Eugène Delacroix qui nous montre la chambre de je ne sais quel officier qui avait

sans doute été brillant sous l'Empire, M. de Mornay, je crois. Une étoffe écarlate drape les murs, couvre le lit, fait valoir l'or des armes. C'est une toile rare. Placez-la près du *Thé à l'anglaise chez la princesse de Conti* ou d'une scène d'intérieur de Boucher, de Chardin ou de la *Madame Geoffrin prenant son petit déjeuner du matin*, par Hubert Robert (Collection de M. David Weill), penserez-vous que si peu de temps puisse séparer celle-ci de celles-là?

Toutes les révolutions ne se font pas seulement dans le sang; elles devraient même pouvoir se passer aujourd'hui de ce barbare accommodement. Le canapé rouge d'Hélène Henry, je le voudrais prendre comme symbole, après les manifestations qui ont marqué les funérailles de Jacques Bainville le 13 février. Ce canapé serait-il destiné à être placé entre un Perronneau et un Derain, un meuble de Jacob et une tête de statue antique?

Les révolutions, — qui sont toujours *commencées*, bien avant que d'éclater, *achevées*, bien avant qu'on ne l'enregistre, — pourraient évoluer dans une harmonie relative, si elles trouvaient, à temps, leur chef d'orchestre, car il y a de bons instrumentistes partout, mais il faudrait ne pas les laisser interpréter un air différent, tous à la fois, ni tolérer que les hommes qui font le plus de bruit et ne savent... jouer que du poing levé, veuillent diriger.

Il est excessivement bien rembourré, ce canapé d'Hélène Henry, ce canapé vermillon. Il pourrait trouver sa place partout. Mais il faut savoir le disposer sans casser les vitres et en conservant ce qui peut parfaitement s'accommoder de son voisinage, à condition de vouloir arranger, c'est-à-dire *améliorer* la maison, — et non pas la détruire.

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Rhin, problème d'histoire et d'économie, par R. Demangeon et L. Febvre (*Colin*).

Le grave problème du Rhin semble avoir provisoirement perdu de son acuité, depuis que le chancelier Hitler, confirmant sa doctrine, a déclaré ne rien vouloir modifier, de ce côté-là, aux frontières de l'Empire. Mais nous autres Français avons besoin de reviser nos notions et de rectifier nos préjugés en une matière où nous n'avons eu que des déboires, depuis nos revendications impuissantes, pendant les négociations du traité de paix, jusqu'aux déceptions de l'occupation et de l'évacuation de la Rhénanie, et jusqu'au plébiscite sarrois de janvier 1935. Au reste, le Rhin est mieux que le théâtre de nationalismes rivaux, il est autre chose qu'une frontière; il est un organisme économique d'une vitalité incomparable, agent d'échanges et d'unions.

Et voilà pourquoi, afin d'amorcer enfin « la rédaction d'une histoire humaine du Rhin vivant », deux auteurs ont collaboré, « un historien qu'a toujours préoccupé le cadre géographique de l'histoire », et un géographe « qui au présent a toujours su ménager la perspective du passé ».

Ce livre serait-il le signe tant attendu de temps nouveaux, de temps qui, peut-être, ne viendront pas? Après tant de littérature allemande, d'avant et d'après-guerre, commentant la phrase fameuse : *der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze*, après tant de littérature française, développant des thèses clemencistes du traité de Versailles, après Barrès légitimant par la carte de l'Empire romain les traités de Bâle et le découpage en départements de toute la rive gauche du fleuve de Bâle à la mer, voici enfin des auteurs, qualifiés à la fois par leur science et leur sens de l'humain, qui considèrent le Rhin comme le trait d'union, l'agent fécondant, le brasseur d'idées rapprochant les peuples. Et l'on évoque, sans qu'aucun des deux auteurs l'ait rappelé, la magnifique chanson du Rhin qui marque les premiers volumes, le prélude de *Jean-Christophe*.

M. Febvre, critique assez hardi pour s'attaquer aux idoles (il en a l'habitude, quand même il pourrait sembler paradoxal), dans un style à la Michelet, syntaxe coupée, raccourcis inattendus, reconstructions par intuition, traite de la partie historique. On goûtera son analyse du Rhin, pourquoi, bien que sans titre devant l'Aar,

ce petit torrent né du Gothard a imposé son nom à tout le fleuve, joignant, par les Alpes, le midi au nord; on goûtera cette évocation du Rhin de l'époque romaine, zone militaire, zone des armées, amenant prêtres syriens, mercantis romains, dieux d'Italie et de Grèce, maintenant dieux celtiques et germains, terre de civilisation intense entre la Germanie non pénétrée, et les forêts des Vosges et de l'Ardenne intactes encore dans leur sauvagerie, — et ce qu'il dit, si amusant, du fameux traité de Verdun de 843, auquel, pauvre texte, on raccroche toutes les querelles franco-allemandes du IXe siècle à nos jours, et à qui l'on veut attribuer une influence qu'il n'eut jamais.

L'auteur montre donc, par un développement coloré et évocateur, par des analyses parfois touffues, les influences qui parcourent cette zone vitale de l'Occident, les péripéties qui en font tour à tour une barrière, un trait d'union, un centre de rayonnement; et sous forme de tableaux, c'est toute l'histoire du Rhin qui apparaît : Rome, puis les Barbares, puis l'Église, qui sur les bords du fleuve fait renaître l'Empire, le Saint-Empire romain germanique, — « trois images, trois ferments ». C'est ensuite le Rhin entre deux nations, mosaïque de villes commerçantes, de principautés laïques et ecclésiastiques, — entre deux nations, la française déjà formée, l'allemande qui se cherche. Alors, en une centaine d'années, la Rhénanie est brusquement et par deux fois absorbée; par la France révolutionnaire d'abord, par la Prusse unificatrice et l'Allemagne ensuite : le Rhin de frontière de France devient fleuve français, puis de frontière d'Allemagne devient fleuve allemand. M. Febvre écrit ici des remarques très pénétrantes sur les brusques transformations de l'âme rhénane et comment elle finit par s'abandonner à ce rêve : le Rhin devenant non plus seulement un fleuve allemand, mais le fleuve du Mittel-Europa, « trait d'union colossal entre la mer du Nord » germanisée et les mers asiatiques — rêve qui s'évanouit le 11 novembre 1918.

M. Demangeon, dans une de ces études où il excelle, montre ce qu'est le Rhin vivant, facteur de travail, de circulation, de richesses; d'abord le fleuve libre du XVIIIe siècle, alimenté en toutes saisons : fonte des neiges, pluies de printemps, pluies d'automne; puis le fleuve « fabriqué », régularisé, maîtrisé, à partir du jour où la grande industrie, « dans une Europe simplifiée par les guerres », par ses locomotives, ses remorqueurs, ses mines, a jeté sur la Rhénanie « une abondance déréglée de ressources matérielles ». Cette organisation du Rhin qui en fait tour à tour une voie transcontinentale, une voie régionale, une voie internationale, occupe tout le XIXe siècle et se continue au XXe. De sorte qu'actuellement deux

courants commerciaux suivent le fleuve, l'un vers l'amont, l'autre vers l'aval, avec une masse énorme de marchandises lourdes, charbon de la Ruhr réexpédié dans les deux directions, minerais de fer descendant de Lorraine, céréales, bois.

De là naissent ses ports les plus anciens, comme Cologne, relié à l'Angleterre et à la Baltique par des services maritimes directs, et les plus récents, Duisbourg-Ruhrort, nés de la prospérité du bassin westphalien; puis sur le Rhin moyen, à côté de vieux ports comme Mayence et Francfort, les deux villes terminus de la circulation fluviale, marquant le point où le transbordement est nécessaire : Mannheim et Ludwigshafen; — enfin sur le Haut-Rhin, Strasbourg.

Tout autant que les ports voisins de la Hollande, Strasbourg pose la question des débouchés rhénans : ses arrière-pays, d'une part la France, avec le Lyonnais, la vallée du Rhône, et par les travaux en cours d'exécution sur le Rhône et le canal de l'Estaque, Marseille, — et d'autre part la Hollande, la Belgique et l'Angleterre.

Ainsi, malgré les haines politiques et les conflits, le Rhin demeure le fleuve qui réunit, le grand fleuve aux vertus éternelles et qui rapproche, même malgré elles, la Gaule et la Germanie.

Jomini, ou le devin de Napoléon, par Xavier de Courville (*Plon*).

On aurait pu intituler ce livre, à la mode d'autrefois : Jomini, ou l'irrésistible force d'une passion intellectuelle. Futur employé de commerce, puis apprenti banquier à Payerne, puis à Bâle, le jeune Jomini n'a de goût que pour les ouvrages militaires. A seize ans, il a déjà médité sur les guerres du Grand Frédéric, et philosophé sur le secret de ses victoires, et surtout sur l'éclatante manœuvre de Leuthen. Mais quelle chance peut-il avoir de mettre un jour ses théories en pratique, et de faire de la stratégie autrement que comme un habitué du *Café du Commerce*, après ses heures de bureau. Il est Suisse, il est civil. Or le hasard le sert : les campagnes de 1799 et de 1800 amènent les Français en Suisse. Des régiments suisses s'organisent. Il va en faire partie. Puis, alors qu'il peut craindre que la paix de Lunéville et celle d'Amiens n'amènent pour longtemps le calme en Europe, il s'obstine, mais le « marchand de tactique » voit ses offres repoussées par la Suisse, la France, la Russie.

C'est alors que son destin s'accomplit. En 1804, au moment du couronnement de l'Empereur, il offre le tome Ier de son *Traité des grandes Opérations* au maréchal Ney, et du coup se trouve nommé son aide de camp. Le voilà qui va maintenant (aurait-il rêvé ce bonheur à Payerne?) assister aux plus belles campagnes impériales, au cœur même de l'armée, à l'état-major, au bureau même des opéra-

tions, et non plus seulement assister, mais parler, proposer, agir. Car le pur théoricien, celui qui du récit minutieux des campagnes passées sait le premier déduire les lois de la guerre, se révèle comme un stratège né, mieux même, comme le déchiffreur de la pensée de l'Empereur, comme le seul qui devine les solutions du Génie de la guerre. Il se révèle dans les opérations autour d'Ulm; Napoléon l'appelle près de lui au début de la campagne de 1806. Puis c'est Eylau, l'Espagne, la campagne de Russie, et en 1813, Lutzen et Bautzen où le tacticien joue un rôle capital. Il avait quitté son uniforme suisse, était devenu colonel, général de brigade, général de division.

Alors survient la grande coupure dans la vie de Jomini, l'événement qui pèsera sur lui et sur sa mémoire. Pour des raisons d'amour-propre et cédant à de pressantes avances, au moment où prend fin l'armistice de Pleisswitz, Jomini, qui ne sait pas encore sa nomination de général de division, après avoir remis en ordre le corps de Ney égaillé sur la Katzbach, quitte l'armée française et entre au service du Tzar.

C'est que, comme en rançon de sa science de stratège et de ses dons de devin, Jomini avait un esprit tellement entier, une obstination si grande à soutenir ses vues qu'il savait justes, une telle absence de tact et d'égards, qu'il donnait des démentis raisonnés à ses supérieurs, à Ney, à l'Empereur lui-même. Très vite, il avait dressé contre lui Berthier, le major général, et tous les officiers d'état-major, comme il devait en 1825, auprès du tsar Nicolas qui venait de le nommer général en chef, appeler la haine du général Tchemitchev. On ne peut du reste qu'admirer le libéralisme et la tolérance d'une telle époque, où des années durant, un étranger pouvait durer, installé dans les états-majors, et morigéner maréchaux et chefs d'empire, défiant l'esprit de caste et la solidarité des professionnels et des « compétences ». Peut-on supposer un Jomini installé à demeure à Chantilly ou à Charleville, endoctrinant ou contredisant, de 1914 à 1918, un Joffre, un Foch, un Hindenburg, un Ludendorff?

Pourtant son rôle n'en était pas moins pénible. Mais il s'affirmait suisse, donc neutre et libre de toute attache, à l'opposé d'un Moreau, véritable traître. Du reste, pour lui, le camp où se battre lui importait peu; il voulait avant tout faire de bonne tactique, « déployer sur l'Europe en guerre le drapeau international de la tactique ». Et lui qui avait conseillé Ney à Elchingen, Napoléon à Eylau, il est l'inspirateur de Kulm, le guide de Leipzig, donnant des conseils toujours propres à éclairer les états-majors, même et surtout pendant la campagne de France.

En 1817, à Saint-Pétersbourg, en 1818, à Aix-la-Chapelle, en 1823, à Vienne, il reçoit Alexandre; il voit Nicolas Ier à son avènement en 1825, puis en 1842, puis en 1854 où il conseille en vain le Tsar dans la guerre qu'il entreprend contre la France et l'Angleterre, l'amenant à lever le siège de Silistrie, mais n'arrivant pas à le convaincre de l'imminence de l'attaque en Crimée.

Ses loisirs forcés, il les emploie à faire l'histoire de celui qu'il a si bien compris, et qui, à Sainte-Hélène, ne l'avait pas oublié, en même temps qu'il conduit son expérience de l'art de la guerre. Aussi, en 1854, Napoléon III le consulte sur les opérations à entreprendre en Italie, et c'est peut-être grâce à l'illustre tacticien suisse qu'une campagne si mal préparée, et conduite par des compétences si bornées, aboutit à Turbigo, à Magenta, à Solférino.

Il meurt à quatre-vingt-dix ans, après avoir vu les premières victoires prussiennes sur le Danemark et sur l'Autriche.

M. de Courville, arrière-petit-fils de Jomini, a pu utiliser quatre cahiers de souvenirs inédits, deux cahiers d'impressions écrites en 1822 et en 1826. C'est à ces sources nouvelles qu'il doit de rénover ce que nous savions de son aïeul, c'est grâce à eux sans doute qu'il a pu donner à son récit une allure vivante presque romancée, sensible jusque dans les titres de ses chapitres, ce qui lui a été du reste reproché, mais ce dont le lecteur lui sait particulièrement gré. On ne pouvait lui demander de faire de ce petit volume un ouvrage scientifique, bourré de références et de notes. — Peut-être pourrait-on seulement noter que, avec des scrupules qui l'honorent, il s'est attaché avant tout à laver Jomini de l'injuste accusation de trahison qui pesait sur lui, et à mettre en évidence les paroles de l'Empereur, qui, de Sainte-Hélène, ont lavé sa mémoire.

On regrettera qu'il n'ait pas été au delà de la stricte biographie, et qu'il n'ait pas consacré au moins un chapitre à l'œuvre de Jomini. Qu'a-t-il apporté de nouveau? A-t-il vraiment établi les règles de la tactique et de la stratégie modernes? Comment se fait-il que ses ouvrages, ses leçons eussent été tellement oubliés en France, sous le Second Empire, et que les doctrinaires français nés de la défaite de 1870 n'aient retrouvé Jomini qu'à travers Clausewitz et de Moltke? Les réponses à ces questions auraient sans doute achevé de grandir l'image que M. de Courville nous a laissée de son héros.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

LE MARCHÉ DES SOIES

Bien qu'il y ait peu de valeurs de cette catégorie régulièrement traitées à la Bourse, l'industrie de la soierie emploie, notamment dans la région lyonnaise, de très importants capitaux. Comme, d'autre part, elle a été l'une des plus sévèrement éprouvées par la crise générale qui sévit depuis cinq ans, il est intéressant de faire le point de sa situation.

Dès 1934, *une très légère amélioration du marché des soies permettait d'envisager que les plus mauvais jours étaient passés pour cette industrie. Une récente étude de MM. Morel-Journel et Cie, de Lyon, spécialistes en la matière, permet de conclure que l'année* 1935 *a confirmé cette impression.*

A vrai dire, le début de l'année avait été peu encourageant.

Les cours de la matière avaient continué de s'effriter durant tout le premier trimestre; les soieries se vendaient mal en Europe et en Amérique; le coton baissait et l'instabilité des changes était inquiétante.

Mais, dès le début du second trimestre, l'orientation se modifia nettement. Sans doute, ce changement était-il dû, surtout, à la légèreté des stocks. Cependant, l'élan était donné. Il allait pouvoir continuer. Bientôt on commençait à prévoir que la récolte des cocons serait déficitaire. D'autre part, la sentence de la Cour suprême des États-Unis, qui invalidait les prescriptions du National Recovery Act, libérait l'industrie d'une contrainte déprimante. En outre, pendant tout le printemps, le beau temps favorisa la vente des soieries en Europe. Enfin, pour des motifs d'ordre intérieur, une importante hausse des prix se manifesta en Italie.

Ce ne fut, toutefois, qu'à partir du mois de juillet que la confiance s'affirma sur tous les marchés, entraînée par un réveil d'activité au Japon et aux États-Unis qui sont les deux grands pays régulateurs dont l'un file et l'autre tisse environ les trois quarts de la soie du monde. En France, les « soyeux », dont la situation, dans l'ensemble, était toujours fort pénible, purent constater une certaine amélioration. Une tentative de réorgani-

sation de l'industrie de la soierie, soumise à un référendum des intéressés, ne réunit pas tout à fait le quorum fixé pour l'application du décret-loi qui était prêt à la consacrer. Six mois venaient de s'écouler, caractérisés, dans cette partie, par une hausse ininterrompue, ce qui ne s'était pas vu depuis 1926. *Une consolidation devenait nécessaire avant de pousser le mouvement plus loin. Elle s'est effectivement produite dans les dernières semaines de l'année passée.*

Comment se présentent les perspectives d'avenir? Nous ne saurions mieux faire que de reproduire les conclusions de MM. Morel-Journel. Suivant eux, le problème à résoudre est le suivant : après cinq années de baisse continue, la consommation et la valeur de la soie se sont relevées en 1935. *Après la présente halte, vont-elles continuer leur marche en avant? Il est manifeste que la sériciculture et la filature ont été exercées ces dernières années au-dessous de leur* « minimum vital »; *la soie a beau valoir le double de ce qu'elle valait en septembre* 1934, *elle est encore au tiers de sa valeur d'avant-guerre. D'autre part, les stocks anciens ont été résorbés; ce qu'il en reste au Japon est impropre à l'exportation en Europe et en Amérique et les craintes de surproduction sont provisoirement écartées. L'avenir prochain dépend donc uniquement de la consommation. Si elle se maintient, la sécurité des prix actuels est indiscutable. Mais on peut se demander si, à une époque de restrictions, ce n'est pas le bon marché anormal de la soie qui a permis d'en maintenir l'emploi au rythme actuellement constaté.*

Cette très juste observation soulève aussitôt, nous devons le noter, la question de la concurrence des « rayonnes ». Et c'est peut-être aussi ce qui explique le regain de faveur qui s'attache, depuis quelque temps, aux valeurs de « rayonnes » sur le marché financier. De nombreux industriels sont déjà outillés pour tisser indifféremment, sur leurs métiers, la soie ou la rayonne et ce sont eux, généralement, qui ont pu le mieux, jusqu'ici, résister à la crise sans trop de dommages. Il faut bien tenir compte aussi qu'il se vend dans le monde dix kilos de rayonnepour un kilo de soie. Ainsi se poursuit, dans cette industrie, une évolution qui ne doit pas demeurer ignorée des capitaux de placement.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, à Paris (8e).